36e Année. N° 6. 15 Mars 1929

APR 11 1929
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		P.
André Gide	*L'École des Femmes.* — I.	[illegible]
Comte de Lizarraga	*La Situation en Espagne*	[illegible]
Marthe de Fels	*Claude Monet.* — I	[illegible]
J. Przyluski	*Le Bouddhisme*	[illegible]
Jean-Louis Vaudoyer	*Le Jardin du Cavalier*	[illegible]
Pierre Bernus	*Le Traité du Latran*	[illegible]
Jacques Chardonne	*Les Varais* (fin)	[illegible]
Cte Ernest de Ganay	*Jardins en fête au XVIIIe siècle*	[illegible]
Bernhard Diebold	*Le Théâtre en Allemagne*	[illegible]
Constantin Photiadès	La Musique : *Chez les Russes*	[illegible]
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	[illegible]

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris *publiera prochainement :*

De Locarno à Gabriele d'Annunzio

par HENRY BORDEAUX
de l'Académie française.

Stephy

par JEAN GIRAUDOUX

Un Grand Homme

par PHILIPPE SOUPAULT

Le Nouveau Temple

par JOHAN BOJER

La Littérature italienne après la Guerre

par G. PREZZOLINI

Les Mémoires du Général Castelnau

(Sedan — Captivité à Wilhelmshöhe)

à Edmond Jaloux,

en amical souvenir de
nos conversations de 1896.

L'ÉCOLE DES FEMMES

1er août 1928.

Monsieur,

Après bien des hésitations, je me décide à vous envoyer ces cahiers, copie dactylographiée du Journal que m'a laissé ma mère. Elle mourut le 12 octobre 1916 à l'hôpital X, où depuis cinq mois elle donnait sès soins aux contagieux.

Je ne me suis permis d'y changer que les noms propres. Je vous laisse libre de publier ces pages si vous pensez que leur lecture puisse n'être pas sans profit pour quelques jeunes femmes. Dans ce cas l'École des Femmes *serait un titre qui me plairait assez, si vous n'estimez pas indécent de s'en servir après Molière. Il va sans dire que les mots « Première partie, seconde partie, épilogue » sont rajoutés par moi.*

Ne cherchez pas à me connaître et permettez-moi de ne pas signer cette lettre de mon vrai nom.

GENEVIÈVE D...

PREMIÈRE PARTIE

7 octobre 1894.

Mon ami,

Il me semble que c'est à toi que j'écris. Je n'ai jamais tenu de journal. Je n'ai même jamais rien su écrire que quelques lettres. Et je t'en écrirais sans doute si je ne te voyais pas tous les jours. Mais si je dois mourir la première (ce que je souhaite, car la vie sans toi ne me paraîtrait plus qu'un désert), tu liras ces lignes; il me semblera, te les laissant, te quitter un peu moins. Mais comment songer à la mort quand nous avons devant nous toute la vie? Depuis que je te connais, c'est-à-dire depuis que je t'aime, la vie me paraît si belle, si utile, si précieuse, que je n'en veux rien laisser perdre; je sauverai dans ce cahier toutes les miettes de mon bonheur. Et que ferais-je chaque jour après que tu m'as quittée, sinon revivre des instants écoulés trop vite, évoquer ta présence? Avant de t'avoir rencontré je souffrais, je te l'ai dit, de sentir ma vie sans emploi. Rien ne me semblait plus vain que ces occupations mondaines où m'entraînaient mes parents et où je vois mes amies prendre tout leur plaisir. Une vie sans dévouement, sans but, ne pouvait pas me satisfaire. Tu sais que j'ai sérieusement songé à me faire garde-malade ou petite-sœur des pauvres. Mes parents haussaient les épaules lorsque je leur parlais de cela. Ils avaient raison de penser que toutes ces velléités céderaient lorsque j'aurais rencontré celui dont mon âme pourrait s'éprendre. Pourquoi papa ne veut-il pas admettre aujourd'hui que celui-là, ce soit toi?

Tu vois comme j'écris mal. Cette phrase que j'écris en pleurant me semble affreuse. Aussi pourquoi l'ai-je relue? Je ne sais si j'apprendrai jamais à bien écrire. En tout cas ce ne sera pas en m'appliquant.

Je disais donc qu'avant de t'avoir rencontré je cherchais un but à ma vie et maintenant tu es mon but, mon occupation, ma vie même et je ne cherche plus que toi. Je sais que c'est à travers toi, par toi, que je puis obtenir de moi le meilleur, que tu dois me guider, me porter, vers le beau, vers le bien, vers Dieu. Et je demande à Dieu de m'aider à vaincre la

résistance de mon père; et, comme pour la rendre plus efficace, j'écris ici ma fervente prière : Mon Dieu, ne me forcez pas à désobéir à papa. Vous savez que c'est Robert que j'aime, et que je ne pourrai jamais être qu'à lui.

A vrai dire ce n'est que depuis hier que je comprends quel peut être le but de ma vie. Oui, ce n'est que depuis cette conversation, dans le jardin des Tuileries, où il m'a ouvert les yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes. Je suis si ignorante que j'ai malheureusement oublié les exemples qu'il m'a donnés; mais j'ai du moins retenu ceci : c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée. Naturellement ce n'est pas là ce qu'il m'a dit, car il est modeste; mais c'est ce que j'ai pensé, car je suis orgueilleuse pour lui. Je crois du reste que, malgré sa modestie, il a une conscience très nette de sa valeur. Il ne m'a pas caché qu'il était très ambitieux.

— Ce n'est pas que je tienne à parvenir, — m'a-t-il dit avec un sourire charmant; — mais je tiens à faire réussir les idées que je représente.

J'aurais voulu que mon père pût l'entendre. Mais papa est si buté à l'égard de Robert qu'il aurait pu voir là ce qu'il appelle de... Non! je ne veux pas même l'écrire. Comment ne comprend-il pas que par de telles paroles ce n'est pas à Robert qu'il fait du tort mais à lui. Ce que j'aime en Robert, précisément, c'est qu'il n'ait pas de complaisance envers lui-même, qu'il ne perde jamais de vue ce qu'il se doit. Près de lui il me semble que tous les autres ignorent ce que l'on peut vraiment appeler : dignité. Il ne tiendrait qu'à lui de m'en écraser, mais, lorsque nous sommes seuls, il a souci de ne me la faire jamais sentir. Même je trouve que parfois il exagère un peu lorsque, par crainte que je ne me sente trop petite fille auprès de lui, il s'amuse à faire lui-même l'enfant. Comme je le lui reprochais hier, il a pris soudain un air très grave et a murmuré avec une sorte de nostalgie ravissante :

— L'homme n'est qu'un enfant vieilli, — en reposant sa tête sur mes genoux, car il s'était assis à mes pieds.

Il serait vraiment lamentable que tant de mots charmants,

si profonds parfois, si chargés de sens, soient perdus. Je me promets d'en noter ici le plus grand nombre possible. Il aura plaisir à les retrouver plus tard, j'en suis sûre.

C'est tout de suite après que nous avons eu l'idée du journal. Et je ne sais pourquoi je dis : nous. Cette idée, comme toutes les bonnes, c'est lui qui l'a eue. Bref, nous nous sommes promis d'écrire tous deux, c'est-à-dire : chacun de notre côté, ce qu'il a appelé : *notre* histoire. Pour moi c'est facile car je n'existe que par lui. Mais, quant à lui, je doute qu'il y parvienne, lors même que le temps ne lui manquerait pas. Et même je trouverais mauvais d'occuper par trop sa pensée. Je lui ai longuement dit que je comprenais qu'il avait sa carrière, sa pensée, sa vie publique, que ne devait pas se permettre d'encombrer mon amour; et que, s'il devait être toute ma vie, je ne pouvais pas, je ne devais pas être toute la sienne. Je serais curieuse de savoir ce qu'il a noté de tout cela dans son journal; mais nous avons fait un grand serment de ne pas nous le montrer l'un à l'autre.

— C'est à ce prix seulement qu'il peut être sincère, — m'a-t-il dit en m'embrassant, non pas sur le front, mais exactement entre les yeux, comme il fait volontiers.

Par contre nous avons convenu que celui de nous deux qui mourrait le premier léguerait son journal à l'autre.

— C'est assez naturel, — ai-je dit un peu sottement.

— Non, non, — a-t-il repris sur un ton très grave. — Ce qu'il faut se promettre c'est de ne pas le détruire.

Tu souriais quand je disais que je ne saurais pas quoi y mettre, dans ce journal. Et en effet voici que j'en ai déjà rempli quatre pages. J'ai bien du mal à me retenir de les relire; mais, si je les relisais, j'aurais plus de mal encore à me retenir de les déchirer. Ce qui m'étonne, c'est le plaisir que déjà je commence à y prendre.

12 octobre 1894.

Robert a été brusquement appelé à Perpignan auprès de sa mère dont il a reçu d'assez mauvaises nouvelles.

— J'espère que cela ne sera rien, — lui ai-je dit.

— On dit toujours cela, — a-t-il répliqué avec un grave

sourire, qui laissait voir combien au fond il était préoccupé. Et je m'en suis voulu tout aussitôt de ma phrase absurde.

S'il fallait enlever de ma vie tous les gestes, de ma conversation toutes les phrases, que je dis et que je fais par banalité, que resterait-il? Et dire qu'il a fallu le contact d'un homme supérieur pour me faire m'en apercevoir! Ce que j'admire en Robert, c'est précisément qu'il ne dit rien et ne fait rien comme n'importe qui; et avec cela rien en lui de prétentieux, de recherché. J'ai longtemps cherché le mot qui convenait pour caractériser son aspect, ses vêtements, ses propos, ses gestes; « original » est trop marqué; « particulier »... « spécial »... Non; c'est au mot « distingué » que je reviens; et je voudrais qu'on n'eût employé ce mot pour nul autre. Cette extraordinaire distinction de tout son être et de ses manières, je pense qu'il ne la doit qu'à lui-même, car il m'a laissé entendre que sa famille était assez vulgaire. Il dit qu'il ne rougit pas de ses parents; mais ceci même laisse entendre qu'une nature moins droite et moins noble pourrait en rougir. Son père était, je crois, dans le commerce. Robert était très jeune encore, quand il l'a perdu. Il n'en parle pas volontiers et je n'ose l'interroger. Je crois qu'il aime beaucoup sa mère.

— C'est d'elle seule que vous auriez raison d'être jalouse, — m'a-t-il dit lorsque nous ne nous tutoyions pas encore. Il avait une sœur plus jeune que lui, qui est morte.

Je veux profiter de son absence et du temps qu'elle me laisse, pour conter ici comment nous nous sommes connus. Maman voulait m'entraîner chez les Daorblez qui donnent un thé où l'on doit entendre un violoncelliste hongrois extrêmement remarquable, paraît-il, mais j'ai prétexté une violente migraine pour qu'on me laisse tranquille et seule... avec Robert. Je ne comprends plus comment j'ai pu me laisser prendre si longtemps aux « plaisirs du monde », ou plutôt je ne comprends que trop que ce que j'en aimais c'était ce qui flattait ma vanité. A présent que je ne cherche plus que l'approbation de Robert, peu m'importe de plaire aux autres, ou c'est à cause de lui et pour le plaisir que je vois bien qu'il en éprouve. Mais, en ce temps si proche et qui me paraît déjà si lointain, quel prix n'attachais-je pas aux sourires, aux

approbations, aux éloges, à l'envie même et à la jalousie de quelques compagnes, après que, sur un second piano, j'eus (et assez brillamment, j'en conviens) tenu la partie de l'orchestre dans le cinquième concerto de Beethoven tandis que Rosita exécutait le solo. Je faisais la modeste, mais combien j'étais flattée de recevoir plus de félicitations qu'elle. « Rosita, ça n'a rien d'étonnant; c'est une professionnelle; mais Eveline... » Ceux qui applaudissaient le plus étaient des gens qui n'entendaient rien à la musique. Je le savais mais acceptais leurs louanges dont j'aurais dû sourire. Je pensais même : « Après tout, ils ont plus de goût que je ne croyais. » C'est ainsi que je me prêtais à cette parade absurde... Si; je vois bien l'amusement qu'on y peut prendre : c'est celui de la moquerie. Mais, dans une société, c'est toujours moi qui me parais le plus ridicule. Je sais que je ne suis ni très jolie ni très spirituelle et ne comprends pas bien ce que Robert a pu trouver en moi qui méritât qu'il s'en éprenne. Je n'avais pour briller dans le monde d'autre ressource que mon passable talent de pianiste, et, depuis quelques jours, j'ai abandonné le piano, définitivement sans doute. A quoi bon? Robert n'aime pas la musique. C'est le seul défaut que je lui connaisse. Mais par contre il s'intéresse si intelligemment à la peinture que je m'étonne qu'il n'en fasse pas lui-même. Comme je le lui disais, il a souri et m'a expliqué que lorsqu'on était « affligé » (c'est le terme dont il s'est servi) de dons trop divers, la grande difficulté était de ne pas accorder trop d'importance à ceux de ses dons qui méritaient le moins d'en avoir. Pour s'occuper vraiment de la peinture, il aurait dû sacrifier trop d'autres choses, et ce n'est pas en peignant, m'a-t-il dit, qu'il estimait pouvoir rendre le plus de services. Je crois qu'il veut faire de la politique, mais il ne me l'a pas dit expressément. Du reste, quoi que ce soit qu'il entreprenne, je suis certaine qu'il réussira. Et même ce qui pourrait m'attrister un peu, c'est de sentir qu'il a si peu besoin de mon aide pour réussir n'importe quoi. Mais il est si bon qu'il feint de ne pouvoir se passer de moi, et ce jeu m'est si doux que je m'y prête sans y croire.

Je me laisse entraîner à parler de moi, ce que je m'étais pourtant promis de ne pas faire. Combien l'abbé Bredel

avait raison de nous mettre en garde contre les pièges de l'égoïsme, qui sait prendre parfois, nous disait-il, le masque du dévouement et de l'amour. On aime à se dévouer, pour le plaisir de penser que l'on est utile, et l'on aime à l'entendre dire. Le parfait dévouement est celui qui ne serait connu que de Dieu et qui n'attendrait que de Lui le regard et la récompense. Mais je crois que rien n'enseigne mieux la modestie, que d'aimer quelqu'un de valeur. C'est auprès de Robert que je comprends le mieux ce qui me manque, et, le peu que je suis, je voudrais l'ajouter à lui... Mais j'étais partie pour raconter le début de *notre* histoire; et d'abord, comment nous nous sommes rencontrés.

C'était il y a six mois et trois jours, le 9 avril 1894. Mes parents m'avaient promis un voyage en Italie pour fêter mon prix au Conservatoire; la mort de mon oncle et les difficultés de sa succession, à cause des enfants mineurs, avaient retardé ce projet; et déjà j'y avais renoncé, lorsque mon père, tout à coup, laissant à Paris maman avec ses petites nièces, m'emmena passer les vacances de Pâques à Florence. Nous étions descendus à la pension Girard, que madame de T. avait eu raison de nous recommander. Les pensionnaires étaient tous « de bonne société », de sorte qu'il n'était pas désagréable de se trouver réunis à eux à la table commune. Trois Suédois, quatre Américains, deux Anglais, cinq Russes et un Suisse. Nous étions seuls Français avec Robert. On parlait toutes les langues; mais surtout le français, à cause des Russes, du Suisse, de nous trois, et d'un Belge que j'oubliais. Aucun des convives n'était désagréable; mais la distinction de Robert les éclipsait tous. Il était en face de mon père, qui se tient un peu sur la réserve et souvent n'est pas très aimable avec les gens qui ne sont pas de son milieu. Comme nous étions les derniers arrivés, il était assez naturel que nous ne nous mêlions pas aussitôt à la conversation. Pour moi j'aurais bien voulu parler, mais il n'était pas décent que je me montre plus aimable que papa; j'imitais donc sa réserve, et, comme j'étais assise à côté de lui, notre silence, dans l'animation générale, formait un petit îlot de froideur. L'amusant, c'est que nous ne pouvions aller nulle part sans rencontrer quelques hôtes de la pension. Papa se voyait bien forcé de répondre à

leurs saluts et à leurs sourires, et quand nous nous mettions à table, tout le monde savait que nous revenions de Santa-Croce ou du Palais Pitti. — « C'est insupportable », disait papa; mais tout de même sa glace fondait. Quant à Robert, nous le retrouvions partout. En entrant dans une église ou dans un musée, la première chose que l'on voyait c'était Robert. — « Allons bon! Encore... » s'écriait papa. Et d'abord, pour ne pas nous gêner, Robert faisait semblant de ne pas nous voir, car il était bien trop fin pour ne pas comprendre que ces rencontres continuelles irritaient papa. Il attendait donc que papa consentît à le reconnaître et ne saluait jamais le premier, par discrétion, feignant d'être absorbé dans la contemplation d'un chef-d'œuvre. Et parfois le salut de papa se faisait attendre, car c'est vis-à-vis de Robert que papa affectait le plus de réserve. J'en étais même un peu gênée, car cette réserve était telle qu'elle frisait l'insolence, je puis bien le dire; et il fallait tout le bon naturel de Robert pour ne point s'en formaliser. Mais, comme je ne pouvais m'empêcher de sourire, il comprenait qu'il n'y avait pas là de mauvais vouloir, de ma part du moins. J'avais même beaucoup de mal à ne pas sourire d'autant plus que papa se montrait plus froid; mais heureusement papa ne s'en rendait pas compte, car ceci se passait un peu derrière son dos. Robert avait le bon goût de ne pas montrer qu'il le voyait et de ne jamais m'adresser directement la parole, ce que papa aurait très mal pris. Je me reprochais un peu cette petite comédie, qui déjà créait entre Robert et moi, à l'insu de papa, une muette correspondance. Mais quel moyen de l'éviter?

Ce qui augmentait les réticences de papa, c'est que Robert « n'était pas dans ses idées ». Je n'ai jamais très bien compris quelles pouvaient être les idées de papa, car je n'entends rien à la politique, mais je sais que maman lui reproche ce qu'elle appelle son « matérialisme » et que papa n'aime pas beaucoup les curés. Quand j'étais plus jeune, je m'étonnais qu'il fût si bon, car il ne va jamais à la messe et je ne crois pas très juste ce qu'il dit, que « la religion ne rend pas les gens meilleurs ». Maman trouve qu'il est « buté »; mais je crois qu'il a meilleur cœur qu'elle et, quand ils discutent ensemble, ce qui n'arrive que trop souvent, maman lui parle d'un tel ton

que c'est vers lui que va ma sympathie, même quand je ne puis lui donner raison. Il dit qu'il ne croit pas au Paradis; mais l'abbé Bredel riposte qu'il sera bien forcé d'y croire quand il y sera, car il y ira tout droit et sera sauvé malgré lui. C'est ce que je crois de tout mon cœur.

Que c'est triste, ces divisions, dans des ménages aussi profondément unis que celui de mes parents! et sur des points où, avec un peu de bonne volonté, il serait si facile de s'entendre. En tout cas rien de pareil à craindre avec Robert, car je ne l'ai jamais vu entrer dans une église sans y prier et il n'a que des idées généreuses et nobles. Je ne puis croire que l'*Action Française* soit un « mauvais journal », comme le dit papa, qui, lui, ne lit que le *Temps*; et j'ai cru que cela allait se gâter, le second jour, à la pension Girard, quand Robert et papa se sont trouvés seuls en face l'un de l'autre dans le fumoir. La porte du salon était grande ouverte et je pouvais les voir, chacun dans un fauteuil avec son journal devant lui. Robert, après avoir parcouru le sien, a eu l'imprudence de le tendre à papa en lui disant quelques mots que je n'ai pu entendre; mais papa est devenu si furieux qu'il a renversé sur son pantalon clair la tasse de café qu'il avait posée sur le bras de son fauteuil. Robert s'est beaucoup excusé mais il n'y avait vraiment pas de sa faute. Et, tandis que papa s'épongeait avec son mouchoir, Robert, qui m'avait aperçue dans le salon, a dirigé vers moi une petite mimique très discrète mais très expressive où il exprimait ses regrets si comiquement que je n'ai pu me retenir de rire et me suis vite détournée, car j'avais l'air de me moquer de papa.

Et voilà que, le sixième jour, papa a eu une crise de goutte... Oh! c'est affreux de se réjouir de cela!... Et naturellement j'avais proposé de rester à la pension pour lui tenir compagnie et lui faire la lecture mais il faisait très beau temps et c'est lui qui m'a forcée de sortir. Alors j'ai profité de son absence pour aller voir la chapelle des Espagnols, parce que lui n'aime pas beaucoup les primitifs. Et naturellement j'ai retrouvé Robert là-bas et je n'ai pas pu faire autrement que de lui parler. Mais, après qu'il s'est étonné de me voir seule et enquis très poliment de la santé de papa, nous n'avons causé que de peinture. J'étais presque heureuse de mon

ignorance car c'était une occasion pour lui de tout m'expliquer. Il avait avec lui un gros livre, mais n'a pas eu besoin de l'ouvrir, car il sait par cœur le nom de tous ces vieux peintres. Je ne parvenais pas à partager aussitôt sa prédilection pour des fresques qui me paraissaient encore bien informes, mais je sentais que tout ce qu'il m'en disait était juste et mes yeux s'ouvraient à beaucoup de qualités que je n'aurais pas su apprécier toute seule. Et ensuite je me suis laissée entraîner par lui au couvent de Saint-Marc, où il m'a semblé que je comprenais la peinture pour la première fois. C'était si merveilleux de se perdre et de s'oublier dans une admiration commune que, devant la grande fresque de l'Angelico, sans y songer je lui ai pris le bras, ce dont je ne me suis aperçue que lorsque du monde est entré dans la petite chapelle où jusqu'à ce moment nous étions demeurés seuls. D'ailleurs Robert ne disait rien que papa n'aurait pu entendre; mais pourtant, à mon retour à la pension, je n'ai pas osé parler à papa de cette rencontre. Sans doute était-ce mal de lui cacher ce qui me laissait un tel souvenir que je ne pouvais plus penser à rien d'autre. Mais quand un peu plus tard je me suis accusée devant l'abbé de ce « mensonge par omission », il m'a plutôt rassurée; il est vrai que je lui apprenais en même temps mes fiançailles. L'abbé sait que papa ne les approuve pas, mais il sait aussi que ce qui l'empêche de les approuver, ce sont les opinions de Robert, et ce sont ces opinions précisément qui font que maman et que l'abbé les approuvent. Papa du reste est si bon qu'il n'a pas su résister longtemps et, comme il dit, ce qui lui importe avant tout, c'est que je sois heureuse; et il ne peut douter de mon bonheur.

Avant de parler de fiançailles j'aurais dû raconter les derniers jours en Italie; mais j'ai laissé courir ma plume, vite, jusqu'à ce mot merveilleux devant lequel tous mes autres souvenirs pâlissent. Avant de quitter Florence Robert avait demandé à papa la permission de revenir nous voir à Paris. J'avais tellement peur que papa ne refuse! Mais il se trouve que Robert connaît très bien nos cousins de Berre, qui nous ont invités à dîner avec lui, ce qui a beaucoup facilité les choses. Le lendemain Robert venait présenter ses hommages à maman, et, quelques jours après, il revenait pour lui

demander ma main. (Comme cette locution me paraît stupide!) Maman a été d'abord un peu surprise, et je l'ai été bien plus encore lorsqu'elle m'en a parlé, car Robert ne m'avait pas encore vraiment fait de déclaration. Il a beaucoup ri quand je lui ai avoué cela, et m'a « déclaré » qu'il n'y avait pas pensé, mais qu'il était tout prêt à me faire cette « déclaration », si je n'avais pas encore compris qu'il m'aimait. Puis il m'a prise dans ses bras et j'ai senti que moi non plus je n'avais pas besoin de parler pour qu'il comprît que je me donnais à lui tout entière.

On vient d'apporter une dépêche. J'ai laissé maman l'ouvrir, bien qu'elle me fût adressée.

« La mère de Robert est morte, » m'a-t-elle dit et elle m'a tendu la dépêche où je n'ai vu qu'une chose, c'est qu'il me revient mercredi.

13 octobre.

Une lettre de Robert! Mais c'est à maman qu'il écrit; et je crois qu'elle a été sensible à cette marque de déférence. Je comprends que maman désire la conserver, cette lettre, car elle est très belle; et comme je veux pouvoir la relire, je la copie :

Madame,

Eveline me pardonnera si c'est à vous aujourd'hui que j'écris plutôt qu'à elle. Je voudrais épargner à sa joie le spectacle de ma tristesse et c'est vers vous que je me tourne pour pleurer. Ce beau nom de *mère*, depuis hier, je ne peux plus le donner qu'à vous seule. Vous permettrez donc sans doute que désormais je reporte sur vous les sentiments respectueux et tendres que j'avais pour celle que je viens de perdre.

Oui, celle qui m'avait donné le jour est morte hier, et je puis dire : entre mes bras. Elle n'a perdu sa connaissance que quelques heures avant sa fin. Elle l'avait encore le matin, lorsqu'elle a reçu les derniers sacrements de la main du prêtre que j'avais fait appeler. Elle envisageait la mort avec calme et ne semblait souffrir que de mon propre chagrin. Sa dernière joie, me disait-elle, a été d'apprendre mes fiançailles et de

songer qu'elle ne me laissait pas seul sur la terre. Veuillez le redire à Eveline, et que mon éternel regret sera que maman n'ait pas pu la connaître.

Agréez, mère, je vous prie, l'assurance de mon déjà filial et toujours respectueux dévouement.

ROBERT D.

Mon pauvre ami, je voudrais m'associer à ta tristesse. J'ai tâché d'avoir du chagrin; mais en vain. Mon cœur est tout noyé de joie, et tout ce que je ressens avec toi, même la peine, m'est un bonheur.

15 octobre.

Je l'ai revu. Comme sa douleur est digne et belle! Je commence à le comprendre mieux. Je crois qu'il a horreur des phrases toutes faites, car il a pour me parler de son deuil la même réserve qu'il avait pour me déclarer son amour. Et même, par crainte de laisser paraître son émotion, il évite tout ce qui pourrait l'attendrir. Il n'a même été question entre nous que de questions matérielles, et avec maman que de règlement de succession et de la vente que Robert veut faire de la propriété qui lui revient. Il m'est très difficile d'attacher mon esprit à ces choses et je laisse maman s'en occuper avec Robert. J'ai compris que nous serions riches, et je le regrette presque : je voudrais laisser la fortune à ceux qui ont besoin d'argent pour être heureux. Mais il ne s'agit pas ici de bonheur. Robert me dit qu'il aurait toujours assez pour lui-même et qu'il ne considère l'argent que comme arme pour faire triompher ses idées. Il a eu un long entretien avec l'abbé Bredel, qui dit aussi qu'on n'a pas le droit de repousser la fortune mais qu'avec elle nous incombe le devoir de l'employer pour le bien.

Pauvre papa! Tout ceci se passe en dehors de lui. Chaque fois qu'il voit entrer l'abbé Bredel :

— Désolé!... Absolument forcé de sortir... — dit-il très vite en esquissant un rapide salut.

J'ai toujours peur que l'abbé ne se froisse; mais il est si bon, si conciliant, qu'il feint de prendre au sérieux cette piètre excuse.

— Monsieur Delaborde est toujours aussi occupé, — dit-il

à maman, qui répare de son mieux l'impertinence, en redoublant d'amabilité. Et il me semble qu'avec un peu de bonne volonté papa pourrait si bien s'entendre avec l'abbé! Car il est très bon lui aussi.

— Ma petite enfant, les curés et moi nous n'adorons pas le même Dieu, — me répond-il lorsque je tâche de le convaincre. — N'insiste pas, tu me fâcherais. Ce sont des choses que peut-être tu comprendras plus tard, si tu ne ressembles pas trop à ta maman.

Alors je suis bien forcée de lui dire que « ces choses », je souhaite de ne jamais les comprendre, mais que je ne puis approuver les opinions qui divisent des parents que j'aime également. Ce sont bien aussi ses malheureuses *opinions* qui retiennent papa d'approuver mes fiançailles.

— Mon enfant, — me dit-il, — je ne me reconnais pas le droit de m'opposer à ce mariage et il ne me plaît pas de faire acte d'autorité. Mais ne me demande pas d'approuver une décision que je regrette. Tout ce que je peux faire, c'est de souhaiter que tu n'aies pas bientôt à t'en repentir.

19 octobre.

Ce matin, j'ai demandé à papa ce qu'il reprochait à Robert. Il m'a longuement regardée et a d'abord serré les lèvres sans rien dire; puis :

— Mon enfant, je ne lui reproche rien. Simplement, il ne me plaît pas. Si je te disais pourquoi, tu protesterais, parce que tu l'aimes; et quand on aime quelqu'un, on ne le voit plus comme il est.

— Mais c'est parce que Robert est comme il est que je l'aime! — me suis-je écriée.

— Robert donne le change à l'abbé, à ta mère, à toi, et, je le crains bien, à lui-même aussi, ce qui est encore plus grave!

— Tu veux dire qu'il ne croit pas ce qu'il dit?

— Mais si, mais si; je crois qu'il y croit. C'est moi qui n'y crois pas.

— D'abord toi, papa, tu ne crois à rien.

— Que veux-tu? Je suis ce que ta mère appelle un sceptique.

Et nous en restons là, car de telles conversations ne servent

qu'à nous attrister tous les deux. Pauvre papa! Je compte sur Robert pour le convaincre... avec le temps. Il se montre avec papa si patient, si souple, si adroit... Il a soin d'éviter tous les sujets de conteste (papa aussi du reste). Il appelle une conversation avec papa : la danse des œufs, parce qu'il faut pirouetter habilement parmi les sujets délicats en tâchant de ne pas les frôler. Mais comme je voudrais parfois que papa puisse l'entendre lorsqu'il me parle, lorsqu'il parle quand papa n'est pas là! Devant papa, je sens qu'il s'observe; mais, dès qu'il se laisse aller, toute sa personne s'anime et il lui arrive de dire des choses si belles que je voudrais les écrire aussitôt. Et il peut être avec cela si spirituel, si drôle.... Comme disait Yvonne de Berre l'autre jour : « On ne peut se lasser de l'entendre. » C'était jeudi dernier; nous avions déjeuné avec Robert chez nos cousins. Maurice de Berre et papa sont sortis aussitôt après le repas; alors Robert nous a longuement parlé de Perpignan, des petites rivalités de la vie de province qu'il a si bien pu voir, de tout ce milieu dans lequel il a vécu et où il dit qu'il ne voudrait revivre pour un empire. A l'entendre parler de tous ces gens bizarres qui formaient la société de ses parents, il me donne le regret de ne les avoir pas connus; mais je comprends que pour un esprit supérieur comme celui de Robert une telle compagnie soit étouffante. Par désir d'échapper à cette atmosphère il voulait d'abord entrer dans les ordres, car il est de nature très pieuse; puis il a compris qu'il pourrait faire plus de bien en se mêlant à la vie active. L'abbé Bredel l'approuve et je pense avec lui qu'une telle lumière ne doit pas être « mise sous le boisseau », comme il dit en citant l'évangile. Lorsqu'on écoute parler Robert, on souhaite irrésistiblement que beaucoup puissent l'entendre. Sur ce point je ne puis être jalouse et le désir d'être seule à jouir de ce trésor me semblerait impie. Le but de ma vie doit être de l'aider de toutes mes forces à se produire.

La semaine prochaine nous devons faire ensemble quelques visites. Je me réjouis de le présenter à nos amis.

26 octobre.

Je mène depuis quelques jours une vie si agitée... J'espérais trouver chaque jour un peu de temps pour écrire dans ce

carnet. Mais ce n'est pas seulement le temps qui me manque. Même aux instants où je me retrouve seule, je ne parviens plus à ce recueillement qui permette à mes pensées de se poser. Un tourbillon m'emporte : visites, courses, dîners, spectacles, où heureusement Robert ne craint pas de m'accompagner malgré son deuil, car, comme il dit, les sentiments sincères n'ont que faire des convenances et je crois du reste que le bonheur de se sentir aimé l'emporte sur sa tristesse. Il m'accompagne chez les fournisseurs et commande pour moi quantité d'objets dont il cherche à me persuader que nous aurons le plus grand besoin. Cela l'amuse tant et sa joie de me gâter est si manifeste que je ne cherche pas trop à l'arrêter. Nous avons choisi ensemble un amour de bague qui, je dois l'avouer, m'a fait le plus vif plaisir et que je ne me lasse pas d'admirer. Mais quand il a voulu me donner aussi un bracelet, j'ai nettement refusé, malgré ce qu'il a pu me dire, pour me pousser à l'accepter, que l'achat des bijoux ne devait pas être considéré tant comme une dépense que comme « un placement »; c'est le mot dont il s'est servi, puis il m'a expliqué que les pierres et les métaux précieux étaient « appelés à augmenter de valeur ». J'ai protesté que cela m'était parfaitement égal et là-dessus nous nous sommes un peu disputés. Sans doute n'était-il pas très gentil de ma part de lui dire que ma bague me ferait autant de plaisir même si je ne savais pas qu'elle avait coûté très cher; alors il s'est écrié :

— Autant avouer qu'on préfère la camelote.

Puis, comme toujours, et c'est ce qu'il y a de si intéressant avec lui, il a élargi la question et l'a envisagée au « point de vue général », qui seul lui importe :

— On imite aujourd'hui les perles si bien, que tout le monde peut s'y tromper, — m'a-t-il expliqué; — mais les vraies perles représentent une fortune et les autres n'ont que l'apparence de la valeur.

Il tient à assister à l'essayage de mes robes parce qu'il a un goût merveilleux et que cela l'amuse de discuter avec les couturiers. Mes chapeaux également, nous avons été les choisir ensemble. J'ai beaucoup de mal à me faire aux formes nouvelles. Robert trouve qu'elles me coiffent très bien; mais quand je me regarde dans la glace, je me trouve méconnais-

sable. Mais je crois que c'est une affaire d'habitude et que bientôt, comme il dit, c'est mon visage de jeune fille que je ne reconnaîtrai plus. En général je trouve ce qu'il choisit beaucoup trop beau; mais je comprends qu'il tienne à ce que je lui fasse honneur et que déjà je n'ai plus le droit d'être modeste. L'abbé sait que mon cœur le reste et me dit que cela seul importe. Chaque jour à nouveau je m'étonne et je ne cesse pas de me croire indigne de mon bonheur. Je crains parfois que Robert ne découvre combien il surfait mes mérites. Mais peut-être, à force d'amour, parviendrai-je à m'élever jusqu'à lui. De tout mon cœur je le souhaite et je m'y efforce sans cesse. Il m'y aide si patiemment.

30 octobre.

Robert est stupéfiant. Il est en relations avec un tas de gens célèbres et connaît du monde dans tous les milieux. Cela lui permet de rendre service à ceux qui s'adressent à lui; et, comme on le sait très obligeant, on ne s'en fait pas faute. Il dit qu'une grande sagesse dans la vie, c'est de ne jamais demander rien qu'on ne soit pas certain d'obtenir. Mais comme ceux qu'il a obligés ne lui refusent rien et qu'il ne demande que des choses justes, il obtient aisément tout ce qu'il veut. Il a ses entrées partout et je ne vais avec lui nulle part sans voir aussitôt des mains se tendre vers lui. Je lui ai demandé de ne me présenter que ses amis véritables; mais il est difficile, dès qu'on le connaît un peu, de ne pas devenir son ami et, comme il est au courant de tout, il est capable de parler à n'importe qui de n'importe quoi comme si c'était spécialement sa partie. A vrai dire je ne crois pas qu'il ait d'amis intimes. Je le lui ai demandé l'autre jour. Il ne m'a pas répondu directement mais m'a dit en me pressant tendrement contre lui : L'amitié, c'est l'antichambre de l'amour.

Et, en effet, il me paraît aujourd'hui que cette grande amitié que j'avais hier encore pour Rosita et pour Yvonne n'était que provisoire et que mon premier véritable ami, c'est Robert.

Il veut faire à papa la surprise de le faire décorer. Comme il connaît très bien le chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique, il affirme que cela lui sera très facile. Papa ne refu-

sera certainement pas et je crois qu'au fond cela lui fera grand plaisir. Je trouve très joli que Robert songe à papa et ne demande pas la croix pour lui-même, mais il n'y attache pas d'importance et sait qu'il l'aura quand il voudra. En l'écoutant causer avec les gens remarquables auxquels il me présente, je prends conscience de mon ignorance; j'ose à peine me mêler à la conversation tant j'ai peur de lui faire honte. Je lui ai demandé de m'écrire une liste des livres que je devrais connaître et, sitôt que j'aurai un peu de temps... Mais quand sera-ce? Nous avons décidé de nous marier à la fin de janvier. Cela me semble terriblement loin et pourtant les jours fuient avec une rapidité confondante. Sitôt après le mariage nous devons partir pour la Tunisie. Ce ne sera pas seulement un voyage d'agrément. Robert a là-bas des intérêts dans une entreprise agricole, qu'il veut surveiller. Il dit qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que celui dont on peut tirer parti. Son esprit ne reste jamais inactif. Il s'instruit sans cesse et sait tourner tout à profit.

La grande question qui nous préoccupe, c'est celle du logement. Nous avons visité un grand nombre d'appartements mais à chacun d'eux, maman, Robert ou moi, nous trouvons quelque chose à redire. Je crois que nous allons nous entendre avec un architecte que Robert connaît très bien. Il achève de faire construire un immeuble très bien situé, dans le quartier de la Muette, avec vue sur de grands jardins. Nous serions propriétaires du dernier étage, ce qui nous permettrait de l'aménager à notre guise. Nous passons ensemble des heures à discuter les plans et rien n'est plus amusant. Robert qui, tant que sa mère vivait, n'était pas bien riche, se contentait depuis trois ans d'un petit rez-de-chaussée avenue d'Antin où il se trouvait de plus en plus à l'étroit. Il devait prendre ses repas au restaurant ce qui lui faisait perdre beaucoup de temps et fatiguait son estomac. J'ai demandé à voir son installation, qu'il était, je crois, un peu confus de me montrer. Pourtant je me suis étonnée de ne pas y trouver plus de désordre. Tous ses papiers se trouvent classés dans des chemises ou des dossiers et il a inventé un extraordinaire système de fiches qui lui permet d'avoir tout de suite, sur n'importe qui, tous les renseignements dont il a besoin. C'est comme cela

qu'il peut si facilement rendre service. Il trouve que les gens en général manquent de méthode et que les rouages de la société sont, comme il dit, mal ajustés. Il aime à citer le vers de la Fontaine : « C'est le fonds qui manque le moins, » et soutient que l'important, c'est de mettre en valeur ce que l'on a. Je crois que cela est vrai surtout pour ceux qui sont aussi bien doués que lui; mais quand je lui dis que mon fonds à moi ne vaut pas grand'chose, il proteste et m'affirme gentiment que bien des femmes qui tiennent salon et brillent dans le monde sont moins intelligentes que moi. Il a l'air sincère lorsqu'il dit cela et je crains décidément qu'il ne se fasse de grandes illusions sur sa future épouse. Puisse-t-il du moins les conserver longtemps! Quoi qu'il en soit, je veux travailler à me cultiver le plus possible aussitôt que j'aurai un peu de temps et m'efforcer de devenir chaque jour un peu moins indigne de lui.

Je m'inquiétais de savoir s'il avait pu se réserver du temps pour tenir de son côté son journal comme nous nous l'étions promis et lui ai demandé de me le montrer; oh! pas de me le donner à lire; mais j'aurais voulu le voir, simplement. A vrai dire je craignais qu'il ne le laissât traîner. Mais il m'a rassurée. Le tiroir où il l'enferme est toujours soigneusement fermé à clef. Il m'a montré le tiroir mais a refusé d'en sortir le journal, même après que je lui eus promis de ne pas l'ouvrir.

3 novembre.

Hier nous avons eu à dîner le peintre Bourgweilsdorf. En dépit de ce nom affreux que je ne sais si j'écris correctement, ce n'est ni un Allemand ni un Juif, mais un pauvre brave garçon très estimable que Robert a beaucoup secouru et qui encombre le petit rez-de-chaussée de l'avenue d'Antin d'un tas de toiles invendables que Robert lui achète par charité pour l'aider sans froisser son orgueil. J'ai dit à Robert que je le trouvais bien imprudent d'encourager ainsi un raté qu'il vaudrait mieux pousser à faire n'importe quoi plutôt que de la peinture; mais il paraît que le pauvre garçon est incapable de rien d'autre et que, de plus, il se croit très bien doué. Robert, du reste, s'obstine à lui reconnaître « un certain talent » et nous nous sommes un peu disputés à ce sujet, car

enfin il suffit de voir n'importe laquelle de ces croûtes pour comprendre que Bourgweilsdorf ne sait pas son métier et qu'il n'a même aucune idée de ce que doit être la peinture. Mais Robert cite alors quantité d'artistes qui sont devenus célèbres et qu'on traitait d'abord de barbouilleurs. Et, comme il se fâchait un peu parce que je ne parvenais sincèrement pas à trouver bien ce qu'il me montrait :

— D'ailleurs persuade-toi que, s'il n'avait pas de valeur, je ne m'attacherais pas à lui, — a-t-il ajouté péremptoirement.

(N'empêche que Robert n'ose pas accrocher aux murs ces horreurs. Il les entasse dans une grande armoire où je les ai découvertes car il m'avait autorisée à fureter partout chez lui). Le ton de Robert était si cassant (c'est la première fois qu'il me parlait ainsi) que les larmes me sont venues aux yeux. Il l'a vu, est redevenu aussitôt très tendre, m'a embrassée et m'a dit :

— Écoute. Veux-tu que je te le fasse connaître? Tu jugeras s'il est aussi bête que tu crois.

J'ai accepté; et c'est comme cela que nous l'avons invité.

Eh bien! je fais ici mes excuses à Robert : Bourgweilsdorf m'a paru presque charmant. Je dis « presque » parce que, malgré tout, quelque chose me choque en lui : c'est son peu de reconnaissance, pour ne pas dire : son ingratitude, envers Robert. Bourgweilsdorf semble oublier par trop ce qu'il lui doit et même manquer un peu de déférence. Je sais bien que, dans sa bouche, cela ne tire pas à conséquence et que la cordialité de son ton réparait la brutalité des propos; mais plus d'une fois je l'ai entendu s'écrier, coupant la parole à Robert : « Mon vieux, ça ne tient pas debout ce que tu dis là », devant une remarque des plus sensées, qu'il n'avait pas même écoutée. Par contre il approuvait tout ce que disait papa, avec une insincérité si courtoise et si souriante qu'elle donnait presque le change et que papa, somme toute, était ravi. Je m'attendais à un bohème; mais c'est un monsieur fort bien mis, assez élégant même, de bonnes manières et soigneux de sa personne. Certainement il est intelligent. Il raconte à ravir un tas d'histoires très amusantes et sa conversation serait des plus agréables si seulement il n'aimait pas un peu trop les paradoxes. L'on n'est jamais sûr qu'il ne se moque pas

un peu de vous, comme, par exemple, quand il dit que Raphaël et Poussin sont ses deux peintres préférés, ce que sa propre peinture ne laisse vraiment guère entendre. Somme toute ça a été une excellente soirée et je crois que je reverrai ce brave Bourg avec plaisir. Mais de là à lui commander mon portrait, comme a fait brusquement Robert... Ni lui, ni moi, nous ne nous y attendions, de sorte que nous ne savions que dire et que ça a été extrêmement gauche. Je trouve que Robert aurait bien pu me consulter d'abord. Je lui aurais dit que, d'ici à notre mariage, je ne trouverais que difficilement le temps de poser et qu'il faudrait remettre « ce plaisir » au retour de notre voyage de noces. C'est ce que j'ai répondu à Bourgweilsdorf lorsque, poussé par Robert, il voulait déjà prendre rendez-vous pour la première séance. Il affirme qu'il lui suffirait de trois ou quatre; qu'il prendrait des notes et établirait le portrait de mémoire pendant notre absence de manière qu'il n'ait plus que quelques retouches à y faire à notre retour pour l'achever. A vrai dire, quand je me souviens des horreurs qu'il peut faire, je me soucie fort peu d'être portraiturée par lui. Nous avons pourtant pris jour pour visiter son atelier.

7 novembre.

Des courses, des réceptions, des visites. Je n'ai plus le temps d'écrire mon journal : plus le temps de lire, de me recueillir; plus le temps de me sentir heureuse. Et ce qui m'attriste le plus, c'est que tout cela travaille à me rendre affreusement égoïste. Il n'est question chaque jour que de mon plaisir, de ma toilette, de ma convenance et de mes goûts. Comme si je pouvais avoir désormais d'autre convenance et d'autres goûts que ceux de Robert! Même pour les meubles de mon petit salon, ce qui me plaît c'est que ce soit lui qui les choisisse. Il m'a fait cadeau d'un petit secrétaire exquis où je pourrai serrer ses lettres et mon journal. Le marchand doit le garder jusqu'à ce que nous soyons installés. Il me tarde déjà de me sentir chez nous et de pouvoir un peu me reprendre. Ces journées de dissipation me semblent si vides... et même il me semble que Robert aussi je le perds de vue, comme moi-même, car, si je ne le quitte guère, je

ne suis presque jamais seule avec lui; il faut sourire à chacun, répondre à des questions stupides, exposer sa joie, jouer une espèce de comédie de bonheur, et cette préoccupation constante de paraître heureuse m'empêcherait presque de l'être, si je prenais un instant cette parade au sérieux. Je m'étonne de cet air convaincu, pénétré, que les plus indifférents peuvent prendre pour protester de leur sympathie; il me faut me prêter à ce jeu, paraître « charmée d'avoir fait la connaissance » de gens parfaitement insignifiants ou désagréables.

12 novembre.

J'ai beaucoup vu Yvonne ces derniers temps. Je sens, en causant avec elle, combien facilement devient égoïste le bonheur. Ce qui m'abuse, c'est que je songe à Robert plus qu'à moi-même. Mais en pensant à lui je cède au penchant de mon cœur. Il ne s'agit pas sans doute de l'aimer moins mais de ne pas limiter à lui mon amour. Je n'avais de regards que pour lui et ne me suis aperçue que jeudi dernier de la mauvaise mine d'Yvonne. Mes yeux se sont ouverts tout à coup, ou plutôt le nuage éblouissant dans lequel je vivais s'est déchiré; elle m'a paru si changée que j'ai pris peur, l'ai pressée de questions et ai fini par lui faire avouer la cause de son affreuse tristesse. Le jeune homme que je savais qu'elle aimait et avec qui elle était déjà presque fiancée, la trompe, elle vient de le découvrir, et vit avec une autre femme...

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt? — lui ai-je demandé.

— Je craignais de troubler ta joie.

Et j'ai pris honte aussitôt de cette joie qui m'est apparue comme une propriété privée avec un « *défense d'entrer* » cruel. Non, non, je ne veux pas d'un *impitoyable* bonheur. Yvonne qui souffrait de ne plus sentir mon amitié a besoin d'être secourue. Elle craint de ne pouvoir cesser d'aimer celui qui ne mérite plus son amour, et cherche une occupation qui lui permette d'oublier un peu sa tristesse. Elle voudrait prendre un emploi dans un hôpital, ce qui me paraît une excellente idée, au moins provisoirement. Tout en gardant le secret, comme je le lui ai promis, sur les causes de cette détermination, je vais tâcher d'y intéresser Robert, qui se montre très

attentionné pour Yvonne, et qui connaît très bien le médecin en chef de Laënnec. Il peut lui recommander Yvonne en toute confiance, car je ne doute pas que, dévouée comme elle est, et intelligente, et habile, elle ne puisse rendre de grands services.

14 novembre.

Que Robert est gentil! Je ne lui ai pas plus tôt fait part du désir d'Yvonne qu'il a téléphoné au docteur Marchant et pris rendez-vous pour dîner avec lui demain soir. Il l'invite à la *Tour d'Argent*, dont la cuisine est réputée.

— On ne saura jamais tout ce qu'obtient un bon repas, — m'a-t-il dit en riant.

Il affirme que ma présence à ce dîner ne sera pas inutile et a décidé papa à me permettre de l'accompagner. Je m'en réjouis beaucoup car tout ce que je fais avec Robert m'amuse et cela me prouve que papa commence à envisager ce mariage d'un moins mauvais œil; puis, il ne m'est encore presque jamais arrivé de manger au restaurant; et si, de plus, cela peut être profitable à Yvonne... Robert dit que ledocteur Marchant est assez revêche, mais extrêmement sensible à la bonne chère; aussi se propose-t-il de soigner le menu.

Je crains souvent de mécontenter Robert en employant dans la conversation certaines expressions ou tournures de phrases qu'il me dit ne pas être correctes et dont j'ai pris l'habitude en les entendant sans cesse autour de moi. Quand nous sommes seuls, Robert me reprend et me corrige. Mais, dans le monde, il m'arrive souvent de me taire par peur de voir soudain sur son visage une petite marque d'agacement, que du reste je suis seule à pouvoir distinguer, mais qui me fait comprendre aussitôt que je ne me suis pas exprimée comme il fallait. Il faudra pourtant que, avec le docteur Marchant, je me décide à parler; et je tremble un peu d'avance. Je me connais : à me trop observer, je risque de perdre toute aisance, tout naturel. J'ai supplié Robert de ne pas trop me regarder pendant le dîner. Je lis dans son regard tout ce qu'il pense et la moindre ombre de réprobation que j'y verrais me démonterait. Ainsi rien

ne l'irrite autant que l'emploi de « très » devant des mots qui, comme il dit très justement, ne comportent pas le comparatif (ou le superlatif, je ne sais plus bien). Avant qu'il ne me l'ait fait remarquer, je disais couramment : « J'ai très faim », ou « j'ai très sommeil », ou « j'ai très peur ».

— Pourquoi pas tout de suite : j'ai très courage, ou : j'ai très migraine? — m'a-t-il dit.

Je crois comprendre la nuance, à laquelle j'avoue que je n'avais jamais songé; mais maintenant, par crainte de me tromper, je n'ose presque plus employer le mot « très ». On n'a pas toujours le temps de réfléchir si le mot qui va suivre est un substantif, un adjectif ou un adverbe... Et, du reste, je trouve que Robert va un peu loin. Par exemple il ne veut pas que je dise non plus que je l'ai « très fâché »; et pourtant « fâché » n'est pas un substantif. Il a voulu m'expliquer que ce n'était pas un adjectif non plus; mais je crois qu'il s'est un peu embrouillé car, après m'avoir dit : « Tu vas tout de suite comprendre... » il a remis brusquement à plus tard cette petite leçon. Je veux pourtant arriver à tout à fait bien comprendre ces règles et à prendre l'habitude de les appliquer, puisque Robert estime que ce devrait être surtout le rôle des femmes de maintenir la pureté de la langue, parce qu'elles sont en général plus conservatrices que les hommes et qu'en négligeant leur parler elles manquent à un de leurs devoirs.

16 novembre.

« Mazette! » s'est écrié papa, qui se sert volontiers de ce mot en guise de petit juron familier; « vous ne vous refusez rien! » quand il a su que c'était à la *Tour d'Argent* que nous avions dîné. Il m'a dit n'y avoir jamais été lui-même, mais savoir que c'est le vrai restaurant des gourmets. Et il a fallu que je lui « raconte le menu » par le détail. Le repas était excellent; les vins merveilleux, pour autant que j'en ai pu juger par les sourires que faisaient Robert et notre hôte en les dégustant, car moi je n'y connais pas grand'chose. Mais quel homme odieux que ce docteur Marchant!

— La peste soit des demoiselles désœuvrées! — s'est-il écrié aux premiers mots que Robert lui a dits d'Yvonne.

C'était presque à la fin du repas et quand Robert a jugé que notre convive était « mûr ». Puis, avec un air bougon qui accentuait encore la grossièreté de ses propos :

— Ce n'est du reste pas la première qui se propose ainsi. J'ai toujours refusé froidement ces offres de service. Les sœurs de charité, ça je ne dis pas : ce ne sont plus des femmes, paraît-il. Mais les jeunes filles du monde... Esculape nous en préserve! Dites-lui donc de ma part, à votre amie, de se marier tout simplement. C'est ce qu'une femme peut faire de mieux, je vous assure. Et j'ai plaisir à dire cela devant vous, mademoiselle, — a-t-il ajouté en se tournant vers moi et en grimaçant un sourire, — puisque je vois que vous le pensez aussi.

— Mon amie a de bonnes raisons pour ne pas m'imiter, — ai-je hasardé, en m'armant de tout mon courage et sentant que l'avenir d'Yvonne était en jeu. Mais mon courage a battu en retraite devant son air gouailleur et son :

— Ah! vraiment... — dit-il, en levant très haut les sourcils d'une manière interrogative.

J'étais sur le point de protester que chaque femme ne pouvait pas espérer le bonheur de rencontrer un Robert; mais j'ai dit platement que tous les mariages n'étaient pas heureux. A quoi Marchant a riposté tout aussitôt que, si le mariage n'était pas toujours bon, le célibat, par contre, était toujours mauvais... « pour les femmes du moins », a-t-il ajouté en ricanant, vite, avant que je n'aie eu le temps de lui demander pourquoi, dans ce cas, il était demeuré garçon. Puis, voyant sans doute qu'il avait été trop loin, il a repris sur un ton plus conciliant :

— Voyons, mademoiselle, entre nous... C'est vrai qu'elle souhaite tellement entrer à mon service, votre amie?

— Je sais qu'elle en a très envie, — ai-je dit imprudemment; et tout aussitôt j'ai senti se fixer sur moi le regard de Robert et me suis aperçue de ma faute de français, de sorte que je n'ai plus osé rien ajouter, ce qui a permis au docteur Marchant de continuer :

— Et les arts d'agrément? A quoi servent-ils, les arts d'agrément? Pourquoi les a-t-on inventés, sinon pour occuper les oisives? Conseillez donc à votre amie la tapisserie, ou

l'aquarelle, puisqu'elle se refuse à nous faire des enfants comme ce serait son devoir, mais comme nous ne pouvons pas décemment l'y forcer.

Sans doute ai-je laissé voir combien ces propos me révoltaient, car il a bientôt détourné la conversation, après avoir déclaré péremptoirement :

— Du reste, quand bien même je voudrais l'occuper, votre amie, je ne trouverais rien à lui donner à faire. Nous n'avons déjà que trop d'employés de service, et je ne puis supporter auprès de moi les gens qui restent à me regarder, les bras croisés.

Robert en a donc été pour ses frais. C'est ce qu'il appelle : « être refait ». On pouvait juger à sa mine combien cela lui était désagréable et j'en étais très touchée, car ce n'est que par amour pour moi qu'il s'intéressait à Yvonne et avait fait ces avances. Je ne lui ai pas caché mon opinion sur le docteur Marchant. C'est peut-être un grand savant, comme Robert l'affirme, mais c'est un rustre et je préfère ne plus le rencontrer, malgré le « je ne le tiens pas quitte » que Robert répétait en me reconduisant après dîner.

Si encore Yvonne attendait une rémunération de ses services! Mais elle a de quoi vivre et son offre est toute désintéressée. Comment aurai-je le cœur de lui apprendre que cette offre est repoussée, que l'on n'a que faire de son dévoûment...

Être inutile; se savoir, se sentir inutile... Sentir en soi tout ce qu'il faut pour aider, pour secourir, pour répandre autour de soi de la joie, et n'en trouver pas le moyen!

« On n'a pas besoin de vous, mademoiselle. »

C'est atroce, et je plains Yvonne de tout mon cœur. Je remercie Dieu plus encore de m'avoir épargné ces déboires, et Robert de m'avoir choisie. Mais de songer que tant de femmes, qui n'ont pas mon bonheur, se voient refuser le droit de prendre part à la vie, que leur raison d'être sur terre et de mettre en valeur les vertus et les dons qu'elles ont en elles, que tout cela soit subordonné au plus ou moins bon vouloir d'un Monsieur, cela m'indigne. Et je prends ici l'engagement, si j'ai une fille, de ne lui apprendre aucun de ces petits arts d'agrément dont parlait avec tant d'ironique mépris le

docteur Marchant, mais de lui faire donner une instruction sérieuse qui lui permette de se passer des acquiescements arbitraires, des complaisances et des faveurs.

Je sais bien que tout ce que j'écris ici est absurde; mais le sentiment qui me dicte ces phrases ne l'est pas. Je trouve tout naturel, en épousant Robert, de renoncer à mon indépendance (j'ai fait acte d'indépendance en l'épousant malgré papa), mais chaque femme devrait pour le moins rester libre de choisir la servitude qui lui convient.

17 novembre.

Robert s'occupe à réunir des capitaux pour fonder un journal littéraire dont il prendrait la direction politique. Le journal ne commencerait à paraître qu'à notre retour de Tunisie, c'est-à-dire qu'au printemps prochain; mais il est bon de tout préparer avant notre départ, qui aura lieu sitôt après notre mariage, c'est-à-dire... bientôt. Les soins qu'il me prodigue ne nuisent pas à son activité, Dieu merci. Je l'aimerais moins si je devais être le but unique de sa vie. Je suis là pour l'aider et non pour le détourner de sa carrière. C'est au delà de moi qu'il doit diriger ses regards.

19 novembre.

Chaque jour m'apporte une nouvelle joie. Quelle ne fut pas ma surprise, ce matin, lorsque Robert me montra la lettre du docteur Marchant qu'il venait de recevoir! Oublieux de tout ce qu'il nous avait dit l'autre soir, ou peut-être en ayant pris honte, il demande qu'Yvonne vienne le voir à l'hôpital, désireux d'examiner avec elle, dit-il, ce qu'il pourra faire d'elle, ou pour elle...

Je n'avais pas encore revu Yvonne et n'aurai donc pas à lui parler de la fâcheuse impression que j'avais eue d'abord, mais seulement de l'heureux résultat final.

22 novembre.

J'ai eu ce matin une grande faiblesse. Mais comment refuser rien à Robert? J'étais dans le petit salon, et, comme je n'attendais pas si tôt sa visite, j'avais sorti mon journal et m'apprêtais à y raconter notre soirée d'hier aux ballets russes,

lorsqu'il est entré tout à coup et m'a demandé à voir ce que j'écrivais. J'ai répondu en riant qu'il ne le verrait qu'après ma mort, selon la promesse que nous nous étions faite. Il m'a dit, en riant aussi, que, dans ce cas, il risquait de ne le voir jamais, car il était naturel que je lui survive; qu'au surplus il n'avait jamais pris cet engagement au sérieux et m'en tenait quitte; que d'autre part nous nous étions promis de ne rien nous cacher; que, de toute façon, son désir de lire mon journal était si vif qu'il risquait, si je ne le satisfaisais pas aussitôt, de gâter son bonheur... Bref, il s'est montré si pressant, si obstiné, si tendre, que j'ai cédé, tout en demandant alors la réciproque, qu'il m'a volontiers accordée. Et j'ai quitté la pièce pour le laisser lire à son aise.

Mais à présent, le charme est rompu; et c'est bien ce que je craignais. Si j'écris encore ces lignes, c'est seulement pour expliquer pourquoi ce sont les dernières. Évidemment c'est pour lui que je l'écrivais, ce journal; mais je ne pourrais plus y parler de lui comme je faisais, ne serait-ce que par pudeur. Il n'a plus, à présent, qu'à lire également ces lignes, que je ne cherche plus à lui cacher.

Non, je ne l'aime pas moins; mais il ne le saura plus que tout de suite. (Cette phrase ne veut peut-être rien dire, mais elle est venue naturellement sous ma plume).

23 novembre.

Hélas! il me faut encore ajouter ce post-scriptum.

Robert vient de me faire beaucoup de peine. C'est le premier chagrin que je lui dois, et il m'est pénible de l'écrire ici, car j'espérais que ce cahier n'aurait à contenir que l'expression de ma joie. Mais il faut que je l'écrive ici tout de même; et ceci que j'écris, je souhaite qu'il le lise, car lorsque je le lui disais tantôt, il refusait de prendre au sérieux mes paroles.

J'étais allée chez lui, pensant qu'il me montrerait à son tour son journal, comme hier il me l'avait promis avant que je ne lui donne à lire le mien. Et voici qu'il m'avoue que ce journal n'existe pas, qu'il n'en a jamais écrit une ligne, qu'il ne m'a laissé croire si longtemps qu'il l'écrivait, que pour m'encourager à continuer le mien. Il m'avoue tout cela en riant et s'étonne, puis s'irrite, parce que je n'en ris pas à mon tour et

ne m'amuse pas avec lui de sa ruse. Et comme au contraire je m'en attriste et lui reproche, non de ne pas avoir écrit ce journal, car je comprends qu'il n'ait pas eu le temps ni le désir de le faire, mais bien de m'avoir laissé croire qu'il l'écrivait, de m'avoir dupée, le voici qui me reproche d'avoir mauvais caractère, de grossir ce qui n'a en soi aucune importance, sans vouloir comprendre que ce qui m'attriste précisément c'est que ce qui a tant d'importance pour moi en ait pour lui si peu, et qu'il traite si légèrement ce qu'il voit qui me tient à cœur. Bientôt ce n'est plus lui qui a tort de n'avoir pas tenu sa parole, mais moi qui ai tort de m'en plaindre. Et pourtant je n'ai aucun plaisir à avoir raison contre lui; j'aimerais pouvoir lui donner raison; mais j'aurais voulu que du moins il marquât un peu de regret de m'avoir causé tant de peine.

En me plaignant ainsi, je me parais ingrate et je lui en demande pardon. Mais décidément j'arrête ici ce journal qui n'a vraiment plus raison d'être.

ANDRÉ GIDE

(*A suivre.*)

LA
SITUATION ECONOMIQUE ET POLITIQUE EN ESPAGNE

I

Il serait impossible de juger avec exactitude la situation économique et politique de l'Espagne, sans tenir compte des antécédents dont elle est la conséquence. Mais, une fois qu'on les connaît, tout s'explique et s'éclaircit. Le coup d'État du 13 septembre 1923, le maintien et la prolongation de la dictature, le relèvement économique du pays et la restauration de son prestige au delà des frontières, l'absence de toutes conditions favorables à une protestation efficace contre le régime, tout cela se présente à nos yeux comme le résultat d'un processus naturel et logique.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour démontrer le manque d'autorité, l'impuissance en face de l'action révolutionnaire, qui caractérisèrent le régime politique auquel mit fin l'acte du Général Primo de Rivera. C'est une chose que personne ne nie. J'ai entendu moi-même, de la bouche d'une personnalité politique du parti libéral, la plus qualifiée peut-être pour juger la situation des gouvernements antérieurs, ces mots : « Je l'avoue, nous avons été faibles. »

Les cinq années qui précédèrent le coup d'État marquent l'avance croissante et continue du syndicalisme révolutionnaire, que des gouvernants aveugles prenaient pour un mouvement de revendications ouvrières, auquel il fallait ouvrir une « issue légale », et que l'on ne devait pas songer à réprimer

par des mesures de rigueur. En vain, l'Espagne avait-elle réalisé des réformes sociales, comme la journée de huit heures (d'une manière générale), les assurances pour la vieillesse et l'intervention effective et efficace des associations ouvrières dans l'élaboration des réformes et leur fonctionnement; en vain les assassinats systématiques de patrons et d'ouvriers, perpétrés par des professionnels du crime, attestaient-ils un plan préconçu d'intimidation et de violence. C'était en vain que se manifestait le dessein de maintenir vivant l'esprit de révolte, par l'opposition aux procédés conciliateurs et par l'imposition forcée des décisions prises par les directeurs de syndicats. Sauf de rares exceptions, l'action des gouvernements face au terrorisme fut la négation des devoirs les plus élémentaires de l'autorité et de l'État[1].

La propagande par le fait, — c'est-à-dire par le délit, — l'action nettement subversive des organisations révolutionnaires ne rencontrait ni obstacle ni sanction. Dans un article publié par la *Petite Gironde* sur *Le terrorisme syndicaliste en Espagne*, après avoir affirmé qu'on laissait libre, ou presque, le syndicalisme révolutionnaire dans sa détestable propagande, l'auteur déclarait : « Au cours d'un seul mois, trente personnes environ ont été tuées par la main des syndicalistes. Les victimes sont des patrons qui ont commis le crime de vouloir diriger leurs maisons, ou des ouvriers qui ont eu le mauvais goût de ne pas se soumettre aux ordres des chefs syndicalistes. » L'impunité des attentats était complète, et l'on cite le cas d'un individu six fois accusé et pour qui le Procureur réclamait autant de fois la peine de mort, mais qui était toujours absous. Les verdicts du jury provoquaient de véritables scandales. L'illustre et infortuné M. Dato, qui eut le courage de suspendre l'intervention du jury dans cette sorte de délits, tomba sous les coups des meurtriers.

Celui qui écrit ces lignes éleva la voix, au Sénat, en 1919, 1920, 1922 et 1923, avec la plus grande énergie, pour dénoncer publiquement ces faits et pour réclamer l'application des

1. Pour être tout à fait juste je devrais signaler l'action inhibitive exercée alors par certaines organisations illégales, qui paralysaient le gouvernement. J'ai eu l'occasion de les dénoncer alors dans un article intitulé *Le syndicalisme dans l'armée.*

lois et la réforme de celles qui rendaient impossible la répression des attentats. Le 15 juin 1923, à la Haute-Chambre, s'adressant au Gouvernement présidé par M. Garcia Prieto, il s'exprima dans les termes suivants : « Au moment actuel, alors qu'apparaît avec évidence l'objectif de cette organisation, essentiellement révolutionnaire, qui tend à détruire l'ordre social avec une résolution et une énergie formant un terrible contraste avec l'irrésolution et la faiblesse des éléments qui devraient le défendre, le devoir s'impose au Gouvernement d'agir avec efficacité pour en finir en une fois avec cette situation anormale et honteuse. »

A ce moment aussi un ex-ministre libéral, le marquis de Cortina, dans sa revue : *L'actualité financière*, écrivait ceci :

Nous vivons en pleine anarchie. Pendant la grève des employés de banque de Barcelone, les révolvériseurs prirent possession de l'entrée des établissements, et, quand les employés tentaient d'entrer, ils étaient aussitôt mis en joue et, quand on recourait aux agents de police, ils répondaient qu'ils ne pouvaient intervenir tant qu'il n'y avait pas eu de coups de feu, car tels étaient les ordres du Gouvernement. Il y eut cinquante-neuf assassinats rien qu'à Barcelone, sans une seule poursuite, mais aucun ne fut plus honteux que celui qui fut commis à Leon sur la personne du gouverneur Regueral. C'est pour toutes ces raisons que nous croyons impossible que cela puisse continuer.

Telle était la situation du pays en ce qui concerne la sûreté de l'État et la sûreté personnelle, tel était le jugement qu'elle méritait de la part de toute personne informée et impartiale, aux environs de 1923. L'ex-gouverneur de Bilbao, Gonzalez Regueral, était victime des bandes d'assassins, obéissant aux ordres des syndicats; comme l'avaient été auparavant le gouverneur de Barcelone, le comte de Salvatierra, et l'évêque de Saragosse, le cardinal Soldevila. Les mêmes éléments criminels assaillaient la banque de Gijon et assassinaient le caissier. La révolution marchait d'un pas ferme, la propagande syndicaliste pénétrait dans les casernes. Dans les centres ouvriers disparaissait tout respect envers les patrons et même leurs familles, que l'on interpellait avec insolence dans les rues en leur annonçant le jour prochain, où, après le triomphe de la révolution sociale, les situations des uns et des autres seraient interverties.

C'est là une des causes déterminantes de l'avènement de la Dictature.

Mais il y en a une autre, non moins importante et non moins décisives.

Les affaires du Maroc devenaient un véritable cauchemar pour l'Espagne. On dépensait sans résultat des sommes énormes pour mettre fin à un état de révolte qui, périodiquement, prenait un caractère aigu; ce qui entraînait en outre de considérables sacrifices d'hommes. Le manque de continuité dans le plan de la politique espagnole en territoire marocain était évident. Les difficultés de la pénétration armée, dans un pays d'une rare rudesse, sans routes ni moyens de communications, s'augmentaient du fait de l'absence d'un plan reconnu et suivi par les gouvernements qui se succédaient au Pouvoir; à plusieurs reprises nos troupes, pourtant exercées et habilement dirigées, n'avaient pu recueillir le fruit de leurs grands efforts, et cela à cause de ce changement de personnel dans la direction du pays, changement qui modifiait à son tour la politique espagnole au Maroc même.

Tout cela produisait un mécontentement profond dans le pays, puis un véritable découragement quant aux affaires marocaines; à tel point que quelques personnalités, rares il est vrai, mais dont certaines étaient des plus qualifiées envisagèrent l'idée de l'abandon de notre domaine africain. Les plus modérés, — adversaires aussi de toute avance armée, — soutenaient néanmoins la nécessité de maintenir nos positions séculaires, d'où pouvait rayonner une influence de paix et de civilisation. D'autres, enfin, doutant de la possibilité d'exercer cette influence d'une façon efficace sans l'appui des armes, défendaient le principe d'une action militaire prudente et soutenue par une préparation politique habile.

Don Antonio Maura, personnalité de grand relief, d'une honnêteté et d'un patriotisme notoires, trouva la formule de notre action au Maroc, en disant que, sur le littoral africain face au nôtre, l'Espagne ne pouvait admettre qu'une autre nation exerçât des droits de domination ni de tutelle. Que cela incombait à l'Espagne seule.

Cette formule finit par être acceptée de tous. Son efficacité pratique impliquait que l'influence et le protectorat de l'Espagne au Maroc devinssent une réalité, en conformité avec les traités, et tel est bien le principe de notre action depuis quelques années.

En 1921, celui qui exerçait le commandement dans la zone orientale de notre Protectorat était le général Don Manuel Fernandez Silvestre, courageux soldat et chef plein de prestige, qui savait communiquer aux troupes son feu et son enthousiasme, mais était plus capable d'exécuter un ordre que de diriger des opérations difficiles d'une certaine envergure. Son avance sur Alhucemas fut très téméraire. Il paya noblement de la vie son erreur. Mais l'erreur d'un général en chef entraîne toujours de graves conséquences, et l'on sait ce qui arriva. Ce prestige, qui auréolait pour le soldat la figure de Silvestre, tombé ainsi face à l'ennemi dans la désastreuse journée d'Annoual, contribua à la perte du calme nécessaire et à la catastrophe qui suivit. Dans la retraite, plusieurs milliers de soldats trouvèrent refuge au Mont Arrouit, point séparé de Melilla par un trajet montagneux, où la marche était des plus difficiles devant un ennemi nombreux et bien pourvu. Sans artillerie, sans vivres, sans eau, après une résistance au cours de laquelle don Fernando Primo de Rivera, frère du dictateur actuel, perdit la vie, ils se virent obligés de capituler. Et lorsque ces malheureux, épuisés, sur la foi des traités se rendirent aux ennemis, ceux-ci, des Berbèrent sanguinaires du Riff, s'élançèrent lâchement et férocement contre eux et les passèrent à l'arme blanche.

Un frisson d'horreur et d'indignation parcourut toute l'Espagne, et la ferme résolution de châtier l'infamie de ces barbares et de rétablir le prestige de nos armes fit vibrer le cœur de tout Espagnol digne de ce nom. Ceux-là même qui étaient opposés à l'idée d'une pénétration militaire (et j'en faisais partie) sentirent intensément, comme tout le monde, ce qu'exigeaient l'honneur et la renommée de la patrie. L'opinion publique, qui assistait jusqu'alors avec résignation, sinon avec hostilité, au départ de nos soldats pour le Maroc, changea complètement, et l'on vit les populations accourir aux gares, non plus avec tristesse, mais avec un brûlant enthou-

siasme patriotique, et dire adieu aux régiments qui allaient défendre l'honneur du pays et laver l'affront. Debout, prête à tous les sacrifices, l'Espagne réclamait le rétablissement de son prestige dans le monde, le châtiment des vils assassins du Mont Arrouit et l'affirmation de la dignité de son armée.

La politique intervint aussi à cette occasion. Un homme public, qui occupait alors une situation éminente, fut le premier à souligner l'opportunité d'un gouvernement possédant « la plus grande autorité ». Et le Ministère conservateur, que présidait M. Allendesalazar, personnalité fort autorisée par sa prudence, sa fermeté, sa rectitude parfaite, fut remplacé par un autre, qu'on appela « National », composé d'éléments hétérogènes, sous la présidence de don Antonio Maura.

Du fait de sa composition même, ce gouvernement ne pouvait avoir d'autre objectif que de satisfaire le sentiment unanime du pays et d'entreprendre une action militaire, énergique et décisive contre la révolte dont Abd-el-Krim était le chef.

Mais, contre toute attente et contre toute prévision, cette action n'eut pas lieu, et notre avance se borna à la reprise de la côte du Kert, sans qu'aucune tentative fût faite pour réprimer la révolte riffaine.

C'est en vain que, des restes des milliers de nos frères barbarement sacrifiés, et qui gisaient sans sépulture sur la terre ennemie, s'élevait le *exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor* qui aurait dû être le devoir d'honneur de l'Espagne.

Ce gouvernement, qui devait incarner l'âme entière du pays, ne partageait point le sentiment de la nation, et Abd-el-Krim, de son fief d'Alhucemas, put se croire et se proclamer vainqueur, et le prestige de l'Espagne tomba plus bas peut-être que jamais.

Quel souffle glacé, quelle influence, quels calculs parvinrent à oblitérer le sentiment patriotique en cette occasion où il faillait accomplir un devoir sacré?

La déception, le découragement, la sensation déprimante que le prestige national était compromis étaient donc la conséquence de cette faiblesse, de cette erreur inexplicable

du « Gouvernement national ». Et un profond malaise, un scepticisme douloureux régnèrent dans le pays entier.

En même temps, comme on l'a montré plus haut, le terrorisme révolutionnaire continuait son œuvre, intensifiant, dans une impunité absolue, son action criminelle, et sa propagande qui pénétrait jusque dans les casernes. En juillet 1923, sous le ministère de M. Garcia Prieto, jaillit l'étincelle, qui révéla la funeste efficacité de ces menées subversives. Au moment où l'on embarquait à Malaga les renforts pour le Maroc, éclata une sédition militaire pour empêcher le départ. Un officier, qui voulut la réprimer, fut assassiné, et d'autres blessés. La rébellion fut jugulée, et le caporal qui la menait condamné à mort.

Cette sentence, quelle qu'en fût la suite, comportait une haute signification. Si on l'exécutait, cela voulait dire qu'on prenait la décision ferme de réprimer l'anarchie, de maintenir la discipline, sans laquelle l'armée ne peut exister. Si on ne l'exécutait pas, cela signifiait la faiblesse, la complaisance en face de la mutinerie, cela équivalait à semer de nouvelles graines de révolte.

Le gouvernement opta pour l'indulgence et conseilla de pardonner au coupable.

Ce fut le coup de grâce porté à ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancien régime. Des éléments d'ordre, qui n'eussent jamais admis la suspension de la légalité constitutionnelle, alors en vigueur, se mirent à la considérer comme inévitable et nécessaire.

Et l'acte du général Primo de Rivera obtint l'assentiment de l'immense majorité de la nation, et même d'un grand nombre de ceux qui avaient intérêt au fonctionnement de la dite légalité.

II

Sitôt maître du Pouvoir, avec l'appui de l'armée et la sympathie ou la bienveillante expectative du pays en général, don Miguel Primo de Rivera, marquis de Estella, constitua un « Directoire militaire », composé d'éléments militaires, dont un représentant de la Marine : le marquis de Magaz.

Ce directoire fut remplacé, en décembre 1925, par un gouvernement civil présidé par le même Primo de Rivera, et dans lequel figurait comme Ministre de l'Intérieur et Vice-Président du Conseil le général Martinez Anido : gouvernement encore en fonctions à l'heure actuelle et où est entré, par suite de la création du Ministère d'Économie, le comte de Los Andes.

Le premier résultat de la constitution du Gouvernement militaire fut la complète extirpation du terrorisme syndicaliste. Un attentat, qui se produisit en Catalogne, fut rapidement puni par l'exécution capitale de son auteur et depuis lors on n'a jamais vu reparaître l'organisation criminelle qui, durant tant d'années, s'était imposée par la terreur aux classes industrielles et aux gouvernements mêmes, pour la plus grande déconsidération du Pouvoir et au préjudice de l'économie nationale.

La Dictature résolut également, de la façon la plus complète et la plus brillante, le grave problème du Maroc. Mais cette question mérite d'être examinée de près.

Le général Primo de Rivera, après une étude attentive et détaillée de l'état des affaires espagnoles au Maroc, des facteurs adverses ou favorables, de la durée possible de la guerre, — en tenant compte de la nature et de l'étendue du territoire et de l'inefficacité des mesures adoptées contre la contrebande des armes et des munitions, — établit un plan, qui devait soulever et qui souleva de grandes résistances, mais qu'il poursuivit avec une énergie, une persévérance et une puissance de travail véritablement exceptionnelles.

Ce plan, dans sa première et principale partie, comportait l'évacuation de Chechaouen et le repli des nombreuses forces qui occupaient la zone occidentale du Riff, jusqu'à la limite de la zone française — afin de constituer une nouvelle ligne militaire de protection, moins exposée à la continuité des attaques, et rendant plus faciles l'approvisionnement et la défense.

Le général Primo de Rivera avait-il prévu toutes les conséquences de sa décision, la capitale importance des faits qui devaient suivre la retraite de nos effectifs?

Il serait bien difficile de répondre à cette question. Ce que l'on peut affirmer, c'est que la conviction de la nécessité

de ce plan était inébranlable dans l'esprit du dictateur et qu'il vainquit tous les obstacles avec une vigueur extraordinaire, avec une volonté de fer.

Les unités de choc, qui avaient accompli l'avance à force d'héroïsme et de sacrifices, ne se résignèrent pas aisément à une mesure qu'elles considéraient comme inopportune et déprimante. L'hostilité était vive contre les projets du chef du Gouvernement, et l'exaltation de ses adversaires risquait de devenir dangereuse; mais il sut tout surmonter et, à cette occasion et dans cette campagne d'automne 1924 qu'il dirigea lui-même, il fit preuve d'un caractère, et d'une abnégation patriotique vraiment admirables.

Le succès couronna les plans du Général en chef, grâce au courage héroïque des troupes qui réussirent la difficile et toujours périlleuse opération qu'est une retraite militaire dans un territoire aussi abrupt et accidenté que celui du Maroc.

Les rebelles, et surtout Abd-el-Krim, enhardis devant ce repli de nos troupes et se croyant sûrs de leur passivité, s'élancèrent impétueusement contre les positions françaises, dans le but d'atteindre Fez.

Alors, la réalité ouvrit les yeux trop longtemps fermés, et imposa ce que la raison aurait dû suggérer bien auparavant. Un événement se produisit, d'une importance capitale et d'une grande portée politique : l'entente sincère et complète de la France et de l'Espagne pour accomplir l'œuvre hautement civilisatrice et humaine qu'elles ont poursuivie au Maroc.

Il était temps. L'opinion générale en Espagne croyait que la révolte riffaine était en grande partie soutenue par une active contrebande d'armes provenant de la zone française. Il semble impossible de nier absolument que cette contrebande fût pratiquée, — malgré la bonne volonté des autorités françaises, — et cet état de choses produisait un mécontentement profond et dont la prolongation eût fatalement amené des conséquences très désagréables.

Les faits se chargèrent de prouver combien nécessaires étaient pour la France et l'Espagne une sincère et cordiale entente, une coopération loyale. Le général Primo de Rivera,

grand ami de la France, admirateur de son génie et de ses vertus militaires, eut le bonheur d'assurer la collaboration des deux pays. Les troupes françaises et espagnoles fraternisèrent sur le champ de bataille.

Le débarquement dans la baie d'Alhucemas, le 8 septembre 1925, et la prise d'Ajdir, résidence d'Abd-el-Krim, le 2 octobre, ébranlèrent grandement la force de la révolte et le prestige de son chef. Quelques mois plus tard, en mai 1926, après une inutile négociation avec les rebelles (au cours de laquelle intervinrent des influences équivoques, par bonheur contrariées), la vigoureuse offensive des deux armées, d'après le plan arrêté par le général Primo de Rivera et le maréchal Pétain, une des plus grandes illustrations militaires de la France, jugula complètement la révolte et obligea Abd-el-Krim à se rendre, non sans avoir auparavant commis la félonie de faire assassiner les officiers espagnols qu'il gardait prisonniers.

Notre action militaire continuant, en août de la même année nous reprîmes Chechaouen et, en décembre, les Beni-Saïd furent soumis. En 1927, les Français et les Espagnols opérèrent dans le Haut-Ouergha. En juin, la tribu des Beni-Arous se rendit et nous prîmes Tazarout, ce qui assurait la soumission totale de notre zone de protectorat.

Le désarmement complet des tribus de notre zone, vigoureusement et délicatement mené, nous donnait une sécurité, une garantie de paix inappréciables.

D'autre part, l'énergie et les qualités militaires déployées par le Haut Commandement et les chefs qui le secondèrent dans la direction de nos troupes, ainsi que l'héroïsme de celles-ci, relevèrent très haut le prestige de la Patrie. Le *Times*, commentant la brillante opération d'Alhucemas, écrivait : « L'Espagne a enfin trouvé un chef digne d'elle », paroles qui, non seulement font le juste éloge du général Primo de Rivera, mais encore exaltent noblement notre Patrie, dont l'auréole légendaire et séculaire ne peut être longtemps ternie par les extravagances de ses gouvernants.

III

La Dictature avait atteint, avec un complet succès, les principaux buts qu'elle s'était assignés : la répression du terrorisme, la restauration du prestige militaire de l'Espagne et la pacification définitive du Maroc.

Le pays pouvait développer sa vie à l'intérieur, sa capacité de production dans l'ordre économique, délivré enfin des sanglantes oppressions qui, tant d'années, avaient retenu et retardé son évolution. Les capitaux, qui se soustrayaient à tout placement industriel et qui se cachaient à l'étranger, la confiance une fois rétablie, revinrent aider le travail et la production. Le nombre des grèves diminua dans de très grandes proportions, et, d'une moyenne de 650 par an entre 1919 et 1923, tomba, en 1926, à 96.

D'autre part, notre prestige militaire recouvré, et disparue, avec la pacification du Riff, la cause principale du déficit du budget de l'État, le crédit de l'Espagne à l'extérieur se releva considérablement.

Conséquence naturelle de tout cela, une floraison intense se produisit dans notre vie économique, un développement extraordinaire d'entreprises de tout genre, qui fit que le problème du chômage, si grave en maint pays, n'exista plus vraiment en Espagne.

On ne peut nier que le Ministère du Commerce et des Travaux publics n'ait contribué avec une intelligence et une opportunité évidentes à ce courant de travail et de prospérité, au moyen de multiples initiatives heureuses en tout ce qui concerne les travaux publics : chemins de fer, routes, ports, irrigation des campagnes. Le travail du comte de Guadalhorce est extraordinaire et fécond, il est juste de le reconnaître. Mais le facteur essentiel de la puissante résurrection de notre économie tient dans les faits que nous avons cités et qui sont les plus belles lettres de noblesse du régime institué en septembre 1923.

Le problème de nos Finances se trouva à peu près résolu en vertu du même phénomène. A l'augmentation considérable du travail et de la production devait nécessairement

correspondre un accroissement proportionnel dans les rentrées du Trésor public. D'autre part, le rétablissement de la confiance dans l'avenir du pays et dans la solvabilité de l'État facilitait toutes opérations de crédit.

La réalité se chargea, du reste, de démontrer, et au delà, l'importance d'un facteur qui n'avait jamais été apprécié à sa valeur par les hommes chargés de la gestion de nos Finances : l'accroissement naturel du produit des impôts qui suit logiquement toute expansion de la richesse, et par lequel s'accentue la bonne marche des Finances publiques dans les pays où les sources de production n'ont pas atteint leur plein développement, conseille, non d'aggraver les contributions, mais de favoriser par tous les moyens l'augmentation de la richesse et de l'épargne. C'est tout le contraire de ce qui s'est passé généralement en Espagne.

C'est pour cela précisément, parce que l'on ne comprend pas le problème de l'économie nationale dans son ensemble, que la politique de dégrèvement, qui est toujours à l'ordre du jour dans les pays bien gouvernés, trouve un milieu si peu favorable auprès des hommes d'État espagnols. D'où les évidents excès de la fiscalité, et la crainte qu'inspire la Finance aux classes productrices. En Espagne, ceux qui passent pour des financiers ne sauraient comprendre le langage du ministre de l'Économie du Reich, le docteur Curtius, se déclarant favorable à l'abaissement du droit de 10 p. 100 qui grève toutes les valeurs mobilières en Allemagne, à cause du caractère anti-économique de cet impôt qui raréfie et renchérit les capitaux. Et cela se dit en Allemagne, après la guerre, *avec la gêne d'une lourde dette.*

Une personnalité très autorisée en la matière a dit récemment, non sans raison, que la décadence économique de l'Espagne est due à ce que des impôts accablants ont constamment retardé le progrès de la production, en empêchant la formation des nouveaux capitaux réclamés par l'industrie. Je partage entièrement cet avis. Aujourd'hui même, j'ai sur ma table une lettre d'un compatriote résidant hors d'Espagne, homme d'une grande autorité en matière économique et d'une parfaite sérénité de jugement. Après une saison passée en Espagne, voici ce qu'il dit de notre pays : « Les

charges qui pèsent sur le contribuable sont excessives et rendent la vie du travailleur assez difficile ».

L'extraordinaire augmentation des recouvrements qui, comme nous l'avons dit, suivit le rapide et considérable développement de la richesse nationale, a notablement amélioré la situation de nos Finances et facilité en temps utile la consolidation de la dette flottante, laquelle était arrivée à un chiffre excessif (plus de 5 000 millions de pesetas), et cette consolidation fut accomplie par le ministre des Finances avec une évidente opportunité et un succès notoire.

Les recouvrements en tout genre, sauf la Dette, s'élèvent en 1928 à 3 523 millions de pesetas, au lieu de 3 224 en 1927 et 2 967 en 1926. L'augmentation a donc été de 299 millions par rapport à 1927 et de 556 par rapport à 1926. L'équilibre du budget est ainsi complètement assuré.

La stabilité est désormais une affaire de vigilance et de prudence. De vigilance, en ce qui concerne le bon recouvrement des impôts; et de prudence pour, d'une part, ne pas compromettre les ressources de la nation faute d'une sérieuse étude des éventualités possibles, — et, de l'autre, ne pas aggraver le poids déjà très lourd des contributions, mais plutôt entrer dans la voie d'une exonération graduelle. Dans cet ordre d'idées, il convient de louer la légère diminution des impositions sur les gains du travail, accordée en 1927.

L'augmentation de l'impôt successoral, décrétée le 27 février 1926, fut une erreur. Auparavant cet impôt successoral constituait déjà, dans beaucoup de cas, bien plus qu'une dîme, une véritable *mainmise* de l'État sur la propriété héréditaire. Copiée sur celle de la France, inspirée par les principes du parti radical-socialiste français, la loi qui institua les impôts actuels sur les héritages exerce une influence pernicieuse sur l'économie nationale. C'est un fait connu et démontré que, en France, les impôts excessifs sur les successions ont été, comme le dit l'éminent membre de l'Institut M. Charles Dupuis, une des causes décisives de l'exode des capitaux et constituent un des plus grands obstacles à leur rapatriement. Il est certain que le même phénomène se produit en Espagne. Des gens de la moralité la plus stricte n'hésitent pas à employer tous les moyens pour éviter ces

soustractions, qui sont en réalité de la confiscation. Très récemment, à ma connaissance personnelle, le cas s'est présenté d'un patrimoine légué par testament à deux orphelines unies au testateur par des liens d'affection et de gratitude, et très nécessiteuses, qui ont vu presque entièrement disparaître leur héritage non seulement à cause de l'excès de l'impôt, mais encore parce qu'elles avaient été réduites à aliéner des biens pour l'acquitter. Rien n'est plus opposé aux bons principes économiques.

Mêmes réserves à faire pour le projet du ministre des Finances concernant la promulgation d'une loi de contribution personnelle et progressive sur les revenus. Cette forme d'impôt, — comportant la dérogation au secret des Banques, la vérification de toutes les entrées faites par les particuliers, et la faculté, plus ou moins arbitraire, d'apprécier la proportion entre les dépenses et les revenus pour établir le chiffre de l'impôt, — offre de sérieux dangers.

L'impôt, fondé sur des bases réelles, égal pour tous, exempt de différences pour raisons personnelles, (porte ouverte sur le favoritisme et l'arbitraire), fut une des conquêtes de la Révolution et une œuvre de justice. En bonne règle, l'impôt personnel — ainsi que l'expose si clairement M. Albert-Petit — ne doit dans aucun cas être autre chose que le complément de l'impôt réel, dans le but de compenser les charges de famille dont ne peut tenir compte ce dernier, qui est et restera le plus égalitaire et le moins vexatoire.

C'est un préjugé aujourd'hui dans le peuple qu'il est juste et convenable de tenter le nivellement des conditions économiques, c'est-à-dire des fortunes particulières, en grevant lourdement celles qui sont les plus considérables. On ignore que, sans fortunes particulières d'une certaine importance, il n'y aurait presque pas d'épargne, et que cette épargne s'emploie à des entreprises et à des ouvrages qui provoquent le travail et augmentent la richesse. Une politique fiscale de spoliation tue le désir de l'épargne et l'épargne elle-même, et finit par ruiner le pays qui la subit. En Russie, on a confisqué la propriété individuelle; le résultat a été la ruine collective.

Le ministre des Finances, M. Calvo Sotelo, qui peut à bon

droit se vanter des succès obtenus pendant sa gestion, saura se soustraire à l'influence de certaines théories à tendances nettement socialistes, justes en apparence, mais d'une application dangereuse et d'un résultat incertain[1]. Le budget est en équilibre, et le crédit de l'État en fort belle posture. Ces faits doivent avoir pour conséquence, non pas une augmentation, trop facile, des charges de l'État, non pas le développement du fonctionnarisme, mais d'abord et avant tout un dégrèvement d'impôts qui permettra l'épargne et par conséquent le développement de la production et de la richesse.

IV

L'intervention très accentuée de l'État, telle est une des caractéristiques de la période civile de la Dictature espagnole. Le tempérament d'homme d'action du général Primo de Rivera, le sens de la coordination et de l'unité propre à la fonction qu'il exerce avec tant de prestige, devaient forcément l'incliner dans cette direction. Il a su grouper autour de lui des hommes de valeur, en pleine force de jeunesse et de talents, et par là-même ouverts à tout esprit de réforme et désireux d'étendre leur action et leur influence. Sous un régime comme celui d'aujourd'hui, de grande activité gouvernementale et de rapide exécution, tous les particuliers souhaitent bénéficier des décisions de l'État, plus encore qu'ils n'ont souci de l'utilité et de la justice de ces décisions. D'où le silence, la passivité inexplicable des classes productrices en face d'une action gouvernementale qui transforme radicalement le régime de liberté où vivent, en général, le travail et l'industrie dans tous les pays dotés d'une bonne administration. D'autre part, la censure préventive de la presse rend fort difficile l'expression de toute critique, même inspirée par les plus nobles idées, ou par cet esprit d'expérience impartiale, si précieux dans les affaires publiques.

Cela peut expliquer l'insistance du général Primo de Rivera à maintenir une politique d'intervention intense, qui produira

1. Il vient, au reste, de faire, dans son discours de défense du budget, de prudentes réserves sur les effets du protectionnisme et du nationalisme excessifs, — réserves que l'Assemblée a accueillies avec une approbation marquée.

nécessairement, plus ou moins vite, une augmentation du fonctionnarisme et des dépenses publiques et une diminution progressive des initiatives individuelles, véritable base de la prospérité des nations.

L'année dernière, en 1928, un haut fonctionnaire du gouvernement déclarait dans une conférence publique que la libre concurrence était une chose à supprimer et à remplacer par l'action directrice et ordonnatrice de l'État. Pour sa part, le chef du gouvernement exposait sa pensée dans les termes suivants : « Dans l'ordre économique, les dictatures doivent être, par force, *régulatrices de la production* et inspectrices du commerce. En ce qui concerne la production, elles ont le devoir de la modérer, de la porter à l'abaissement des prix, en protégeant parallèlement son développement et en *arrivant à imposer l'organisation économique rationnelle*, afin qu'aucun effort ne soit perdu. Quant au commerce, elles doivent surveiller ses prix à l'intérieur et sa qualité à l'extérieur ».

Ce ne sont pas là de simples paroles. L'idée qu'elles expriment répond à une réalité dont l'importance ne saurait être méconnue.

Par décret royal du 4 novembre 1926, on a créé un Comité régulateur de l'Industrie, avec pouvoirs étendus pour accorder ou refuser licence à toute entreprise industrielle dans le pays. « On ne pourra, dit le décret, constituer société ou affaire industrielle, ni développer ou tranférer leurs intallations sans autorisation. » Cette disposition restrictive a été interprétée strictement par le comité régulateur, et tout nouvel établissement, toute installation mécanique, si modeste qu'elle soit, toute extension, amélioration ou changement des susdits, ainsi que leur déplacement, fût-ce dans la même localité, nécessite cette autorisation.

Pour l'obtenir, il faut faire une demande, qui est publiée dans la *Gazette*, afin que « pendant le laps de vingt jours puissent se présenter les *protestations* (textuel) que l'on croirait devoir faire ». Toute activité industrielle, pour modeste qu'elle soit, dépend donc du centre bureaucratique établi à Madrid; toute initiative de travail est soumise à un contentieux et sa solution est incertaine. Plus l'entreprise qui

veut s'établir est importante, plus elle suscite, naturellement, de protestations, de conflits d'intérêts. Dans la plupart des cas, l'autorisation est accordée, mais il y en a où on la refuse, et certains de ces refus sont bien difficiles à expliquer. C'est ainsi que nous citerons le rejet d'une certaine demande formulée pour la construction d'une fabrique de café de malt ou d'orge, produit alimentaire des plus hygiéniques, et qu'il conviendrait de répandre (il n'existe actuellement qu'une seule fabrique de ce genre en Espagne).

Tous ceux qui veulent monter un atelier, si petit soit-il, ou une fabrique, les producteurs, les chefs d'entreprises en activité et en développement, tous vivent dans l'incertitude, ne sachant s'ils pourront ou non développer normalement leurs possibilités : situation d'où il résulte un grand préjudice pour tous.

En outre, le temps que l'on perd dans ces formalités — en général de six mois à un an — représente un grand gaspillage d'activités productrices et d'argent. Je connais une entreprise à qui ce retard a valu un préjudice qui se chiffre approximativement par un million de pesetas.

D'autre part, il est évident que, si, à la protection douanière, qui peut être légitime quoique en général elle tende à devenir excessive, on ajoute un régime qui s'oppose à toute concurrence intérieure, les affaires, officiellement réglées et protégés, se convertissent, sous l'action de l'État, en véritables monopoles.

Le renchérissement de la vie, qui s'est produit, indiscutablement, chez nous, n'est pas étranger à cette politique économique, qui sacrifie précisément les classes qui donnent le ton moral à la société, ces classes qui ne contribuent point à la production matérielle, mais qui rendent possibles les plus hautes valeurs nationales, valeurs sans lesquelles la prospérité matérielle même finirait par disparaître.

Le Conseil d'Économie nationale représente évidemment un succès pour la Dictature. Limité à ses propres fonctions, il pourrait exercer une action hautement bienfaisante. Ces fonctions doivent être d'information, de consultation et d'étude quant aux activités économiques. A cet organe incombe, comme j'ai eu l'occasion de le dire récemment à l'*Ateneo* de Madrid,

l'établissement des statistiques de la production, des marchés, de la cote, de la production commerciale, etc., et il est appelé à informer le Gouvernement, le Parlement, tous ceux qui ont besoin de renseignements exacts sur les conditions d'une industrie, et, cela va de soi, ceux qui se proposent d'installer de nouvelles affaires industrielles ou commerciales.

Dans cet ordre d'idées, son travail est d'une importance notoire et d'un grand intérêt; et, en cas de perturbations considérables dans telle ou telle branche du travail, le gouvernement, dûment informé, peut adopter les mesures d'exception que conseille le bien public.

Mais le Comité régulateur ne s'en tient pas positivement là. Il est possible que, parfois, le gouvernement ait obtenu un résultat utile grâce à l'action du Comité; mais on ne peut l'admettre tel qu'il est comme un rouage normal, et son fonctionnement constitue un danger pour l'industrie et la richesse de l'Espagne.

Le comte de Los Andes, le nouveau ministre de l'Économie, est un homme expert en matière de Finances et il réunit toutes conditions d'indépendance et de bon jugement : il l'a prouvé en ajournant la réforme douanière proposée et en prorogeant les tarifs douaniers en vigueur. Il sait bien qu'une politique ultra-protectionniste empêche les capitaux et les techniciens étrangers de pénétrer dans le pays et qu'elle mène non pas à un « splendide isolement », mais à l'appauvrissement de la nation. Ce n'est pas trop d'espérer de lui une réforme radicale qui rende au travail et à l'industrie la liberté qui est leur ambiance naturelle.

Dans ce même ordre de politique économique, le comte de Guadalhorce, ministre des Travaux publics, exerce une action du plus haut relief : nous en avons fait un éloge mérité. Mais il a poussé comme personne dans le sens interventionniste. Sincèrement convaincu que l'intervention de l'État est toujours permise et bienfaisante au point de vue de la production, il a prétendu imposer aux industries privées une intervention administrative, des représentants de l'État rémunérés et un régime de direction et de protection officiel. Il aurait été extrêmement grave que de tels projets eussent abouti.

Les bénéfices honnêtement acquis représentent une propriété sacrée au même titre que le salaire obtenu par le travail. Cette propriété mérite d'être respectée.

Le comte de Guadalhorce, par ses connaissances techniques, par ses vastes et heureuses initiatives, la plupart couronnées de succès, mérite toute considération et toute approbation. Il peut donc se passer d'agir avec cette témérité.

Si le Marquis de Estella, dont on ne peut mettre en doute le sens politique et l'élévation de vues, fixe son attention sur tout ce que nous venons d'exposer, il est certain qu'il rectifiera un tant soit peu son jugement en ces matières. Il possède, entre autres qualités, celle de ne pas s'obstiner dans son opinion et d'être toujours prêt à la modifier si c'est nécessaire. Sa gestion fut grandement favorable à la prospérité de l'Espagne et il serait regrettable qu'une erreur d'appréciation pût en compromettre les beaux résultats.

Étant donnée la situation économique de l'Espagne, l'accroissement de sa prospérité dépend de deux facteurs : une liberté plus grande dans l'ordre économique, un allègement dans l'ordre fiscal.

V

La situation politique du pays est aussi, en grande partie, la conséquence des faits qui ont eu lieu pendant ces dernières années.

Rares sont ceux qui nient la nécessité, et partant la légitimité de la Dictature. Ce que l'on discute, c'est de savoir si l'usage qu'on en fait est heureux, et s'il n'aurait pas été sage (une fois obtenus les buts primordiaux qu'on s'était proposés) de restaurer l'état constitutionnel normal.

Nous ne croyons pas aventureux d'affirmer que, en général, le gouvernement dictatorial a fait bon usage de ses prérogatives, que, sous sa direction, les intérêts nationaux, intérieurs et extérieurs, ont été efficacement soutenus et protégés. Quant au délai dans lequel ce gouvernement doit se retirer, il dépend de facteurs multiples.

Une partie de l'opinion et la presque totalité des hommes politiques de l'ancien régime, lorsque fut annoncée la création

de l'Assemblée Nationale consultative, se prononcèrent contre ce qu'ils estimaient un procédé dilatoire, et en faveur de la restauration du régime constitutionnel normal conforme à la Constitution, aujourd'hui suspendue, de 1876.

Pour se former une opinion exacte de la situation, il convient d'examiner si la faiblesse, si le manque d'autorité, que l'on observa si souvent dans les Gouvernements antérieurs à 1923, furent exclusivement dus aux insuffisances des hommes qui les constituaient, ou s'ils furent, en partie, la conséquence du régime même, en vertu duquel le pouvoir ne saurait se maintenir sans abuser de certaines tolérances, et sans essayer de réaliser, à force de concessions et d'abdications, un certain équilibre avec le Parlement et la Presse.

Pour moi, il est évident que c'est en grande partie au régime politique que l'on doit ces vices et ces faiblesses. Les chefs de gouvernement que j'ai vus de près, de par mes fonctions sous leurs ordres, les Silvela, les Villaverde, les Maura, les Dato, les Allendesalazar, méritent bien leur enom d'honnêteté, de patriotisme, de vertus civiques et privées, et je ne puis admettre que l'on croie qu'ils n'ont pas fait tout leur possible pour le pays. Don Eduardo Dato savait que sa vie était menacée s'il accomplissait son devoir, et il l'accomplit toujours sans hésiter.

On objectera peut-être, contre cette affirmation de l'influence positive exercée par la forme politique, que, en France par exemple, sous le même régime furent également possibles deux ministères : celui d'Herriot, dont il vaut mieux ne pas se souvenir, et celui de Poincaré, qui a relevé le crédit du pays, assuré l'ordre et l'autorité de l'État, et qui s'efforce à l'heure actuelle, dans la question d'Alsace-Lorraine, d'aplanir les difficultés provenant des erreurs d'autrefois. Mais celui qui connaît les graves difficultés que M. Poincaré eut à surmonter, les dangers menaçant l'existence de son ministère, et son œuvre de réparation et de restauration, se rend bien compte de ce qu'il y aurait eu de problématique à attendre ces magnifiques résultats sans les possibilités vraiment exceptionnelles qui appartiennent à M. Raymond Poincaré du point de vue du caractère, du jugement, de la culture, de la résistance intellectuelle et physique.

C'est pourquoi, malgré l'opinion de gens que je respecte fort, je crois que ce régime politique qui, en Espagne, paralysait toute action vigoureuse du gouvernement, et sous lequel étaient possibles de honteuses pressions sur le pouvoir, ce régime doit être réformé.

C'est là précisément la principale mission de l'Assemblée Nationale. Sa première section a déjà terminé le projet de la nouvelle Constitution et élabore actuellement les lois politiques complémentaires.

Le projet de Constitution n'est pas encore public; mais, il paraît que la teneur générale en a été donnée par un journal américain (sans qu'on puisse cependant répondre de l'authenticité du texte).

Les *Cortès* du royaume seront constitués par une seule chambre législative, dont les membres seront élus, dans une proportion approximativement égale, par le suffrage universel direct des Espagnols des deux sexes et par le suffrage spécial des collèges de professions ou classes, où, suivant les règles établies, les électeurs seront aussi les Espagnols des deux sexes. Les députés pourront, par l'intermédiaire du Conseil du Royaume, dénoncer au Roi les abus, les erreurs ou les négligences qu'ils auront remarqués dans l'administration publique.

Les votes par lesquels les Cortès, c'est-à-dire la Chambre Unique, repoussent les projets et les propositions du pouvoir exécutif, n'entraînent pas nécessairement le renversement du ministère. Le gouvernement et les députés ne peuvent proposer ni les Cortès adopter de motions impliquant confiance ou méfiance vis-à-vis des membres du gouvernement, ni des autres fonctionnaires de l'ordre exécutif.

Pour assister le Roi dans l'exercice de ses prérogatives constitutionnelles, il y aura un Conseil du Royaume, formé pour les deux tiers de hauts dignitaires, et de membres nommés par la couronne, et pour le troisième tiers de conseillers électifs, eux-mêmes choisis pour un tiers par le suffrage universel direct, en session nationale unique. Ce Conseil est pouvu d'attributions importantes et étendues, parmi lesquelles celle d'entendre les réclamations des députés à propos de la gestion ministérielle, d'en délibérer et de les porter à la

connaissance du Roi. Dans des cas déterminés, il examinera les projets et les propositions de loi votés par l'organe législatif, et il aura aussi à juger les recours contre l'illégalité et les abus de pouvoir.

Si ces renseignements sont exacts, il y a là une innovation qui semble bien prématurée, tout au moins dans notre pays : le vote de la femme. Et l'on supprime un rouage des plus nécessaires à l'organisation politique : le Sénat, dont la nécessité pour le bon fonctionnement du régime, comme représentation et garantie des plus hauts intérêts sociaux, ne se discute plus nulle part. Il est vrai que le susdit Conseil du Royaume sera peut-être, de par sa constitution et ses attributions, quelque chose de pareil à une haute Chambre. Quelle que soit la composition d'une chambre unique, le danger d'une émotion collective est toujours là, qui peut en dominer et en entraîner les membres; et il lui faut un contrepoids, qui doit être une autre chambre : Sénat ou conseil — peu importe le nom — doté de larges prérogatives et élu d'après un système différent.

S'il est une mesure que recommandent les plus grandes autorités du droit politique, c'est, d'une part, de ne pas fonder la représentation du pays sur le suffrage seul; et, d'autre part, de ne point attribuer au Parlement des pouvoirs tels qu'il puisse affaiblir l'action et le prestige du pouvoir exécutif.

Comme l'observe l'éminent jurisconsulte M. Larnaude, dans son études sur la crise actuelle du parlementarisme : puisque l'État ne se compose pas seulement des générations d'aujourd'hui, mais de celles de demain, il est nécessaire d'assurer au régime représentatif une certaine continuité et par conséquent la représentation des intérêts permanents du pays.

Il n'y a pas véritablement, dit M. Larnaude, régime représentatif dans les organisations politiques qui font dériver tout pouvoir, toute fonction, tout droit exercés au nom de l'État, de la seule élection. La représentation professionnelle ne suffit point. Il faut aussi celle des grandes associations constituées par « l'intelligence, la religion et la famille ». M. André Toulemon, commentant ce passage, souligne le mot *famille*,

et dit avec raison qur l'on comprend mieux chaque jour la nécessité d'organiser dûment la représentation de cet élément, le plus permanent et le plus fondamental, la véritable cellule sociale.

Si, comme il y a lieu de l'espérer, la constitution élaborée par la première section de l'Assemblée nationale tient compte de ces vérités, de ces exigences d'une juste et adéquate organisation de l'État, le pays pourra s'en féliciter, car elle donnera au gouvernement de la nation une base ferme, une orientation plus sûre et une garantie contre l'impressionnabilité ou la passion du moment, contre les agitations démagogiques ou les desseins nuisibles aux grands intérêts sociaux.

La vie politique intérieure, en tant que déterminée et influencée par les partis, a complètement disparu en Espagne et, pour dire vrai, rares sont ceux qui s'en plaignent. Les élections générales, qui avaient lieu tous les deux ou trois ans, et parfois plus souvent, provoquaient une véritable perturbation dans le peuple, par les chantages, la corruption, les irrégularités de toutes sortes dont elles étaient l'occasion. Elles fomentaient la discorde et exerçaient une influence morale et sociale des plus dommageables. Les élus, afin d'assurer leur réélection, étaient constamment assiégés de demandes justes ou injustes par les électeurs influents. Et j'ai connu des gens passant pour honorables qui ne croyaient pas coupable d'obtenir des grâces injustes, des exemptions, plus injustes encore, de service militaire, pour conserver et augmenter le nombre de leurs voix au district. Personne, excepté les intéressés, n'éprouve le regret de ces fâcheuses coutumes. Ce sont là des maux nécessaires qu'il vaut mieux réduire que développer.

Quant aux partis, leurs noms subsistent, avec les cadres de leur personnel, mais ils ont réellement disparu. Ils avaient quelque chose de très artificiel. Leur programme répondait à des principes de moins en moins déterminés. Les conservateurs étaient chaque fois moins conservateurs, et les libéraux moins libéraux, dans la bonne acception de ces termes. C'étaient les possesseurs successifs du pouvoir plutôt que les représentants de doctrines politiques distinctes.

Certes, les éléments, les principes, les intérêts de conservation, essentiels à la vie sociale, subsistent, et ils devront se grouper pour s'opposer au socialisme et à l'anarchie et constituer des instruments efficaces de gouvernement. Par la force même des choses, la liberté est aujourd'hui partout défendue dans le camp conservateur. Le parti prétendu libéral a perdu sa signification en évoluant dans le sens socialiste, en défendant le monopole de l'enseignement donné par l'État, et en considérant le suffrage universel comme la source de toute légalité et de toute représentation. En Espagne, comme partout, les prochaines luttes politiques opposeront les défenseurs des libertés légitimes, de l'ordre moral, de la propriété et de la famille à ceux qui préconisent les monopoles d'État, la nationalisation des sources de production, la liberté illimitée, c'est-à-dire la licence, et, en définitive, la disparition de la propriété privée et des droits de la famille.

Mais, actuellement, il n'y a point de partis politiques organisés en Espagne, excepté le socialisme ouvrier, d'importance relative aujourd'hui, mais qui peut demain devenir la base d'une solide organisation dans le genre de celle que M. Léon Blum préside en France. On ne distingue, pour l'heure, aucun changement probable de gouvernement en Espagne. Mais il est évident que, la nouvelle constitution et les lois politiques complémentaires une fois votées, l'Assemblée nationale consultative sera appelée, dans un délai relativement bref, à décider sur ces matières importantes. Tout ce travail accompli, et la nouvelle Constitution définitivement formulée, celle-ci sera soumise à un plébiscite national. Et si, comme on a tout lieu de le croire, le résultat du plébisciste est favorable, le nouveau régime constitutionnel entrera en vigueur et la Dictature sera finie.

Un des articles qui figure dans le projet de la nouvelle Constitution établit, entre autres droits, que « les Espagnols pourront émettre librement leurs idées et leurs opinions par la parole ou par écrit, par l'imprimerie ou tout autre procédé semblable, sans se soumettre à la censure préalable ». Et il ajoute : « Les droits reconnus dans cet article s'exerceront

conformément aux lois et sans autres exceptions que celles que prévoient ces lois. »

Le régime de la censure préalable est, actuellement, un des points qui prêtent le plus à la critique. Personne ne peut, logiquement, envisager sa suppression tant que la Dictature subsiste. Mais il est évident que, si son action devient excessive, si tout examen, tout jugement sont interdits sur les actes de l'administration et sur ses résolutions concernant des sujets étrangers à la politique, on prive l'opinion et le gouvernement des avis qui devraient les éclairer, on fait l'obscurité où il faudrait la lumière, et l'on court le danger de voir, dans cette ombre propice, se développer des desseins et des intérêts qui n'oseraient se montrer au grand jour.

C'est là le sujet important et délicat, et il serait bon que le gouvernement l'examinât avec le plus grand soin.

La politique extérieure du pays pendant cette période mérite les plus sincères éloges. Avec un vif sentiment de la justice et de la nécessité, l'Espagne prit l'initiative de proposer en 1925 à la Suisse, à la France et au Portugal, et en 1927 à toutes les nations d'Europe, la mise au point de traités d'arbitrage excluant complètement l'appel aux armes. Quinze traités sont déjà signés et les négociations continuent avec les autres États. Les relations avec le Portugal et l'Italie sont devenues plus intimes et, quant à celles que nous avons toujours maintenues avec les nations hispano-américaines de notre race, de notre langue et de notre esprit, chacun sait combien elles se sont intensifiées à tous les points de vue : intellectuel, économique et diplomatique.

L'accord de Tanger, signé le 3 mars 1928, est venu mettre un terme à une situation pénible, en donnant satisfaction au juste désir qu'avait l'Espagne d'obtenir les garanties empêchant Tanger de redevenir le foyer de conspiration et de contrebande qu'il avait si longtemps constitué contre notre Protectorat. Avec cet accord a disparu une des causes de friction entre la France et l'Espagne, qui entretiennent aujourd'hui les plus cordiales relations, au grand bénéfice des deux peuples.

Tout fait croire que la bonne intelligence qui existe maintenant entre eux pour maintenir la paix et développer la

civilisation au Maroc, est définitive et stable. Cette entente, l'Espagne l'a toujours souhaitée, et elle y est entrée de tout son cœur. Sa nécessité est évidente et ses résultats seront certainement considérables.

A toutes les occasions qui se sont présentées depuis, pour les représentants des deux pays, d'échanger leurs saluts et d'exprimer leurs sentiments, on a pu remarquer une vive cordialité, et une affection réciproque de plus en plus grande. Je n'en veux pour preuve que les discours prononcés par le roi d'Espagne et le Président de la République française à l'inauguration du chemin de fer de Canfranc et à l'occasion de ce bel acte de confraternité spirituelle que fut l'inauguration de la Casa Velazquez, à Madrid.

D'autre part, notre race étant plus prolifique que la race française, chaque année, de la Catalogne, du haut Aragon, de la Navarre et des provinces basques, émigrent dans le midi de la France des milliers de travailleurs qui trouvent là de quoi vivre et qui, pour la plupart, fondent une famille. Les vallées des Pyrénées ont toujours été le séjour de populations intelligentes et robustes. Sans nul doute, cette émigration est très importante, non seulement au point de vue économique et démographique, mais encore au point de vue du rapprochement entre les deux nations. La réalité finit toujours par s'imposer, et cette infiltration continue d'éléments hispaniques dans la population française doit sans cesse renforcer le sentiment d'union, de fraternité franco-espagnole.

Les anciens hommes politiques, en face des faits accomplis, ont adopté et conservent, pour la plupart, une attitude d'expectative, d'autant plus justifiée qu'il leur serait bien difficile d'exercer une action politique dans le sens de leur opinion, sous le régime dictatorial. Certains d'entre eux ont continué à exercer des fonctions étrangères à la politique et il en est aussi qui, n'étant pas irrémissiblement attachés à des formules que l'évolution a peut-être rendues caduques, seraient tout prêts à aider à la réalisation des solutions constitutionnelles susceptibles de mettre un terme à l'anormale situation politique du pays.

Quant au Roi, tout ce qui précède fait conclure qu'il ne

pouvait agir, tout au moins essentiellement, autrement qu'il n'a fait. L'acte du général Primo de Rivera répondait à un désir unanime que la Nation sanctionna de son assentiment, implicite ou explicite, mais évident. Dans l'opinion générale, le prestige du monarque n'a fait qu'augmenter pendant ces dernières années. La haute idée qu'on s'en fait à l'étranger est notoire, et il est certain que, s'il se décide enfin à visiter l'Amérique espagnole, son voyage sera triomphal et fera époque. Les sentiments que Cuba vient de manifester en décrétant l'érection d'un monument à l'Espagne et à son Roi, sont ceux de toutes les nations hispano-américaines.

Tous ceux qui savent avec quel zèle et quelle constance le Roi veille aux grands intérêts du pays, tous ceux qui connaissent la clarté de son intelligence, la cordialité sympathique de ses manières, sa hauteur de vues et son patriotisme incomparables, trouvent justes ce prestige et ces hommages. Aujourd'hui, Alphonse XIII est la plus grande garantie d'ordre et de progrès qui existe en Espagne, et c'est ainsi qu'il est jugé par l'opinion impartiale du pays.

La situation économique de l'Espagne est, par conséquent, des plus favorables. Du point de vue politique, l'ordre paraît assuré. Il est clair que l'on ne saurait que condamner les tentatives de sédition. En ce qui concerne l'avenir, la situation dépendra surtout de la sagesse et du succès de la réforme constitutionnelle actuellement en préparation.

Dans le domaine financier, il me semble qu'on devrait diminuer autant que possible le poids des impôts, en donnant la préférence — qu'il doit logiquement avoir — au dégrèvement qui résulterait de l'amortissement de la dette publique. On devrait aussi limiter l'intervention, un peu excessive, de l'État dans la vie économique en général et supprimer cet organisme anti-économique qui s'appelle le comité régulateur des industries.

En second lieu, il est évident pour moi qu'il convient de préparer et de hâter, autant que possible, l'établissement d'une légalité constitutionnelle.

SANZ Y ESCARTIN, COMTE DE LIZARRAGA

CLAUDE MONET[1]

I

L'ENFANCE

Un soir, Monet et Rodin, invités à une même table, firent assaut de politesse. Ils se demandèrent leur âge : c'était le même. L'année? 1840. Le mois? novembre. La date? Monet, le premier, dit : « Le 14. — Moi aussi », dit Rodin. C'était drôle; c'était même presque exact. Rodin, venu au monde le 12, avait été baptisé le 14, date à laquelle naissait, rue Laffitte, à Paris, Oscar-Claude Monet.

Sa mère était Lyonnaise, de souche bourgeoise; son père exerçait le métier d'épicier. Si l'hérédité et l'exemple jouaient un rôle essentiel dans la formation du génie, personne ne se fût attendu à voir un grand peintre sortir de ce ménage de

1. Nous ne pouvons publier ici la bibliographie complète des ouvrages consacrés à Monet, la liste de ceux-ci étant fort considérable. Pour s'en tenir aux livres essentiels qui nous ont fourni le fond de notre documentation, il faut citer : les livres de Geffroy et de M. Clemenceau, les études de M. Arsène Alexandre (Bernheim jeune, 1921), de M. Camille Mauclair, dans la collection des Maîtres de l'art moderne (Rieder, 1924), de M. Louis Gillet, *Trois variations sur Claude Monet* (Plon, 1928), de M. François Fosca (*Cahiers de la Quinzaine*, troisième cahier de la 18e série, en 1927); parmi les articles et brochures l'étude de M. J.-E. Blanche (*Revue de Paris*, 1927), et les deux notices de M. Florent Fels dans la collection des Peintres français nouveaux (*N. R. F.*, 1927) et dans les *Albums d'art Druet* (Librairie de France, 1927).

Sur les débuts de Claude Monet, les artistes avec qui il eut des rapports particuliers, et le préimpressionnisme, nous devons surtout citer : A. Delvau, *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, 1852. Le *Gustave Courbet*, de Riat (Floury, 190); le *Manet*, le *Daubigny* et le *Jongkind*, de Moreau-Nélaton (Laurens, 1926); *Jongkind*, le remarquable ouvrage de M. Paul Signac (Crès, 1928);

commerçants aisés. Balzac lui-même n'eût pas pensé à faire de l'auteur du chef-d'œuvre inconnu le fils de César Birotteau : « Je suis né, dit Monet, dans un milieu d'affaires où l'on affichait un dédain méprisant pour les arts. »

Vers 1845, les difficultés d'argent obligèrent la famille Monet à quitter Paris. Le père de Monet, associé cette fois avec son beau-frère M. Lecadre, reprit au Havre, rue de Fontenelle, son commerce d'épicerie.

Un épicier havrais, en 1845, n'était pas un simple marchand de produits alimentaires, mais bien plutôt un grand fournisseur de vivres pour la marine. Au Havre, tout nom de métier doit élargir son sens terrien pour faire une place à la mer.

La mer! Quel rôle elle joue dans l'enfance et la jeunesse de Monet! A cette époque, Le Havre est une ville beaucoup plus maritime qu'aujourd'hui. Les quartiers industriels n'ont pas surgi de terre, et la Bourse ignore l'activité fébrile qu'elle connaîtra plus tard. C'est avant tout une cité d'armateurs, de négociants qui trafiquent avec les îles, la Martinique et la Guadeloupe, les deux Amériques, l'Afrique. Sur les quais, hantées d'un songe d'outremer, les marchandises exotiques s'entassent : ballots de coton des États-Unis et bois de Campêche du Brésil. La teinte ocrée du sycomore se mêle à celle du dattier. Les hommes de couleur, porteurs de lourds régimes de bananes, voisinent avec les marchands ambulants, vendeurs de singes et de perroquets.

Gleyre, de Charles Clément (1878); l'étude de M. Raymond Régamey (*Gazette des Beaux-Arts*, février 1927); l'article de M. Gaston Poulain sur Fréd. Bazille (*Renaissance de l'art français*, avril 1927); un ouvrage capital sur les divers groupes auxquels se rattachait Boudin, est celui de M. G. Jean Aubry sur *Boudin* (Bernheim jeune, 1919).

Sur l'impressionnisme : dée Thodore Duret, *Histoire des peintres impressionnistes* (Floury, 2e édit.), *Renoir* et *Cézanne*, par Ambroise Vollard; *le Maître Paul Cézanne* et *Renoir et ses amis*, par Georges Rivière; *Pissarro*, par A. Tabarant (Rieder, 1926).

Nous avons eu connaissance de lettres inédites de Claude Monet, entre autres de celles à Armand Gautier, grâce à l'obligeance de M. Robert Rey (Bibliothèque d'Art et d'Archéologie), et de celles à Charpentier (Fonds Moreau-Nélaton, au Musée du Louvre).

Par ailleurs, nous remercions MM. Paul Signac, Jean Aubry, Raymond Kœchlin et Hersent pour les précieux renseignements et les intéressants inédits qu'ils ont bien voulu nous communiquer, et M. Régamey pour les nombreux et importants documents qu'il nous a si obligeamment fournis.

Tels sont les spectacles qui frappent d'abord les yeux de Monet enfant. A ce bariolage de couleurs s'ajoutent encore les effets du perpétuel changement de temps. C'est à la fois le charme et le danger de ces grands ciels d'estuaires normands, que leur exquise et folle mobilité. Ravissement d'un long jour tout entier consacré à suivre un même cours, de ces nuages, de ces vagues. Les navires ne font qu'accompagner de leur mouvement celui de la mer et du ciel. C'est tout naturellement que le peintre formé sous ces climats attache plus d'importance au libre mouvement de la vie qu'au dessin précis des paysages. Et, sans doute, en tous lieux de la terre la lumière et les flots sont inconstants, mais, comparé à cette baie de la Seine, toute tremblante sous ses voiles de brume, qu'un paysage tropical semble fidèle!

Ici, mer et ciel changent d'instant en instant. Des fumées naissent, se dissipent, nuées. De grandes ombres assombrissent l'atmosphère. Des flaques d'or s'étendent sur la mer. Parfois, de longues spirales claires se perdent sur les eaux. Puis, dans un calme sans relief et sans précision, une immense étendue libre, nuancée, captive le regard. Ainsi la nature instruit Monet de l'instabilité des choses. Songe des éléments où se compose le spectre des falaises au sol mouvant, friable; rives dociles tour à tour révélées et soustraites sous l'écume naissante; longues rues s'achevant dans l'oscillation des mâts; feuillages qu'un instant la brise mêle aux clartés mouvantes de l'eau vive; grands voiliers sous leurs voiles qui glissent vers le large et les îles lointaines.

***

J'étais un indiscipliné de naissance : on n'a jamais pu me plier, même dans ma petite enfance, à une règle. C'est chez moi que j'appris le peu que je sais. Le collège m'a toujours fait l'effet d'une prison, et je n'ai jamais pu me résoudre à y vivre même quatre heures par jour, quand le soleil était invitant, la mer belle et qu'il faisait si bon courir sur les falaises au grand air ou barboter dans l'eau.

Jusqu'à quatorze ou quinze ans, j'ai vécu, au grand désespoir de mes parents, cette vie irrégulière, mais saine. Entre temps, j'avais appris tant bien que mal mes quatre règles, avec un soupçon d'orthographe. Mes études se sont bornées là. Elles n'ont pas été trop pénibles, car elles s'entremêlaient pour moi de distractions. J'enguir-

landais la marge de mes livres, je décorais le papier bleu de mes cahiers de dessins ultra-fantaisistes, et j'y représentais de la façon la plus irrévérencieuse, en les déformant le plus possible, la face ou le profil de mes maîtres.

C'est au collège de la rue de la Mailleraye, ancêtre du lycée du Havre, que Monet fit ces études si sommaires, vers 1854. Ses camarades le peignent « un petit homme turbulent et frondeur dont la belle humeur s'ingéniait à jouer à l'enfant terrible ». Même à la classe de dessin, il se montrait d'une indiscipline notoire. Vif, les cheveux noirs, le teint olive, les yeux brillants d'un brun foncé, soulignant de leur mobilité extrême l'exubérance du caractère, Monet fut bien le gavroche égaré au collège pour lequel il n'y a ni tradition, ni déférence. « L'installait-on devant un modèle, pour copier le nez de Diane, le menton de Junon, l'œil sévère d'Agrippa, ou le sombre profil du Dante, il se faisait un malin plaisir de découvrir dans son motif le sujet d'une esquisse parodique. La bouche se changeait en oiseau, le menton en sabot, l'œil en cabriolet. »

Il ne semble pas que son maître de dessin ait rien pressenti de son talent. C'était un peintre honorable et banal, François-Jacques Ochard, élève de David. Il était grand, chauve, rose, avec une barbe blanche en éventail. On vantait son grand cœur, sa loyauté, l'aménité de son caractère. Les Havrais vantaient même sa peinture, mais c'était une esthétique toute locale. On voit encore de lui, à Notre-Dame du Havre, dans la chapelle de Saint-Joseph, un Saint-Joseph portant d'une main l'Enfant Jésus et de l'autre une plume. On imagine facilement que cet excellent homme, de tradition classique, avait peu de goût naturel pour les caricatures de son élève.

Celui-ci rencontrait pourtant quelques encouragements ailleurs. Dans sa famille d'abord, sa tante, madame Lecadre, le soutenait. Cette tante aurait pu être pour Monet plus dangereuse que ses parents épiciers : elle avait des goûts artistiques. « Elle faisait, dit-il, de la peinture comme en font les demoiselles. » Mais madame Lecadre n'était pas seule à s'intéresser aux petits dessins de son neveu.

A quinze ans, je fus connu de tout le Havre comme caricaturiste. Ma réputation était même si bien établie qu'on me sollicitait platement de tous côtés pour avoir des portraits-charges. L'abondance des commandes, l'insuffisance aussi des subsides que fournissait la générosité maternelle, m'inspirèrent une résolution audacieuse et qui scandalisa bien entendu ma famille : je me fis payer mes portraits. Suivant la tête des gens, je les taxais à dix ou vingt francs pour leur charge et le procédé me réussit à merveille. En un mois ma clientèle eût doublé. Je pus adopter le prix unique de vingt francs sans ralentir en rien mes commandes. Si j'avais continué, je serais aujourd'hui millionnaire.

La considération, par ces moyens, m'étant venue,je fus un personnage, bientôt, dans la ville. A la devanture du seul et unique encadreur qui fît ses frais au Havre, mes caricatures, insolemment, s'étalaient à cinq ou six de front dans des baguettes ou sous un verre, comme des œuvres hautement artistiques et, quand je voyais devant elles les badauds en admiration s'attrouper, crier en les montrant du doigt : « C'est un tel! » j'en crevais d'orgueil dans ma peau.

Il y avait bien une ombre à ce tableau. Dans la même vitrine, souvent, juste au-dessus de ses produits, Monet voyait accrochées des marines qu'il trouvait, comme la plupart des Havrais, détestables.

Et j'étais, dans mon for intérieur, très vexé d'avoir à subir ce contact, et je ne tarissais pas en imprécations contre l'idiot qui, se croyant un artiste, avait eu le toupet de les signer.

Ce peintre inconnu qui irritait si fort le jeune Monet, s'appelait Boudin.

Pour mes yeux habitués, écrit encore Monet, aux colorations arbitraires, aux notes fausses et aux arrangements fantaisistes des peintres à la mode, les petites compositions si sincères de Boudin, ses petits personnages si justes, ses bateaux bien gréés, son ciel et ses eaux si exacts, uniquement dessinés et peints d'après nature, n'avaient rien d'artistique et la fidélité ne m'en paraissait que plus suspecte. Aussi sa peinture m'inspirait-elle une aversion effroyable et, sans connaître l'homme, je l'avais pris en grippe. Souvent l'encadreur me disait : « Vous devriez faire la connaissance de M. Boudin. Quoi qu'on dise de lui, voyez-vous, il connaît son métier. Il a étudié à Paris, dans les ateliers de l'École des Beaux-Arts. Il pourrait vous donner de bons conseils ».

Et je résistais, je faisais mon faraud. Que pourrait bien m'apprendre un bonhomme aussi ridicule[1]?...

1. Pour tout ce chapitre, voir l'excellent article de M. Thiébault-Sisson, dans le *Temps* du 26 novembre 1900.

***

Une étrange petite brute, ce Monet de seize ans! Vigoureux, sûr de lui, méprisant. Comme il tient pour certain, ce garçon si jeune, que les jeux de l'ombre et de la lumière ne sont pas tels que les peint Boudin! Monet, élève d'Ochard, croit encore voir des paysages rigides, des nuages de fer-blanc, et ne sait pas reconnaître, dans les notes rapides et charmantes de Boudin, les désirs et les images de son enfance. Mais, malgré lui, et à son insu, au cours de ses promenades sur la falaise, pendant ses journées d'école buissonnière, la mer et le ciel ont commencé de jouer en lui leurs insaisissables variations. C'est Boudin qui va lui apprendre à noter cette fluide et confuse musique.

II

LE PREMIER MAITRE

Qui était ce mystérieux Boudin? Il était né sur l'autre rive de la Baie de Seine, à Honfleur. Fils de marin, marin lui-même, dans tout le rythme lent et balancé de sa démarche longue. Il était grand, légèrement voûté, les bras un peu ballants — allure de ceux que l'usage des rames a longtemps courbés, et dont les mains s'étonnent de se refermer sur rien. Sa voix était sourde et sa parole lente, avec l'intonation toujours égale de ceux qui parlent peu et à qui importe plus ce qu'ils disent que la façon dont ils l'expriment. Mais rien qu'à voir son visage, on pensait à la mer. Il avait la figure même du pilote, non point seulement par la barbe en collier et les joues rases, mais par l'œil vif toujours aux aguets dans le visage serein, par les narines mobiles, toujours prêtes à flairer le vent. D'inoubliables yeux vraiment, et d'un bleu singulier, où quelque chose du ciel semblait être demeuré : des yeux candides et pourtant narquois, « des yeux d'un bleu profond qui semblait provenir de cet immense bleu appliqué sur le corps de la terre ».

Comment était-il devenu peintre? Son père, Léonard, ancien mousse, était capitaine d'un tout petit navire, un

peu ridicule, qu'on appelait par dérision, à cause de son déhanchement, le « Polichinelle » et qui transportait les cidres de Honfleur à Rouen. Le fils avait d'abord servi, lui aussi, comme mousse, sur le bateau de son père. C'était un mousse rêveur et contemplatif qui, dans la cabine du *Polichinelle*, couvrait de croquis les marges des livres qu'il lisait à son père ou aux matelots.

A douze ans, il était entré comme apprenti chez un imprimeur qui, le voyant fou de dessin, lui avait donné sa première boîte de couleurs. Puis, travailleur minutieux, timide, il s'était établi avec un contremaître de son patron et avait fondé une boutique de papeterie qui n'avait pas mal réussi.

Des peintres de passage : Isabey, Couture, Jean-François Millet, venus pour travailler au Havre, remarquèrent la petite boutique bien située, proprement rangée et demandèrent à ce jeune Boudin de leur prendre des tableaux en dépôt. Ils s'étonnèrent un jour de ses croquis. Troyon, en particulier, fut assez chaud.

Troyon était en train de devenir un peintre à la mode; il venait souvent en Normandie pour y peindre des vaches au pâturage. Il conseilla à Boudin de quitter son métier, de s'adonner à la peinture et de gagner Paris le plus tôt possible. Optimisme d'homme qui avait réussi! Le pauvre Millet, qui savait bien, lui, ce que peut être la misère d'un peintre, levait les bras au ciel : « Alors, il veut en faire lui aussi! »

Mais Boudin, en regardant les toiles de ses nouveaux amis, sentait qu'il n'avait plus d'autre désir au monde que d'essayer de définir, à son tour, à sa manière, cette indéfinissable nature. C'était un esprit réfléchi. Chaque jour, il notait dans ses carnets ses impressions, ses tentatives, ses échecs. Bientôt il eut à y noter sa misère. Abandonnant la boutique, il partait le matin pour peindre sur les falaises, avec un morceau de pain et un bout de fromage; il rapportait des tableaux qu'il avait grand'peine à vendre cent sous. Pendant plusieurs années, il dut exécuter des copies pour des armateurs du Havre.

Quelques admirateurs, appuyés par Troyon, obtinrent du Conseil Municipal une pension de douze cents francs par

an pour lui permettre d'aller travailler à Paris. Mais Boudin, dans les ateliers, ne se plut guère. Il eut vite la nostalgie de la mer. Sur les boulevards, les bourrasques de vent d'ouest le faisaient penser « à ces beaux flots que cela doit vous soulever et à ces bons gros navires qui viennent, plein vent arrière, portés dans le port ». Modeste, méfiant de lui-même, il vécut retiré, comprit que la peinture romantique avait fait son temps et qu'il fallait maintenant chercher « les simples beautés de la nature », c'est-à-dire revenir à ses chères falaises.

Son retour au Havre déçut les mécènes du Conseil qui avaient espéré, au prix de trois années d'entretien, acquérir un « phénix » de l'art. Boudin leur revenait incertain, hésitant entre Corot et Rousseau : ils décidèrent de l'abandonner désormais à lui-même. Lutte difficile : d'un côté, la misère à combattre, la vraie (« J'ai acheté quelques fruits et légumes pour les peindre, avec ma dernière pièce de quarante sous »); de l'autre, cette anxiété croissante en face d'un adversaire plus redoutable encore que la misère : la complexité de la nature.

Chaque soir, en revenant de Saint-Vigor ou de Saint-Siméon, où il avait travaillé en plein air, le consciencieux Boudin notait dans ses carnets ses inquiétudes et ses scrupules :

Perfection qui fuit, fuit toujours... Je tourne et je retourne sans cesse ma pensée; ici la terre est trop bourrée, le ciel trop rapproché, puis c'est l'équilibre qui n'y est plus... Quelle ardeur il faut déployer! Combien de découragements il faut essuyer! Pauvre, bien pauvre vie toute intérieure qui se passe de moi à moi! Nature que je regarde sans cesse sans la voir. Faut-il que la paix soit à ce prix? Parfois, en me promenant, mélancolique, je regarde cette lumière qui inonde la terre, qui frémit sur l'eau, qui joue sur les vêtements et j'ai des défaillances à voir combien il faut de génie pour saisir tant de difficultés, combien l'esprit de l'homme est borné de ne pouvoir mettre toutes ces choses ensemble dans sa tête, et puis, encore, je sens que la poésie est là. Mais comment l'en arracher? J'entrevois parfois ce qu'il faut exprimer...

6 *avril.* — J'ai bien peur que d'être sans cesse vis-à-vis de soi, ce soit fatal au talent. Que manque-t-il à ma peinture? Presque rien et tout. Elle n'est pas juste d'effet. Elle est trop pauvre de couleur. J'ai pris aujourd'hui un petit tableau : je l'ai confronté avec ceux du musée. Cela m'a consolé et m'a fait apercevoir bien des défauts. Ma

touche est embarrassée, ma couleur est blafarde. Je manque de verve dans l'exécution : c'est à recommencer.

Dimanche 12 *décembre.* — Ce matin, je me suis remis à mon tableau : il vient mal, comme tout ce que j'entreprends. Je sens cette ampleur, cette délicatesse, la brillante lumière qui transforme tout à mes yeux en buissons enchanteurs, et je ne puis pas faire sortir cela de ma boue de couleurs. Je suis abruti de voir que mon esprit ou plutôt ma main, ne veut pas prendre un essor furieux, et réaliser mon idéal, au moins un peu. J'ai pourtant un pressentiment que j'arriverai, mais c'est lent et j'ai trente ans; d'ailleurs je suis dans un sot milieu.

Je suis sorti cet après-midi, le soleil resplendissait, c'était une fête; j'ai bien fait de goûter un peu de ce beau jour, ça m'a entraîné à toutes sortes d'observations sur la peinture. Comme on fait toujours pauvre de lumière, toujours triste! Voilà vingt fois que je recommence pour arriver à cette délicatesse, à ce charme de la lumière qui joue partout. Comme il y a de la fraîcheur, c'était doux, passé, un peu rose. Les objets sont noyés. Il n'y a que des valeurs partout.

La mer était superbe : le ciel était moelleux, velouté. Il a passé ensuite au jaune : il est devenu chaud, puis le soleil en baissant a mis de belles nuances violacées sur tout cela; les terrains, les digues aussi ont pris cette nuance.

Les tableaux du Lorrain, seuls, ont dû avoir dans leur fraîcheur cette délicatesse de nuances. Corot y atteint parfois dans les gammes douces et claires; c'est un rude labeur; il faudrait pourtant tenter de nouveaux essais. Comme elle était belle cette mare de l'Eure, avec ses doux violacés; c'est mat et transparent. On fait toujours trop grossier.

Dimanche 29 octobre. — Toute énergie m'abandonne. Je suis sans un sou, sans la moindre ressource. J'ai bien un petit tableau à faire, mais ce sera si long, je le prévois, que le dégoût me gagne; je ne réussis rien. J'avais entrepris un grand paysage, m'en voilà dégoûté. On n'y voit goutte dans ce chien d'atelier, avant midi, mais ça ne coûte rien, on est chauffé. Je suis dégoûté de tout ce que je fais : ça me séduit lorsque le sujet m'arrive, dans le vague; aussitôt qu'il se débrouille, je n'y vois plus rien de ce que j'avais rêvé; et me voilà découragé. Je ne prends plus la moindre distraction : mes loisirs me sont à charge.

28 *mai* 1859. — La nature est si belle, si splendide, que c'est toujours là mon tourment, quand la misère lâche un peu prise. C'est un bien grand bonheur pour nous de voir, d'admirer sans cesse toutes ces splendeurs du ciel et de la terre, s'il n'y avait qu'à les admirer; mais ne s'y mêle-t-il pas sans cesse le tourment de les reproduire, les impossibilités de la peinture à créer à son tour, avec des moyens si bornés; mais après tout, le reflet affaibli de ces mondes de merveilles n'est-il donc rien, quand je songe qu'il y a tant de misérables dont la vie est employée à des choses si mesquines et qui n'en tirent pas moins un profit considérable! Oui, qu'il y ait chez nous un effort constant, aspi-

rations vers ces sublimes choses, et nous finirons par être reconnus et appréciés dans nos efforts et dans nos tendances élevées.

Ne se mêle-t-il pas aux splendeurs du ciel le tourment de les reproduire?

Rien de plus beau que ce sentiment de devoir inaccompli qui tourmente l'artiste véritable tant qu'il n'a pu reproduire ce qu'il voit. Telle était l'âme grande et naïve qui allait révéler à Monet à la fois la dignité de l'artiste et les recherches qui s'imposent à un peintre. « Les objets sont noyés, il n'y a que des valeurs partout... On fait toujours trop grossier. »

Tout l'avenir de Monet est déjà dans ces timides carnets de Boudin. Mais Monet, jeune caricaturiste, gonflé d'un petite gloire locale, aurait-il le courage de s'attacher à un maître qui lui enseignerait à mourir de faim en cherchant « la tendresse des nuages », alors que tant d'autres « faisaient fureur en peignant de chic »? Peut-être, car Boudin, apôtre aux yeux candides et narquois, aux yeux bleus tout remplis de mer, avait déjà marqué ce jeune homme pour le salut, c'est-à-dire pour le martyre.

Vers ce temps-là, un amateur havrais qui venait d'acheter un Delacroix, *Tigre dans l'Atlas*, pour cinq cent six francs, écrivait à Boudin : « Ne dites à personne que j'achète des tableaux, cela me ferait le plus grand tort. »

III

LA LEÇON DE BOUDIN

La rencontre prit place chez le marchand de cadres où les marines de Boudin se mêlaient aux caricatures de Monet. Le marchand présenta les deux hommes l'un à l'autre. « Ah! c'est vous, jeune homme, dit Boudin, c'est vous qui faites ces petites choses? C'est dommage que vous en restiez là. Il y a des qualités là-dedans. Pourquoi ne faites-vous pas de peinture? »

Le jeune et robuste Monet regarda Boudin sans enthousiasme. Faire de la peinture? Si elle devait ressembler à celle de ce peintre si gris, non vraiment, cela ne l'enthousiasmait guère. Pourtant, comme l'autre insistait, sa chaleur toucha

enfin Monet qui accepta d'aller un jour travailler en plein air. Il acheta une boîte de peinture et tous deux partirent pour Rouelles.

On imagine cette promenade : Monet, solide garçon de dix-sept ans, a ce plein contentement de soi des adolescents qui n'ont pas encore confronté leur suffisance avec la sévère résistance des autres. Il a de la fierté, de l'indépendance, du mépris pour les aînés. Il suit Boudin avec condescendance; il le regarde s'installer, faire sa palette de tons pâles. Boudin commence à travailler.

C'était chose curieuse de regarder travailler Boudin. Penché sur un morceau d'atmosphère comme sur un lambeau de chair humaine, il disséquait la substance rose et tendre des nuages jusqu'à ce que, suivant sa propre expression, il fût parvenu « à faire éclater le ciel ». Il caressait le nuage « comme une épaule de femme ».

Monet vit lentement se former cette harmonie subtile, gris sur gris. Il vit cette recherche, ce découragement, ce suprême espoir de conquérir la nature à force de l'aimer. Tantôt les formes semblaient s'évanouir, tantôt Boudin, enfin victorieux, semblait avoir fixé sur sa toile le paysage, les vagues, les ombres mêmes, avec cette perfection qui, plus tard, fera dire à Courbet : « Nom de Dieu, Boudin, vous êtes un séraphin; il n'y a que vous qui connaissiez le ciel! »

Pour le jeune Monet, cette lutte du peintre avec la nature fut une révélation. Oui, là était ce qu'il avait toujours cherché sans le savoir. Le combat que Boudin livrait avec tant de passion, c'était à cela qu'inconsciemment il souhaitait de se consacrer depuis qu'il errait sous le ciel du Havre. « Ce fut tout à coup comme un voile qui se déchire. J'avais compris, j'avais saisi ce que pouvait être la peinture. »

Et tout en travaillant, Boudin, le délicat, le sage Boudin, donnait des conseils de sa voix douce : « Tout ce qui est peint directement et sur place a toujours une force, une puissance, une vivacité de touche qu'on ne retrouve plus dans l'atelier. »

Monet découvrait son nouveau maître au moment où celui-ci pouvait lui être le plus utile, en ce moment si mystérieux pour une nature prête à s'éveiller, où l'initiateur lui-même vient de se trouver, mais ne s'est pas pleinement

réalisé encore. Boudin n'était pas alors un grand peintre, il cherchait encore, et c'était justement le spectacle de cette recherche qui instituait une leçon si forte.

Pendant plusieurs mois, les deux hommes travaillèrent ensemble. Très vite, il fut intéressant de constater combien l'élève, par tempérament, s'écartait du maître. Boudin était un réaliste timide. Prendre des libertés avec la nature, lui imposer les cadres d'un esprit d'homme, cela l'effrayait. Le jeune Monet, qui n'avait aucune imagination, cherchait, comme Boudin, à peindre ce qu'il voyait, mais il avait ce qui manquait à son maître : la force d'un tempérament. Il éprouvait le besoin d'une facture large; il avait, en lui, quelque chose de rude, de primitif, une volonté d'aller au delà de ces détails grêles que l'on voyait d'abord.

Dans un coin de chambre, chez sa tante Lecadre, il y avait un petit paysage qui lui semblait répondre mieux à ce qu'il souhaitait maintenant. La vieille dame le lui donna. Il chercha la signature : *Daubigny*.

IV

PARIS

Les leçons de Rouelles, les études de plein air durèrent plusieurs mois. En même temps, Monet continuait un travail plus facile, plus lucratif : ses portraits-charges. Mais il avait dix-sept ans et la vie au Havre commençait à lui peser. Il entendait parler de Paris, de succès, de plaisirs. Le désir de voir des ateliers prit chez lui une telle violence qu'il demanda à son père de le laisser partir pour Paris. M. Monet sollicita pour son fils une bourse de la Municipalité du Havre. Après un an d'attente, le jeune peintre, déçu et impatienté, implora de nouveau son père. M. Monet renouvela sa demande. Las, exaspéré d'attendre, Monet, un jour, prit brusquement la décision de partir.

— Tu n'auras pas le sou, — lui dit son père.

— Je m'en passerai.

Il s'en passa.

J'avais depuis longtemps fait ma bourse. Mes caricatures l'avait garnie largement. Il m'était souvent arrivé, en un jour, d'exécuter sept ou huit portraits-charges. A un louis la pièce, mes rentrées avaient été fructueuses, et j'avais pris l'habitude, dès le début, de les confier à une de mes tantes, ne me réservant pour mon argent de poche que des sommes insignifiantes. Avec deux mille francs, à seize ans, on se croit riche. Je me munis de quelques lettres de recommandation et je filai dare-dare sur Paris.

C'est en mai 1859 que Monet vint se fixer à Paris. Il avait eu raison de ne compter que sur ses faibles économies. Peu de jours après son départ, le Conseil Municipal du Havre rendait son verdict :

Séance du Conseil Municipal du 18 *mai* 1859.

Monet (Oscar, né en 1841), ayant travaillé auprès de MM. Ochard, Vissan et Boudin, présente avec sa demande un tableau de nature morte qui ferait mal juger de son talent, s'il n était pas si complètement révélé par ses spirituelles esquisses que nous connaissons tous. Dans la voie où l'ont entraîné jusqu'ici de remarquables dispositions naturelles, dans la caricature, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Oscar Monet a déjà trouvé la popularité, si lente à venir aux œuvres sérieuses. Mais n'y a-t-il pas, dans ces précoces succès, dans la direction donnée jusqu'ici à ce crayon si facile, un danger, celui de tenir le jeune artiste en dehors des études plus sérieuses, mais plus ingrates, qui seules ont droit aux libéralités municipales? L'avenir nous répondra.

***

A Paris, la première visite de Monet fut pour Troyon dont il souhaitait devenir l'élève.

Troyon, peintre célèbre en 1859, avait connu lui aussi les périodes difficiles. Le public l'avait d'abord trouvé trop fougueux, trop martelé. Napoléon III, s'arrêtant un jour au Salon devant les Troyons, avait déclaré n'y rien comprendre. Son ministre des Beaux-Arts, qui avait plus de goût, avait décoré Troyon, et l'Empereur, en signant le décret, avait dit en riant : « Il paraît que je ne m'y connais pas en peinture. »

Au moment où Monet entra dans son atelier, Troyon était un peintre consacré. Ses tableaux avaient passé de 400 à

6 000 francs. Il peignait facilement, travaillant d'après ses études, achevant le jour même les toiles commencées le matin. L'atelier était toujours rempli de marchands de tableaux obséquieux et pressés de lui arracher ses toiles sur le chevalet, car il y avait une prodigieuse demande de vaches à la Troyon pour les salons de la bourgeoisie impériale. « Laissez-moi donc ça, disait le père Troyon, ça n'est pas fini, nous verrons plus tard, je veux travailler tranquillement, à mon aise. » Mais le marchand trouvait toujours la toile assez poussée et Troyon, qui avait des travaux à payer pour « la maison de sa maman », laissait faire.

Modeste, bienveillant, gai, tendre, il n'avait jamais eu que deux passions : sa mère et la nature. Quand il avait commencé à vendre facilement ses tableaux, il avait installé sa mère à la campagne, à Saint-Cloud. « Et, tous les samedis soirs, j'allais passer la nuit chez maman qui me bordait bien longuement. » Quant à la nature, il l'avait découverte à travers les peintres hollandais; le jour où il avait vu pour la première fois leurs tableaux, il « était parti comme une fusée ». Sans doute était-ce à cause de cela qu'il s'était attaché à des paysages mouillés et verts, semés de vaches au repos.

Physiquement, l'homme appartenait à la terre par une sorte de force brutale mais sereine.

C'était un artiste de nature inculte et tout instinctive, grande taille, large d'épaules, légèrement obèse, le front se dressant un peu vers le milieu, sur des arcades sourcilières proéminentes. Le nez gros et long donnant à son profil une sorte de courbe qui le faisait un peu ressembler à ses béliers, l'expression ouverte et presque rude, l'accent faubourien et, par-dessus tout, un aspect bon et sympathique qui tempérait ce que son air pouvait avoir de commun. Les coins de sa bouche se perdaient dans les joues molles, semblables à des rudiments de fanons, traits qui complétaient le rapport de sa physionomie avec celle de ses ruminants.

Tel était le maître auquel Monet soumit timidement deux natures mortes : « Eh bien, mon cher ami, dit Troyon, vous avez de la couleur, c'est juste d'effet, mais il faut que vous fassiez des études sérieuses, car ceci, c'est très gentil, mais vous faites cela trop facilement; vous ne perdrez jamais ça. Si vous voulez écouter mes conseils et faire de l'art sérieux,

commencez par entrer dans un atelier où l'on ne fait que de la figure, des académies; apprenez à dessiner, c'est ce qui vous manque à presque tous aujourd'hui. Écoutez-moi et vous verrez que je n'ai pas tort, mais dessinez à force. On n'en fait jamais trop. Pourtant, ne négligez pas la peinture; de temps en temps, allez à la campagne faire des études, les pousser surtout. Faites quelques copies au Louvre. Venez me voir souvent. Montrez-moi ce que vous ferez et, avec du courage, vous arriverez. »

Faire de l'art sérieux! Voilà qui rappelait singulièrement les conseils donnés par la Municipalité du Havre. Il y avait un peu de M. Prud'homme en cet excellent Troyon. Mais son charme naturel, sa bonhomie, cette atmosphère de travail et de salubrité enthousiasmèrent Monet.

Chez Troyon, Monet eut pour amis d'autres peintres : Armand Gautier, qui exposait cette année-là un tableau « très joli, calme et dans une gamme de tristesse profonde », Charles Lhuillier, un Havrais comme lui, élève aussi d'Ochard, admirateur passionné de Chardin, de Corot et surtout de Poussin.

A peu près vers la même époque, Monet fréquenta l'Académie du père Suisse, quai des Orfèvres, où il fit la connaissance de Pissarro.

Camille Pissarro, fils de mère créole et de père israélite français était né aux Antilles, dans l'île danoise de Saint-Thomas. Son père, quincaillier, l'avait embarqué à douze ans pour la France. Là il avait appris les rudiments de la grammaire et de l'arithmétique, mais il avait appris surtout à « regarder » et, quand son père le rappela, à dix-sept ans, il dessinait passablement, bien orienté d'ailleurs par un brave homme de professeur, M. Savary, dont il emportait ce conseil : « Surtout dessinez des cocotiers ».

Conseil judicieux, car dessiner des cocotiers à Saint-Thomas, c'était rester fidèle à la nature. Et c'est bien ce qu'avait fait Camille Pissarro. Il avait passé là-bas cinq ans, gagnant bien sa vie, mais réfractaire au commerce. Puis il avait rencontré un peintre danois, l'avait suivi, était revenu à Paris en 1855. C'était l'année de l'exposition. Là, il avait vu les Ingres, les Delacroix, les Courbet, et Corot que les

peintres classiques considéraient encore comme un paysagiste maladroit, au talent banal et facile.

Corot avait été une révélation pour Pissarro. Cette fine lumière si vraie, ces ciels si clairs, cette nature caressée d'un trait net que ne déformait aucun romantisme, que n'alourdissait aucun réalisme plat, oui, c'était bien là cette poésie que Camille Pissarro voulait surprendre dans les choses.

Il était allé voir dans son atelier le délicieux Corot. Il avait été reçu comme tout le monde par cet excellent homme, toujours heureux, qui, à travers tant de révolutions, n'avait cessé de s'étonner qu'on pût rencontrer au monde des mécontents. « Vous êtes un artiste, lui avait dit Corot, vous n'avez pas besoin de conseils, sauf de celui-ci pourtant : il faut étudier les valeurs. Nous ne voyons pas de la même façon : vous voyez vert, et moi je vois gris et blond. Mais ce n'est pas une raison pour que vous ne travailliez pas les valeurs, car cela est au fond de tout, et de quelque façon que l'on sente et que l'on exprime, on ne peut faire de bonne peinture sans cela. »

S'attachant à suivre ce conseil, Pissarro s'était mis au travail, en 1857, à l'Académie Suisse, où il devait rencontrer deux ans plus tard le jeune Monet.

Les deux hommes étaient faits pour se plaire. Pissarro apportait beaucoup à Monet : un art libre, détaché des traditions, le souci de rendre la couleur avec justesse et fraîcheur, et surtout la grande leçon de Corot. Entre eux, dès ce moment, se forma une amitié forte et durable.

En ce temps-là tous les peintres, rapins et maîtres, se rencontraient à la fameuse brasserie des Martyrs. Monet y alla comme les autres. Il y perdit, dit-il, beaucoup de temps. L'endroit était célèbre. On y faisait des mots, parmi des groupes de filles amoureuses. Deux salles toujours pleines au rez-de-chaussée et au premier étage. Monet, assis à une table de chêne, calepin en main, observait les arrivants et les croquait en deux coups de crayon, comme jadis au Havre. Il connut là Firmin Maillard, l'homme au gilet blanc taillé dans un jupon de sa grand'mère; Champfleury, en paletot noisette et cravate jonquille; Baudelaire sous son

cache-nez rouge, en habit bleu à boutons d'or; Auguste de Châtillon, traducteur de Shakespeare, qui ignorait l'anglais. Il y avait aussi Glatigny, Daudet, Banville, le farouche Vallès, Stevens, et un grand nombre de jeunes poètes intransigeants qui déclaraient Lamartine idiot, Musset gâteux, Hugo stupide.

Parmi les verres de bière et la fumée des pipes, toutes les écoles se côtoyaient : réalistes, fantaisistes, ingristes, coloristes. Les uns tenaient Delacroix pour un grand homme; les autres préféraient Couture. Monet, au milieu de tout ce bruit, préserve son indépendance. Il est remarquable de constater à quel point ce jeune homme est un homme précoce, capable de résister à la mode. Combien d'artistes alors, et des meilleurs, cèdent au prestige de Couture, faux grand homme dont Troyon disait : « Si j'avais à recommencer mon éducation, c'est chez lui que j'irais. » Ce Couture, dont Manet lui-même, son élève, a subi l'influence jusque dans le « Buveur d'absinthe », savait proposer une recette, un métier, — du reste grossier, — et toute une cuisine épaisse et lourde qui donnait l'illusion de la vigueur. Cette force affectée, unie à un brio à la vénitienne, faisait illusion. Entre le purisme, le grand style d'Ingres, l'ingéniosité de Gérôme et de ses amis, l'éclectisme aimable de nouveaux venus comme Baudry, ce qu'il y avait de rude chez Couture satisfaisait les incertains. Il y a en peinture comme en littérature une fausse grandeur qui étonne aisément. Mais Monet, tout imprégné encore de la finesse d'un Boudin, ne pouvait se laisser prendre aux exagérations d'un Couture. Malgré l'avis de Troyon, il ne voulut jamais travailler chez lui. Son jugement restait sain, intact, personnel, et ne subissait aucune déformation. Ses deux grandes préoccupations demeuraient les mêmes : l'expression de la lumière et la recherche d'une manière plus large, telle qu'il ne la voyait guère autour de lui. Le style maigre, étriqué, d'Isabey, qui, disait-il, « a fait au Salon une horrible machine », ne pouvait lui plaire. Par contre les magnifiques envolées de Daubigny, ce « gaillard qui fait bien et qui comprend la nature », l'enthousiasmaient autant que la sûreté de Corot, qui fait « de simples merveilles ».

Il ne s'était pas trompé le jour où, chez sa tante Lecadre, il avait aperçu, « parmi le fatras refoulé dans les coins », ce petit tableau qui lui avait tant plu et qui représentait les vendanges au crépuscule avec un croissant de lune. Il l'avait apporté avec lui à Paris. « Ma joie était grande, non pas de posséder une œuvre d'un peintre déjà célèbre, mais d'avoir remarqué, découvert seul une œuvre de maître. C'était un certificat pour mon œil. » Il l'avait accroché au mur de sa chambre, mais un jour, parti pour faire la fête avec des camarades, il se trouva brusquement à court d'argent. On se fouilla. Tous les goussets étaient vides, et ils étaient lancés, la jeunesse aux reins... Que faire? « Il y a bien mon Daubigny », dit Monet, « on pourrait le vendre ». Quelques minutes plus tard, il était sur le trottoir, son Daubigny sous le bras. Avec ses camarades il héla un fiacre et en route pour les marchands. « Ils n'étaient pas nombreux en ce temps-là, et fort méfiants. Imaginez-vous que tous refusèrent mes « Vendanges », tous sauf un. Ils flairaient la toile, la retournaient, tordaient le nez et nous mettaient poliment à la porte. Nous commencions à ne pas rire. La note du fiacre grossissait... Enfin, rue du Bac, un nommé Thomas, — je me rappellerai toujours ce nom-là, — offre quatre cents francs de la toile. Oui, mais attendez, à condition de fournir une attestation de la main de Daubigny de l'authenticité du tableau. Pour le coup, j'étais découragé. Je ne me sentais pas la force d'affronter le maître. Un camarade eut plus d'audace. Nous y allâmes et il prit la parole. Daubigny reconnut son enfant avec plaisir et signa un papier : un quart d'heure plus tard, nous touchions les quatre cents francs. »

Quatre cents francs, et la connaissance de Daubigny, chose précieuse pour lui. Daubigny était déjà ce que personne alors n'avait le courage d'être : un peintre de grand air. Il n'osait pas encore exécuter entièrement ses toiles sur le motif, mais il les commençait au moins devant la nature. Dès 1856, il avait fait voguer sur l'Oise son petit bateau sur lequel il installait des toiles. Il avait renoncé aux paysages romantiques de 1830, aux paysages fortement architecturés de l'école de Barbizon, Il pratiquait, lui, un paysage sans apprêt, simplement imité d'une nature familière. Pour lui, comme

plus tard pour les impressionnistes, ce qui faisait le charme d'une œuvre d'art, c'était la fraîche vérité et non plus la réaction de l'homme ému par un grand spectacle qu'une volonté tendue recompose.

V

JONGKIND

Pendant que le disciple, à Paris, prenait contact avec les maîtres, que devenait Boudin? Monet l'appelait : « M. Gautier m'a chargé de vous dire bien des choses. Il s'attend à vous voir à Paris prochainement. C'est l'avis de tout le monde. Ne restez pas à vous décourager dans cette ville de coton. »

Cependant Boudin ne quittait pas le Havre. Une sorte de nostalgie, la vue toujours neuve de la mer, semblaient lui plaire infiniment plus que l'atmosphère bruyante de Paris. Il augmentait « sa collection de ciels », enrichissait ses yeux de nuances et d'aspects, mais ne songeait nullement à rejoindre Monet.

Peu de temps après le départ de Monet pour Paris, Boudin fit la connaissance de deux grands artistes : Gustave Courbet et Charles Baudelaire. Courbet avait décidé d'aller au Havre pour voir la mer et herboriser sur la côte. Il découvrit dans la rue de Paris, à l'étalage d'un marchand, de petites marines qui l'intéressèrent. Il demanda l'adresse du peintre : on l'envoya chez Boudin qui se fit le guide du maître, l'installa à mi-côte, à la ferme de Saint-Siméon chez la mère Toutain.

L'art de Courbet devait profondément agir sur Boudin et sur Monet. Boudin allait trouver dans le spectacle de cette « grande volonté » une émancipation nécessaire à sa nature trop peu hardie. Un jour, Courbet peignait devant le côteau de Mareuil, joli village en face de Marly, au-dessus de l'Étang-la-Ville. Sa brosse venait d'étendre sur la toile une couleur grisâtre : « Regardez donc là-bas ce que je viens de faire, demanda-t-il à Francis Wey, je n'en sais vraiment rien. » La distance étant trop grande, Francis Wey ne put s'en rendre compte, mais, ayant jeté les yeux sur le tableau, il reconnut un tas de fagots. « Je n'avais pas besoin de le savoir, dit alors

Courbet, j'ai fait ce que j'ai vu sans m'en rendre compte ». Il se leva, recula, puis : « Tiens, c'est vrai, c'étaient des fagots ».

Courbet eût été bien surpris si on lui avait dit à ce moment-là qu'il était l'ancêtre d'une école dont Monet et Pissarro, et, d'une manière plus indirecte, Boudin, allaient être les représentants. Si le titre de chef de l'école de plein air revint plus tard en propre à Claude Monet, il demeura vrai que ce dernier avait repris, poursuivi, les recherches encore confuses de Courbet. « Où que je me mette, c'est toujours bien, pourvu que j'aie la nature sous les yeux. »

Lorsque Boudin l'emmena dans son petit pavillon ensorcelé, au haut de trente-six marches, rue de l'Homme-aux-Bois, à Honfleur, il s'enthousiasma pour ce site admirable où la mer, ailleurs destructive, semble vivifier et féconder la nature qui l'entoure.

La conversation de ses nouveaux amis, le spectacle de leur travail affranchissaient un peu Boudin de sa timidité. En janvier 1861, il eut enfin le courage de s'installer à Paris, 66, rue Pigalle, dans un atelier meublé de deux caisses et d'un chevalet d'emprunt. De sa fenêtre, il apercevait les moulins à vent qui couronnaient la Butte. Il était pauvre jusqu'à la misère. Troyon lui donna quelques centaines de francs et il vendit des tableaux soixante-quinze francs la douzaine. Il parcourait les rues de Paris avec sa marchandise, pour s'entendre dire par les courtiers en peinture : « Oh! votre peinture est trop artistique! Il faut vous adresser aux bons amateurs », ou bien : « La peinture, je ne veux plus en entendre parler, j'ai mangé quarante mille francs en deux ans avec vos artistes », ou encore : « C'est très beau, mais il faut tâcher d'avoir un succès d'exposition. » En 1862, las de cette misère traînée de pavé en pavé, de cette atmosphère lourde et irrespirable, il regagna la Normandie.

Monet lui-même avait quitté Paris. Il était brusquement parti pour l'Algérie. Ayant tiré un mauvais numéro à la conscription, il avait demandé à être versé dans un régiment d'Afrique. Ses parents n'avaient point voulu le racheter : ils espéraient que, loin de la Brasserie des Martyrs, loin du milieu des peintres parisiens, leur fils allait se ressaisir, redevenir correct, abandonner peut-être cette fantaisie stu-

pide : la peinture, pour la vie saine et normale des affaires.

L'Afrique eut sur lui un effet tout contraire. Un parfum oriental, vigoureux et chargé d'images sensuelles, se mêla dans son esprit à des souvenirs de chevauchées violentes au soleil, à un goût d'aventures (razzias, crépitements de poudre, coups de sabre) qu'il entendait conter par ses nouveaux amis. Des visions d'un éclat plus intense prenaient place dans sa mémoire où elles devaient désormais briller jusqu'à sa mort. L'important, dans sa carrière de peintre, ne fut pas tant le parti immédiat tiré de son séjour en Afrique, que l'intensité prise désormais par sa vision des choses. Comme presque tous les peintres brusquement transplantés dans l'éblouissement africain, il y trouva comme un rajeunissement des yeux. Ce n'était pas le premier cas d'une telle rénovation. En 1854, Courbet, revenant de Montpellier, avait peint *La rencontre*, ou *Le bonjour de M. Courbet* (cette œuvre qu'il appelait avec si peu de modestie : « La richesse saluant le génie »), et la clarté de la toile avait révélé tout le contraste avec les précédentes études du maître. On y avait respiré cette buée chaude qui se dégage des terres méridionales. Exemple frappant d'une technique imposée par la lumière.

Malheureusement, le climat africain fut très néfaste à Monet. Après deux ans de séjour en Algérie, une grave maladie l'obligea à prendre six mois de convalescence en France.

Il retourna au Havre, travailla avec un redoublement de ferveur tel que ses parents ne cherchèrent plus à s'opposer à sa véritable vocation. Les grands artistes sont comme les grands mystiques. Un telle force se dégage d'eux qu'ils finissent toujours par traverser le monde en liberté. Monet, ayant conquis sa solitude, put travailler librement.

Un jour qu'il avait installé son chevalet aux abords d'une ferme, près des phares de la Hève, il entreprit de peindre une vache qui remuait sans cesse. Un Anglais vint à passer qui s'arrêta, puis s'approcha de l'animal afin de le faire tenir tranquille. Bientôt une conversation s'engagea entre le peintre et l'Anglais :

— Alors, vous faites du paysage?

— Mon Dieu, oui...

— Connaissez-vous Jongkind?
— Non, mais j'ai vu de sa peinture.
— Qu'en dites-vous?
— Je trouve cela admirable.
— Vous êtes dans le vrai. Savez-vous qu'il est ici?
— Ah! bah!
— Il habite Honfleur. Auriez-vous plaisir à le connaître?
— Fichtre oui! vous êtes de ses amis?
— Je ne l'ai jamais vu, mais dès que j'ai su sa présence, je lui ai envoyé ma carte. C'est une entrée en matières. Je vais l'inviter à déjeuner avec nous.

Et, le dimanche suivant, Monet, Jongkind et l'Anglais se réunissaient dans un charmant jardin de campagne bien ombragé.

Jongkind, ce Hollandais rustique, grand professionnel de la simplicité, fut mis en confiance par le repas champêtre. Il aimait les « copains » avec qui l'on pût « causer et blaguer ». Monet devint son intime. Boudin se joignit bientôt aux deux amis. Physiquement, « Jongkind était un grand gars au long corps osseux et dégingandé, aux allures un peu gauches et chaloupières comme celles d'un marin à terre. Crâne élevé, grand front découvert, chevelure drue, paupière saillante, devenue lourde plus tard, gros yeux bleus très clairs, nez fort, long, busqué et pointu, lèvres charnues aux commissures retombantes comme celles de Delacroix, longues moustaches d'abord relevées, puis effilées, ensuite retombantes et défaites comme la chevelure, menton fin et barbiche ».

Très « nature », Jongkind adorait les paysans, qui l'appelaient « Jonquille », et les bêtes, « les chères petites bêtes innocentes ». « Regarde ce joli petit bête », disait-il en montrant un mouton familier qu'il emmenait « au motif » à la côte Saint-André et qui le suivait partout. Dans son atelier de la rue de Chevreuse, sa « chambre à peindre », les pigeons voletaient, perchaient sur les chevalets, sur la tête et les épaules du peintre. « Il peignait avec un petit poulet enfoui dans son gilet. Des poules picotaient par terre et comme elles ne faisaient pas que picoter, sur la proposition de la soigneuse ménagère qu'était madame Fesser, la compagne

de Jongkind, on leur attacha des petits paniers sous la queue afin de sauvegarder la propreté du plancher. »

Monet, très fier de sa nouvelle connaissance, invita Jongkind chez ses parents. Le peintre vint avec madame Fesser. Toute la famille, y compris la tante Lecadre, était réunie autour de la table. Madame Monet dit à Claude : « Passe donc le plat à madame Jongkind. » Le peintre éclata de rire en déclarant : « Elle n'était pas mon femme. »

Pauvres parents Monet! Ils n'osèrent pas se regarder. Claude était navré. Que faire? Jongkind, ravi de sa phrase, répéta : « Elle n'était pas mon femme, elle était un ange. » Et il se décida à donner une explication. Madame Fesser, courte femme aux cheveux argentés, aux moustaches drues, « à l'aspect d'une vivandière de la garde impériale », était en effet un ange de dévouement : pour sauver Jongkind de son alcoolisme, elle s'était attachée à lui avec la bonté des vrais désintéressés. Jongkind, ce grand simple, vivait auprès d'elle comme un frère, sans souci de chercher ailleurs une aventure.

Cependant Monet regardait peindre Jongkind. La leçon était bien différente de celle que lui avait donnée Boudin. Jongkind ne savait pas les choses, il ne voulait pas les savoir; il les saisissait directement avec une violence de grand nerveux. Son œil ingénu n'admettait pas la vérité mathématique. Pour lui, un « horizon n'était jamais horizontal ». Il lui donnait une courbe sensible non conforme aux conventions. Grand comme Van Gogh le fou, comme Utrillo l'alcoolique, il n'avait pas de technique fixe. Comme la nature, plongé en elle, il était lui-même fait d'instants. Et pourtant, il savait choisir et cette beauté fugitive qu'il fixait était loin d'être quelconque. « Tu fais mal, disait-il à un ami peintre, tu te poses au hasard comme une mouche sur une m.... »

Cette sincérité enchanta Monet. Il découvrit chez son nouveau maître un instinct moins timide que celui de Boudin, une spontanéité plus entière dans la technique, une manière infiniment plus large, quelque chose de plus souple et de plus aéré, de plus direct, ce que Monet appelait « l'imprévu exact ».

Ils travaillèrent ensemble en plein air, Jongkind, heureux de trouver un disciple de même essence que lui, Monet

tout à la satisfaction de se découvrir en s'enrichissant.

Les six mois de convalescence touchaient à leur fin. Claude n'était pourtant pas assez bien pour retourner en Afrique. Madame Lecadre décida de libérer son neveu prodigue. Il lui promit en échange la sagesse, l'obéissance et l'ardeur au travail.

Pauvre tante Lecadre! Un violent conflit s'éleva dans son esprit : Claude allait-il tenir ses promesses? N'eût-il pas mieux valu le laisser repartir? A qui devait-elle le confier puisque décidément il voulait se livrer à cette occupation stérile : la peinture?

Elle écrivit à Armand Gautier pour lui demander conseil. La réponse ne se fit pas attendre : que Monet vînt sans tarder à Paris!

Au mois de novembre 1862, Monet dit adieu à ses parents et partit pour Paris, adressé au peintre Toulmouche, car il avait un grand homme dans la famille Monet : Toulmouche, mari d'une Lecadre de Nantes, de même souche que les Lecadre du Havre.

Habile, complaisant, Toulmouche peignait des sujets aimables et contemporains. Son élégance plaisait à la bourgeoisie et à l'aristocratie de l'Empire. On trouvait sa manière spirituelle. Ses tableaux s'appelaient : « Le château de cartes », « Le premier chagrin », « Le fruit défendu », « Un dernier coup d'œil ». Et Zacharie Astruc disait : « C'est joli, charmant, coloré, fin, et c'est affreux. Les enfants font des cocottes, M. Toulmouche les aide. Est-ce la peine d'avoir tant de talent pour cela? »

Toulmouche, élève de Gleyre, avait acquis auprès de son maître une certaine correction de dessin et ce qu'il croyait être une grâce exquise. Monet apporta à Toulmouche, comme échantillon de son travail, un petit tableau, nature morte, qui représentait un rognon et un plat avec du beurre. « C'est bien, dit le gracieux Toulmouche, c'est bien, mais c'est fait de chic. Il faut aller chez Gleyre; Gleyre est notre maître à tous, il vous apprendra à faire un tableau. »

Et Claude Monet entra dans l'atelier de Gleyre.

VI

— 1862 —

Avant de suivre Monet chez Gleyre, il est nécessaire de faire le point.

Nous connaissons, par les lettres de Monet, ses impressions de Salon. Que trouve-t-il autour de lui, ce débutant de génie, s'il cherche des maîtres et des exemples? Il trouve d'abord un désordre étonnant. Les écoles les plus diverses se mêlent. Le romantisme se meurt. Decamps, Delaroche vont disparaître. Ary Scheffer expose une peinture mystique, inconsciente et rêveuse.

Delacroix reste discuté. Ses grandes décorations, les plafonds du Louvre, de la Chambre et du Sénat, sont incomprises. On le traite de fou, d'exaspéré, de « compositeur désordonné ». Un certain Jean Rousseau trouve « délicieuses » ses harmonies de couleurs pour n'y voir que des amusements séniles, « le dernier et unique plaisir d'un vieillard, le signe même d'un tempérament usé ».

En face de lui, Ingres règne avec toute la maîtrise d'un génie intact, plus despote que jamais, mais il paraît aussi isolé que Delacroix. C'est un Ingres conventionnel que l'on vénère. C'est le mythe d'Ingres que l'on attaque. De bons critiques comme Champfleury et Théophile Silvestre, parlent de lui avec une légèreté déconcertante. Baudelaire seul sait le comprendre.

Deux formes d'art, frivoles et inconsistantes, sont en faveur en 1860. Le « néo-grec » plaît à la bourgeoisie cossue qui se meuble en style Pompéi. (Baudelaire appelle cette école « les pointus »). C'est la formule de l'érudition servant à masquer l'absence d'imagination. « L'éclectisme » est un pastiche agréable où s'amalgament Titien, Vinci, Corrège et le XVIIIe siècle français. Décorations facile pour les hôtels du Paris de Haussmann. Les figures de Baudry, les peintures savantes de Cabanel, les panneaux décoratifs de Théodore Rousseau s'allient bien avec le mobilier en faux Boulle, les intérieurs hauts de plafond aux boiseries brunes et respectables, les lourds rideaux.

Enfin des anecdotiers, dont Meissonnier est le maître, encombrent le Salon de leurs petites toiles. Suite de titres alléchants : *Un bas-bleu en herbe, La musique vient du ciel, Toujours et jamais, Oh! V'là le Diable! Monarchique, catholique et soldat, Un chien philosophe*, etc... La curiosité publique s'empare de ces enfantillages.

Le paysage est certainement alors l'art le plus achevé. Il y en a de toute espèce, depuis le paysage romantique, composé de manière à accentuer un effet sentimental, jusqu'à la peinture lourde, brunâtre et d'avance « musée » de l'école de Barbizon. Diaz, représentant de cette école, sera cependant très admiré par Renoir, qui dira : « Ses peintures sont étincelantes comme des pierreries. »

A côté de ce paysage très intellectuel, il existe une forme d'art simple, et vraie, dont Daubigny est le principal représentant. L'originalité de Daubigny est une docilité charmée devant les suggestions de la nature. Enfin, point capital dans l'histoire de l'impressionnisme, la clarté prend sa valeur propre. « Les effets de soleil, d'orage, de pluie ou de vent, ne sont-ils pas au paysage ce qu'est à l'humanité le sentiment, la passion qui agitent la vie et lui donnent un caractère? » Corot, par sa simplicité faite d'une sorte de grandeur d'âme réelle, viendra nourrir cette époque qui manque de jeunesse et de naïveté.

Depuis quinze ans, la bataille réaliste est engagée. En 1859, François Bonvin expose dans un atelier flamand, rue Saint-Jacques, les œuvres de jeunes artistes refusées au Salon. Ce sont Fantin-Latour, Whistler, Théodule Ribot et Legros. Courbet vient visiter l'exposition et donne ses encouragements. Cette organisation d'artistes indépendants, quoique passagère, est un fait important dans l'histoire de l'art français. C'est le début de l'état de guerre entre les artistes qui aiment le scandale et le public qui veut être scandalisé. En 1859, chose curieuse, Millet est un grand objet de scandale. On a trouvé « Les Glaneuses » un tableau grossier. Millet passe pour un socialiste, un révolté, un ennemi de la société. Nieuwerkerke déclare : « C'est de la peinture de démocrates, de ces hommes qui ne changent pas de linge, qui veulent s'imposer aux gens du monde; cet art me déplaît

et me dégoûte. » Plus tard, les impressionnistes seront traités de « communards ».

Il ne faut pas négliger l'espagnolisme. Manet en est le principal représentant. Il y a chez lui, dès le début, une volonté très nette d'accentuer les caractères, quelque chose de franc, d'honnête, de direct, de simple, qui choque ou qui enchante. Cette simplicité fera dire à Renoir : « Manet nous ramenait à Lancelot. » En 1859, Manet n'existe pas pour le public. Il ne débute qu'en 1861, avec le « Guitarrero ». Est-ce un hasard si le choix de ce sujet rappelait, à quelque quinze ans de distance, les débuts de Courbet donnant, après le « Chien noir », un « Joueur de guitare »? Parmi les œuvres plus tardives de Manet, il en est une seule dont le caractère soit exceptionnel au futur sens impressionniste : « La musique aux Tuileries », où le grouillement de la foule est admirablement rendu sous les arbres traversés de soleil.

Donc, en 1860, toutes les tendances existent. Et lorsque Monet vient faire sa première visite au Salon, la peinture lui apparaît en plein état d'anarchie. Fin de la lutte romantique, réalisme naissant, art néo-grec, éclectisme. Quelques personnalités isolées, comme Puvis de Chavannes. Il n'est pas facile de choisir. Monet passe à côté de Delacroix sans comprendre. Il ne voit dans ses toiles que des ébauches, de la verve, du mouvement : la poésie douloureuse de Delacroix est trop subtile pour lui. Il préfère la bonne odeur de terre grasse, de bouse et d'herbe mouillée qui se dégage des toiles de Troyon. Ce qui nous choque, l'esprit lithographique de l'œuvre de Troyon, l'absence de pensée, la platitude, n'enlèvent rien de l'enthousiasme de Monet.

Qu'est-ce encore qui peut l'émouvoir? Parfois un paysage de Corot : « Les Corot sont de simples merveilles. » Et puis, toujours en quête de la simplicité, il s'arrête devant Courbet. Il aime cette grandeur bête, magnifiquement bête, dénuée de tout intellectualisme, qui faisait dire au maître d'Ornans devant une de ses propres œuvres : « C'est tellement beau que c'en est stupide. »

MARTHE DE FELS

(A suivre.)

LE BOUDDHISME

Né dans la basse vallée du Gange au ve siècle avant notre ère[1], le Bouddhisme s'est d'abord propagé rapidement dans l'Inde, puis, dans le reste de l'Asie, depuis les îles de la Sonde jusqu'aux steppes de la Sibérie. Bien qu'il ait ensuite reculé devant l'Islamisme, il semble encore puissant et capable de se renouveler. Dans l'Asie Orientale actuelle, où le sentiment national est peu répandu et où les vieilles civilisations sont en décadence, il est une des forces susceptibles de résister au désordre ou d'organiser le chaos. De même que le Christianisme contribue à maintenir une certaine unité morale en Europe et en Amérique, le sentiment religieux sous le signe du Bouddha et de Mahomet est à peu près le seul lien qui unisse aujourd'hui les peuples asiatiques. Au-dessus des rivalités économiques, des guerres civiles et de l'antagonisme des races, le Bouddhisme reste un principe de paix et un symbole d'union. A tout esprit curieux du passé et inquiet de l'avenir, l'histoire de cette religion millénaire offre un étonnant spectacle et un merveilleux sujet de méditation.

***

Comme on l'a observé depuis longtemps, le Bouddhisme est, à l'origine, une doctrine qui s'appuie sur les classes inférieures de la société indienne. A cet égard, il semble dirigé

1. Il est impossible de préciser à quelle date est né le fondateur du Bouddhisme, et il en de même pour presque tous les faits dans l'histoire de l'Inde ancienne.

contre le système des castes. Toutefois, il importe de distinguer. Quand on parle des castes de l'Inde, on a tendance à confondre deux notions très différentes. Si nous disons qu'il y a deux castes supérieures : celle des brahmanes et celle des kshatriyas, nous donnons au mot caste une valeur très générale analogue à celle du mot « classe » dans notre langue politique. Dans d'autres cas, nous appelons « castes » des groupements étroits, analogues à la fois au clan et à la corporation, dont la cohésion est assurée par des obligations ayant un caractère religieux : défense de se marier et de prendre les repas avec les membres d'autres groupes.

Le Bouddhisme n'est pas dirigé contre la caste au sens étroit. Il ne prétend pas davantage abolir les grandes classes sociales ni mettre le sujet au niveau du souverain. Il s'efforce plutôt de ruiner l'omnipotence des brahmanes. Ceux-ci avaient propagé une doctrine qui faisait d'eux des hommes supérieurs et quasi divins. Tout mérite dérive du sacrifice : le brahmane, qui est seul qualifié pour le célébrer, s'assure ainsi de grands profits matériels et spirituels, et le système des castes, qui traduit légalement cette situation de fait, consacre la triple prépondérance religieuse, économique et sociale de la classe brahmanique. Le Bouddhisme, dès le début, s'insurge contre les excès de ce régime et, ce faisant, manifeste avec une vigueur nouvelle une tendance qui déjà remuait les masses, non seulement dans l'Inde entière, mais encore dans d'autres pays.

La religion védique était fondée sur l'efficacité du sacrifice; tout mérite, et partant tout bonheur, s'acquièrent en offrant aux dieux des victimes. Mais voici que la conscience et la raison protestent contre ce principe. Le savoir et la moralité ne confèrent-ils pas une puissance et un prestige supérieurs? L'homme saint ne serait donc pas le brahmane, mais plutôt celui qui connaît la vérité et pratique la vertu. La religion doit cesser d'être formelle, extérieure à l'individu; elle est un principe de vie, à la fois science, ferveur et bienveillance.

Ainsi, tandis que la caste brahmanique tirait de la doctrine du sacrifice sa dignité et sa richesse, la nouvelle conception de la religion aboutit à ruiner l'une et l'autre. Le religieux est supérieur au brahmane; c'est à celui-là que doivent aller

les offrandes. En même temps, se trouve fortement ébranlé e principe d'hérédité, qui est à l'origine de la caste. En effet, si la sainteté est à la portée de tous, il est vain de prétendre que la naissance confère une supériorité morale. Aux yeux du sage, il n'y a point de caste; la noblesse du brahmane n'est qu'une illusion. Bref, à l'origine du Bouddhisme, nous trouvons un mouvement social en relation avec un sentiment plus épuré de la morale et de la religion et qui tend à ruiner les privilèges de la caste brahmanique.

Si l'on veut démêler les influences qui ont favorisé cette éclosion, il faut regarder hors des frontières de l'Inde. Dans l'Iran, l'établissement de la dynastie achéménide avait été précédé d'une réforme religieuse analogue à celle d'où sortit le Bouddhisme. Aux extrémités de l'Asie, le prophétisme hébraïque et le taoïsme chinois sont dirigés, le premier contre les riches, le second contre l'orthodoxie. En Grèce enfin, nous voyons des tyrans soutenus par la plèbe dans leur lutte contre l'aristocratie.

Ainsi, vers le milieu du premier millénaire avant notre ère, une grande crise ébranle l'Asie toute entière. Mais, dans chaque pays, les aspirations nouvelles prennent une nuance particulière. Dans l'Iran, c'est plutôt la résistance du cultivateur contre les excès d'une féodalité brutale; en Palestine, c'est l'opposition des riches et des pauvres. Dans l'Inde, il ne s'agit pas exclusivement de cultivateurs ni de pauvres; des éléments divers se liguent dans une commune hostilité contre la domination brahmanique : aventuriers de basse extraction devenus rois, caravaniers et marchands enrichis par le négoce, ascètes, sophistes, philosophes, condamnés par l'orthodoxie brahmanique. Même à l'intérieur de l'Inde, le mouvement se diversifie suivant les régions : dans les pays de vieille colonisation aryenne, comme la haute vallée du Gange, les dissidents se groupent en petits cercles fermés où se transmet un enseignement ésotérique : la doctrine des Upanishads; dans les pays incomplètement colonisés, la résistance des brahmanes est moins forte et l'opposition éclate au grand jour; on assiste alors à l'éclosion de religions populaires : le Bouddhisme, le Jaïnisme. Si le Bouddhisme a éclipsé le Jaïnisme et d'autres sectes locales, c'est probablement grâce à la pro-

tection des puissants rois du Magadha. Ces despotes qui, dès le temps du Bouddha, avaient fondé leur hégémonie dans la basse vallée du Gange, réussirent, au temps d'Açoka, à étendre leur domination sur la plus grande partie de l'Inde.

Bouddhisme, Jaïnisme, doctrine des Upanishads, d'autres sectes oubliées, surgissent à la même époque, répondant aux mêmes besoins, aux mêmes aspirations secrètes. Et sans doute n'est-ce point par hasard si toutes les provinces indiennes s'émeuvent dans le même temps : Darius soumet le Pendjab vers 512 avant notre ère et la région conquise constitue une satrapie au sein de l'empire achéménide. Ce choc paraît avoir ébranlé l'Inde entière, déterminant partout la cristallisation d'éléments demeurés amorphes pendant des siècles.

Sous cette influence étrangère, de nouvelles idées s'infiltrent dans l'Inde, qui deviendront des facteurs essentiels de la religion bouddhique. C'est d'abord la notion de « monarque universel » qui, conçue sans doute à Babylone, se répand de bonne heure vers l'Est et contribue, surtout après la conquête achéménide, à faire fermenter les masses indiennes; notion cardinale dans l'ordre religieux, social et politique, car le roi des rois, personnage plus qu'humain, domine toute aristocratie; il est le refuge des humbles; supprimant le désordre et l'oppression, il crée un ordre nouveau. La diffusion de cette notion dans les masses populaires explique les progrès conjugués du Bouddhisme et de l'impérialisme magadhien. A mesure qu'ils affermissent leur souveraineté, les rois du Magadha apparaissent aux yeux des peuples comme des monarques universels. Parallèlement, le Bouddhisme grandissant devient la manifestation de l'Ordre nouveau. La loi du Bouddha est la loi de l'Empire, et, dans le souvenir des fidèles, le Bouddha, qui n'était d'abord qu'un saint homme, se change peu à peu en un monarque légendaire, en Roi des rois.

Certains traits communs au Bouddhisme et à la religion de Zoroastre s'expliquent peut-être également par une influence de l'Iran sur l'Inde. C'est d'abord l'importance accordée au dogme de la rétribution après la mort. Dans la religion védique, très différente en cela des doctrines plus

tardives, le mérite qui résulte du sacrifice produit ses heureux effets dans un avenir prochain. S'il en subsiste quelque chose dans le royaume des mânes, c'est parce que la vie future ne diffère pas essentiellement de la vie présente. Il en va tout autrement dans les morales zoroastrienne et bouddhique : peu importe cette courte vie; le sage ne doit songer qu'au bonheur après la mort. Tandis que le méchant renaîtra dans une condition mauvaise, le bon aura en partage un bonheur divin. Merveilleux espoir pour les humbles, que cette apothéose console de tous les malheurs présents.

L'Inde paraît avoir encore emprunté à l'Iran des idées eschatologiques et la croyance au Messie. La durée de l'univers est limitée. Quand les temps seront révolus, ce monde où nous sommes sera détruit. Alors paraîtra le Sauveur : Saoshyant dans la religion de Zoroastre, Maitreya dans celle du Bouddha.

Ces notions et ces dogmes formaient un ensemble cohérent, étroitement lié. Du moment où le monarque est supérieur au brahmane, où le mérite ne dérive plus du sacrifice et où la sainteté est accessible à tous, un ordre nouveau s'établit nécessairement; des perspectives illimitées s'ouvrent aux humbles; les espaces se peuplent de paradis et d'enfers; les sauveurs se multiplient dans le passé et l'avenir.

Le contact établi entre l'Inde et l'Iran par les conquérants achéménides et maintenu par les caravanes qui circulaient entre les deux pays, peut expliquer certains traits de la religion bouddhique; il reste, toutefois, d'autres éléments qui ne se laissent ramener à aucun modèle étranger : l'idéal bouddhique est un idéal de douceur et de bonté, et la joie qui fait sourire les premiers apôtres est l'expression d'une bienveillance qui s'étend à tous les êtres. Par là le Bouddhisme est unique en son temps; il n'est pas le résultat nécessaire de forces impersonnelles; il est l'œuvre pieuse de ses fervents initiateurs.

Ce n'est pas assez pour qu'on crie au miracle. Constatons plutôt que le remède est sorti de l'excès du mal. L'esprit de caste est particulariste à outrance; celui qui en est animé ne se croit solidaire que d'un petit nombre d'hommes; la morale qui en dérive est entièrement fondée sur le sentiment

de l'honneur, c'est-à-dire sur les préjugés inhérents à chaque condition. A cette morale de l'honneur, le Bouddhisme substitue celle de la bonté. L'homme affranchi de la caste est solidaire de tous les hommes, de tous les êtres; il sort d'un compartiment étroit pour s'intégrer dans l'univers, et le sentiment qu'il avait de sa dignité se change dès lors en humilité et en douceur; sa répugnance à l'égard des autres êtres fait place à la compassion et à l'amour. Le pays où le système des castes a été le plus tyrannique devait être celui où l'homme s'affranchirait d'abord des préjugés de sa condition. C'est par réaction contre la caste que les premiers bouddhistes ont créé une morale où pouvaient communier tous les hommes, et c'est ainsi qu'ils ont fondé la première religion universelle.

Quel était l'enseignement du Bouddha et des premiers saints qui le suivirent? Il est impossible de le dire avec certitude. C'était un enseignement oral sur lequel nous n'avons aucun témoignage authentique. La codification des Écritures n'intervint que plusieurs siècles après la mort de Çâkyamouni, alors que la religion s'était profondément transformée et que des générations de docteurs avaient prodigieusement accru le Trésor des Paroles sacrées. Qu'importent d'ailleurs les dogmes et les discours? L'essentiel était le sentiment de vénération pour le Maître, qui groupait fraternellement des hommes de toute condition. Ce sentiment éprouvé parfois dès le premier appel, l'âme s'ouvrait à la charité universelle; c'était vraiment une vie nouvelle, et, sans étude, sans noviciat, le néophyte devenait un « fils des Çâkyas », c'est-à-dire un frère spirituel de Çâkyamouni.

Religion sans clergé et sans monastères : de petits groupes mènent une vie errante, prêchant et quêtant leur nourriture. Parmi les nouveaux convertis, les uns grossissent la troupe des errants, les autres restent à leur foyer, prêts à partager avec leurs frères le produit de leur travail. Prêcheurs errants et donateurs sédentaires, ces deux fractions de l'Église se sentent étroitement solidaires. Pendant la saison des pluies, les voyages deviennent malaisés; les prêcheurs reçoivent alors l'hospitalité chez les maîtres de maisons. Le début et la fin des pluies sont marqués par des réunions solennelles qui constituent les deux grandes fêtes de l'année.

Simplicité de la liturgie et de la doctrine; esprit d'humilité et de charité des néophytes; groupes peu nombreux vivant en marge de la société brahmanique, tels sont les caractères du Bouddhisme naissant. Combien de métamorphoses furent nécessaires pour que cette religion, si modeste à ses débuts, finît par couvrir l'Asie de ses monastères!

***

Étranger, à l'origine, à la société brahamanique, le Bouddhisme va se modifier en se modelant sur elle : il s'inspire de ses idées, adopte ses institutions. C'est le même phénomène d'endosmose qui se reproduira plus tard entre le Christianisme et le monde païen.

Le Brahmanisme s'est lui-même assoupli et diversifié depuis que des tendances excentriques se sont manifestées en lui. La doctrine des Upanishads, dirigée en principe contre la religion du sacrifice, s'accompagne d'une poussée sectaire, qui tend à ruiner le vieil édifice védique. Les Brahmanes, menacés dans leurs privilèges, tiennent tête avec beaucoup d'habileté. Opportunistes adroits, ils réussissent à concilier la tradition et les nouveautés. Peu à peu, les Upanishads sont intégrées dans le Véda. Le Bouddhisme ne se trouvera plus en conflit avec une religion caduque et surannée; il devra lutter contre un système rajeuni et restauré. Finalement, le Brahmanisme, après avoir été à deux doigts de sa perte, maintiendra ses positions.

Il est impossible de marquer ici toutes les péripéties de cette lutte. Schématiquement, elle se réduit à une puissante offensive du Bouddhisme au temps de l'empire magadhien, puis à une contre-attaque des brahmanes après la dislocation de cet empire.

Après l'expédition d'Alexandre, qui exalte de nouveau l'image du monarque universel, la dynastie magadhienne des Mauryas élargit sa domination dans la basse vallée du Gange. Ces princes, de basse extraction, vont incarner l'idéal bouddhique et populaire du roi guerrier, protecteur de la Loi. Tout s'accomplit avec Açoka, empereur (environ 250 avant J.-C.) et disciple du Bouddha, par qui l'unité politique de

l'Inde est, pour la première fois, ébauchée. L'unité religieuse paraît même sur le point de se réaliser : des missionnaires pénètrent dans les marches barbares. Mais cette œuvre impériale est éphémère. Il faudrait, pour la cimenter, le travail de plusieurs générations; Açoka n'a point de successeur capable de parachever sa tâche. Après lui, l'empire se morcèle. La dynastie des Çungas, qui succède à celle des Mauryas, favorise les brahmanes et se montre hostile au Bouddhisme. Au IIIe siècle, la foi bouddhique semblait devoir surmonter tous les obstacles; dès le IIe siècle, c'est la revanche du Brahmanisme.

Cessons de voir les choses sous l'angle politique. Que s'est-il passé exactement? Le système brahmanique, fondé sur la caste et sur le prestige d'une tradition millénaire, n'a pu être sérieusement entamé dans la Région Centrale, sur ces terres de vieille colonisation aryenne qui s'étendent du moyen Indus à Bénarès. La contagion bouddhique se propage rapidement à la périphérie, chez les populations allogènes ou incomplètement colonisées; mais le cœur de l'Inde reste intact.

D'ailleurs, depuis le début de son expansion, le Bouddhisme n'a pas cessé de subir l'ascendant de son rival. Les premiers disciples du Bouddha étaient apparemment des esprits simples, des humbles, en qui les qualités du cœur tenaient lieu de savoir et d'ingéniosité; les Brahmanes étaient orgueilleux et pédants. Les Bouddhistes répétaient en dialecte magadhien les courts enseignements du Maître; les Brahmanes citaient le Véda, la triple science fixée depuis des siècles dans une langue prestigieuse et riche : le sanskrit. Les fils des Çâkyas n'eurent de cesse qu'ils ne possédassent également une littérature, un Canon et une langue sacrée. Ces ambitions leur furent peut-être suggérées par des brahmanes instruits et convertis, tel ce Kâçyapa le Grand qui fait figure de chef dans les relations du Premier Concile. Entraînés sur cette pente, les dirigeants ne devaient pas tarder à perdre l'humilité des premiers disciples : l'orgueil brahmanique s'introduisit dans l'Église. Dès lors, c'est un effort incessant des conteurs pour embellir les origines du Bouddhisme : on relève la condition des premiers saints, qui deviennent des kshatriyas et des fils de famille.

En même temps, la légende du Bouddha s'amplifie et la physionomie du Maître tend à se fixer sous les traits d'un roi surhumain. Fils de roi, il naît dans un palais. Sa naissance est miraculeuse, et sa mère Mayâ meurt sept jours après l'enfantement. Jeune, il surpasse les docteurs en science et en sagesse. Il quitte le monde, se signale par d'effroyables austérités, mais reconnaît la vanité de ces pratiques. Puis il se retire sous l'arbre sacré. Mâra, le chef des puissances mauvaises, tente en vain de le séduire. Çâkyamouni triomphe du Malin, et, absorbé dans sa méditation, il découvre l'enchaînement des causes qui produisent la Non-science et dont la destruction conduit à la Sagesse. Dès lors, il est le Bouddha, l'Éveillé. Il se rend à Bénarès et, tel un roi qui promulgue sa loi, il proclame les quatre vérités : la douleur existe; le désir en est l'origine; le renoncement la détruit; la Voie conduit à cette délivrance.

On chercherait vainement à faire dans ce récit la part de la légende et celle du réel. Ce n'est pas une biographie humaine. L'image qui s'y reflète est celle d'un héros déjà presque divinisé.

L'apothéose du Bouddha dans les siècles qui suivirent sa mort eut pour résultat de modifier la mythologie et le culte bouddhiques. Les premières générations de fidèles avaient adopté les dieux du Brahmanisme : Brahma, Indra, etc., et le but du dévot était d'atteindre au séjour des dieux. Ces croyances et cet espoir se perpétuent pendant les âges suivants, mais les Bouddhas, divinisés, deviennent supérieurs aux anciens dieux; leurs reliques sont l'objet d'un culte; on admet que, dépassant le monde des dieux inférieurs, ils ont pénétré au séjour de la félicité parfaite, conçu d'abord comme le ciel de Brahma, puis comme un étage distinct : le Nirvâna.

En même temps que se transforment les croyances, la constitution de l'Église se modifie profondément. Le fait capital est la fondation d'un ordre monastique, logé dans des demeures permanentes. Jusque-là, les prêcheurs errants vivaient hors des agglomérations, quêtant leur nourriture et n'occupant des demeures fixes que pendant la saison des pluies. Deux tendances opposées se manifestèrent bientôt

parmi eux : les uns, plus sévères, rigoristes, s'isolaient dans la jungle; d'autres se déplaçaient en troupe sous la conduite d'un ancien. Ceux-ci finissent par l'emporter; la vie en commun se généralise. Les troupes nombreuses ne pouvant recevoir, pendant la saison des pluies, l'hospitalité chez un maître de maison, on aménage pour elles des grottes ou des bâtiments spéciaux. Peu à peu, ces abris temporaires, dont le ravitaillement est assuré par les donateurs voisins, retiennent leurs hôtes et se changent en monastères permanents.

A l'anarchie des premiers temps, où le défaut de contrainte et la promiscuité des sexes engendraient parfois le désordre, succède une vie réglée, avec des obligations strictes. Les nécessités de la vie en commun imposent une règle, une hiérarchie et bientôt une ordination, un noviciat, des pénalités. A côté de la Doctrine pure, la Discipline devient une section importante des textes sacrés; la casuistique se développe.

L'Église est désormais divisée en deux groupes, que séparent des obstacles malaisés à franchir : d'une part, les fidèles laïcs, restés dans le monde, sorte de Tiers-Ordre soumis à un petit nombre d'obligations; d'autre part, les religieux des deux sexes groupés en monastères de moines et de nonnes, étrangers au monde, promus à une dignité éminente par un noviciat et un sacrement. Cette constitution s'oppose à celle de l'Église primitive, où prêcheurs et maîtres de maisons, donateurs et quêteurs cohabitaient pendant les pluies, se sentaient étroitement solidaires les uns des autres, étaient moralement sur le même plan. Il y a rupture d'équilibre : les laïcs sont abaissés, les religieux s'élèvent toujours plus haut, et cette scission entraîne de grandes conséquences morales et religieuses.

La situation des religieux vis-à-vis des laïcs n'est pas très différente de celle des hautes castes, des « deux fois nés », par rapport aux çoudras non initiés. Le sentiment de cette inégalité introduit dans les communautés bouddhiques un esprit particulariste, un orgueil latent, analogues à ceux qui régnaient dans la société brahmanique. Ces sentiments s'accentueront encore lorsque les religieux s'échelonneront en catégories distinctes, correspondant à plusieurs degrés de savoir et de sainteté.

On aperçoit maintenant des ressemblances, qui ne peuvent être fortuites, entre le développement de la Doctrine et celui de la Communauté. On vient de voir qu'au-dessus du monde, des anciens paradis des premiers fidèles, la spéculation bouddhique avait fini par concevoir un séjour moins grossier, plus pur, identifié d'abord au monde de Brahma, puis reporté encore plus loin sous le nom de Nirvâna. C'est là que parviennent les Bouddhas et avec eux les saints « parfaitement éveillés »; les hommes du commun, les laïcs, ne peuvent guère dépasser le séjour des anciens dieux. Ainsi, les tendances aristocratiques qui se faisaient jour dans la nouvelle constitution de l'Église, tendaient également à se manifester dans les dogmes. De même que la Communauté, la morale et la religion se dédoublent : il y a une morale des humbles, de ceux qui restent dans le monde, et une morale des religieux et des saints; il y a une religion du Paradis et une religion du Nirvâna. Pour les simples, il suffit de se bien conduire; c'est la vieille morale des fils des Çâkyas. Aux saints, il faut des vertus plus rares : le savoir, la méditation, l'extase. Ainsi modifié par des idées étrangères à la primitive Église et empruntées pour une forte part à la société brahmanique, le Bouddhisme va poursuivre son développement et donner de nouveaux fruits, tandis qu'une forte réaction provoquée par ces nouvelles tendances suscitera un Bouddhisme rival, celui du Grand Véhicule.

***

Gênés ou persécutés, dès le IIe siècle avant notre ère, dans les pays de vieille colonisation aryenne, les chefs de l'Église bouddhique adoptent une politique nouvelle : ils s'assurent la neutralité ou la protection de monarques étrangers. Désormais, les nouveaux convertis appartiendront aux peuples les plus divers : Mundas et Dravidiens au sud, Grecs, Scythes, Parthes au nord-ouest. Cette politique eut pour résultat de propager le Bouddhisme hors des frontières de l'Inde, car les gens du Dekhan, commerçants et navigateurs, étaient en relations constantes avec les populations des mers du sud, tandis que, du nord-ouest, partaient des caravanes vers

l'Iran, l'Asie centrale et la Chine. De ce côté, la pénétration fut singulièrement facilitée après la fondation de l'Empire indo-scythe, quand le roi Kanishka se convertit au Bouddhisme. Cet événement eut une importance comparable à celle de la conversion d'Açoka. En devenant disciple du Bouddha, celui-ci avait installé, pour un temps, le Bouddhisme dans l'Inde; Kanishka lui ouvrit définitivement les portes de l'Asie.

Le mouvement d'expansion qui se poursuit au IIe siècle sous le conquérant grec Ménandre, puis se développe après notre ère sous le roi scythe Kanishka, fut fécond en résultats. Au voisinage des Brahmanes grammairiens et versificateurs, les Bouddhistes s'étaient créé une littérature; au contact des peuples nouveaux l'art et la philosophie vont fleurir.

Pendant les premiers siècles, les générations de fidèles s'étaient transmis oralement, en langue du Magadha, un certain nombre de sermons et de préceptes versifiés attribués au Bouddha. Quand la foi se répandit à l'ouest, on rédigea de nouveaux textes et on adopta une langue sacrée, le pali, plus archaïsante et par conséquent plus vénérable que le dialecte magadhien. En face du Canon védique, avec ses trois Védas, on finit par constituer un Canon bouddhique comprenant trois Corbeilles de la Loi. Puis, comme cette littérature canonique était plus au goût des moines que des profanes, on écrivit pour ces derniers des œuvres moins austères, destinées à faciliter les conversions : contes, apologues, pièces de théâtre. Ces œuvres de fantaisie furent fréquemment rédigées en sanskrit, la langue sacrée des Brahmanes. Les plus célèbres sont attribuées au poète Açvaghosha, qui vécut vers le début de l'ère chrétienne.

L'Inde védique ignorait quasiment les arts plastiques. L'art indien le plus parfait est né de la rencontre d'éléments très divers : culture aryenne, ferveur bouddhique, techniques étrangères. C'est d'abord la sculpture architecturale, qui, après d'heureux essais sous le règne d'Açoka, puis à Barhut, atteint une parfaite maîtrise à Sanchi. Ici, on paraît s'être inspiré, non seulement de modèles iraniens, mais aussi d'un art ornemental créé par les artisans du Dekhan. Dans les écoles de Mathurâ et du Gandhâra, la sculpture et l'architec-

ture se développent indépendamment l'une de l'autre, et l'influence dominante est celle de la statuaire grecque.

Plus obscures sont les origines de la philosophie bouddhique. Sur ce domaine encore, les âges antérieurs n'ont laissé qu'un héritage assez pauvre, et les premiers disciples de Çâkyamouni semblent avoir eu peu de goût pour la spéculation pure. Un des plus anciens textes philosophiques, *Les Questions de Milinda*, consiste en un dialogue entre le roi Ménandre et un docteur bouddhiste. Il est probable que l'esprit des fils des Çâkyas s'est aiguisé au contact des rhéteurs grecs. Quoi qu'il en soit, et malgré de nombreux points de ressemblance avec les doctrines héléniques, principalement avec la logique d'Aristote, la philosophie bouddhique ne laisse pas d'être originale. Voici ses postulats principaux.

Il n'y a point de différence essentielle entre l'esprit et la matière. Le moi, ainsi que les objets du monde sensible, est formé d'éléments liés par la loi du nombre. Il faut un nombre fixe d'éléments pour former une molécule matérielle ou une molécule psychique. Le groupement de ces agrégats donne l'illusion du moi et du monde sensible; mais rien n'est permanent. Tous les composés se dissolvent et se reforment sans cesse; tout est transitoire; il n'y a ni âme immortelle, ni personnalité, ni moi. Les Bouddhas eux-mêmes ne font pas exception : leur moi est illusoire, impermanent, irréel.

Par quel chemin les penseurs bouddhistes sont-ils parvenus à ce nihilisme étonnant? Probablement en partant d'un système analogue à l'arithmologie pythagoricienne. Ils ont cru d'abord à la réalité du nombre, ce qui les a conduits à nier toute substance. Tout est dans un flux incessant; seul le nombre des éléments est constant. Ainsi se perpétuent les apparences; ainsi dure l'illusion d'un moi personnel.

On se demande comment la religion bouddhique a survécu à la proclamation par ses prêtres d'un système qui sapait les fondements de toute métaphysique, affirmait le caractère illusoire des êtres humains et divins, niait l'immortalité de l'âme et, par conséquent, la rétribution des actes. Nous avons vu que le Bouddhisme s'était dédoublé et qu'une doctrine épurée s'était dégagée d'une religion populaire. Les laïcs restèrent indifférents aux progrès de l'esprit critique; seule

une élite parmi les clercs prit nettement conscience des idées nouvelles. La religion du plus grand nombre n'en fut pas directement affectée; mais la distance grandit encore entre les catégories de fidèles, et l'unité de l'Église fut davantage menacée.

En même temps que l'élite se retranche en quelque sorte de l'Église, l'idéal du saint devient surhumain et presque inaccessible. Perfection est désormais synonyme d'indifférence et d'impassibilité. A la ferveur des premiers apôtres, transportés de zèle pour le salut des créatures, succède un détachement insensible et hautain : l'Arhat est le type du Saint nouveau. Qu'on ne s'attarde point à sauver les autres êtres : le devoir urgent est de rentrer dans le néant pour échapper au désir. Voilà ce que l'orgueil et l'esprit contemplatif ont fait d'une religion d'amour et de sympathie universelle.

***

Les excès du monachisme aristocratique et du nihilisme intégral provoquèrent un réveil du sentiment religieux et un retour à la morale primitive. La réaction se dessine dès les premiers siècles de notre ère. Les aspirations et les croyances des premiers disciples du Bouddha n'avaient point entièrement disparu; elles s'étaient conservées dans les couches populaires. Ranimées par certains esprits, elles suscitèrent de nouveau le zèle et l'enthousiasme. La nouvelle école fut appelée « le Grand Véhicule »; c'était, en fait, un Bouddhisme plus humain, prenant plus largement appui sur la masse des fidèles. Les sectes auxquelles il s'opposait reçurent par contraste le nom de « Petit Véhicule, » et le Bouddhisme se trouva ainsi définitivement partagé en deux Églises rivales.

Les Saints du Petit Véhicule cherchaient leur émancipation individuelle. A ce but égoïste s'oppose désormais un idéal de salut collectif. Qu'on ne se hâte plus d'entrer dans le Nirvâna; le devoir est de répandre la Bonne Loi pour le bien des êtres, dût-on rester longtemps dans le tourbillon des réincarnations. Pour retrouver cet idéal altruiste, il suffisait d'ailleurs de méditer l'exemple de Çâkyamouni, qui, pendant d'innombrables existences, se dévoua pour le

salut de tous; en fait, les sectateurs du Grand Véhicule sont des candidats à la condition de Bouddha, des Bodhisattvas. On admet tous les concours; on ne décourage aucune bonne volonté; chacun peut être un futur Bouddha. Morale altruiste; idéal accessible à tous; par là, le Grand Véhicule s'oppose à l'esprit individualiste et aristocratique du Petit.

On n'abandonne point les conquêtes de l'esprit philosophique; mais ses négations apparaissent comme l'envers d'un mysticisme positif. Le Nirvâna reste un séjour épuré, ineffable, transcendant; mais ce n'est plus le néant. Les limites du moi sont effacées, ainsi que les caractères apparents de l'esprit et de la matière; mais on communie dans le sentiment de la vie universelle. Ce mysticisme inspirera les artistes incomparables de la Chine et du Japon.

D'autre part, la mythologie s'enrichit. En même temps que la communauté s'emplit de futurs Bouddhas, les espaces cosmiques se peuplent également de Bodhisattvas. Les plus puissants de ces êtres mythiques ne sont autres que les anciens dieux indiens, déguisés en Saints du Grand Véhicule. Ainsi s'intègre peu à peu dans le Bouddhisme tout le panthéon hindou, et ce syncrétisme n'est pas sans danger, car il risque de submerger la doctrine du Grand Véhicule sous un flot d'éléments hétéroclites : rites magiques, formules de sorcellerie, superstitions populaires. La menace, redoutable dans l'Inde, est également sérieuse chez les peuples voisins.

L'Asie offrait un champ à peu près illimité à l'activité des apôtres du Grand Véhicule. Ceux-ci s'engagèrent à leur tour sur les routes suivies par leurs devanciers, et, bientôt, les adeptes des deux Véhicules furent nombreux dans toutes les régions visitées par les missionnaires. Toutefois, une assez grande diversité ne tarda pas à se manifester dans ce vaste empire spirituel.

Dans l'Inde restée fidèle au régime des castes, les progrès de la colonisation aryenne agrandissent sans cesse le champ de l'orthodoxie brahmanique et refoulent le Bouddhisme. L'invasion musulmane lui porte le dernier coup. Il est expulsé et ne conserve que deux territoires excentriques : le Népal et l'île de Ceylan.

Dans les pays voisins des Mers du Sud, l'école du Grand

Véhicule a d'abord l'avantage; mais elle ne réussit pas à le conserver. Dans les îles de la Sonde, où tant de monuments ruinés attestent encore la puissance du Bouddhisme, la culture indienne s'éclipse sous des apports musulmans. En Indochine, le Bouddhisme reste vivace, mais le Petit Véhicule finit par l'emporter; on assiste même aujourd'hui au Siam, au Cambodge, en Birmanie, à une renaissance des études palies.

Par contre, en Asie Centrale, comme dans les autres pays au nord de l'Inde, c'est le Grand Véhicule qui triomphe. En Mongolie et au Tibet, contaminé par les anciens cultes locaux, il se teinte d'une nuance particulière. Les Bouddhas vivants qu'on vénère dans certaines lamaseries et qui se réincarnent de génération en génération, ont sans doute été conçus à l'image d'anciens génies qui se manifestaient jadis dans le corps d'un possédé.

La doctrine du Bouddha pénètre en Chine environ le début de l'ère chrétienne; mais, pendant les premiers siècles, ses progrès sont entravés par l'hostilité du monde officiel et l'absence de relations directes entre l'Inde et le monde chinois. En 399, le pèlerin Fa-hien se met en route pour visiter les Lieux saints et, en 518, l'impératrice Wou de la dynastie tongouse des Wei du nord envoie aux Indes l'ambassadeur Song yun. Dès lors, le Bouddhisme, mieux connu, se répand dans toutes les classes de la société. On étudie le sanskrit et la philosophie; on traduit les textes sacrés. Sous la glorieuse dynastie T'ang, des pèlerins comme Hiuan-tsang et Yi-tsing sont à la fois de courageux explorateurs, des savants éminents et des saints. Au prestige d'un grand empire s'ajoute l'éclat de l'art le plus noble : sculpteurs sous les Wei, poètes et peintres sous les T'ang, puisent leur inspiration dans le mysticisme du Grand Véhicule. La civilisation chinoise rayonne alors sur toute l'Asie.

Elle s'était déjà propagée, en même temps que la religion nouvelle, en Corée et au Japon. Dans ce dernier pays, la régence du prince Shôtoku (593-622) marque le début d'une ère de prospérité. Bouddhiste convaincu, il organise l'administration, fonde des monastères, favorise les arts et l'étude. L'union de l'Église et de l'État, de l'art et de la foi est surtout

féconde au VIIIe siècle, dans la période Tempyô, l'une des plus brillantes de l'histoire japonaise.

Dans les pays de civilisation chinoise, la vie religieuse est dominée par un idéal de piété filiale, d'où procède le culte des ancêtres. Afin de satisfaire à ces aspirations, le Bouddhisme du nord développe largement les rites en faveur des trépassés, les cérémonies en l'honneur des morts. Cette commune orientation n'a point empêché les adeptes du Grand Véhicule de se grouper en un certain nombre de sectes, tant en Chine qu'au Japon. Les uns invoquent de préférence Maitreya, le futur Sauveur. D'autres, les plus nombreux, se fient en la miséricorde d'Amitâbha. Ce Bouddha, qui règne à l'Occident, assisté du Bodhisattva Kouan-Yin, reçoit dans son Paradis les âmes de ses dévots. Quant à la secte du Dhyâna ou de la Méditation, dont le nom est devenu Zen dans la prononciation japonaise, elle recrute plutôt ses adeptes dans les classes supérieures. Suivant les théoriciens du Dhyâna, la sagesse s'acquiert par l'intuition; elle est le fruit de la concentration de la pensée; elle ne s exprime point par des mots. De ce mysticisme contemplatif s'inspirent les œuvres les plus profondes de l'art japonais, celles où la matière et le sujet ne sont pour l'artiste qu'un prétexte à suggérer l'Ineffable et le Divin[1].

***

Après cette esquisse rapide, une constatation s'impose : les progrès du Bouddhisme dans chaque pays ont été suivis d'un renforcement du pouvoir central, d'un renouveau littéraire, artistique ou philosophique. Ceci est particulièrement sensible dans l'Inde au temps d'Açoka et de Kanishka, dans

1. On ne peut, à défaut de statistiques sûres, dénombrer les bouddhistes du monde entier. Si l'on désigne ainsi tous ceux qui, à quelque moment de leur vie, ont recours au clergé bouddhique, et si on évalue à 300 millions le nombre des Chinois et à 83 millions la population de l'Empire japonais, on obtient les chiffres approximatifs suivants :

Grand véhicule (Chinois, Japonais, Annamites, Tibétains, Mongols, Indiens)	411 millions.
Petit véhicule (Siamois, Birmans, Singhalais, Laotiens, Cambodgiens)	19 —

la Chine des T'ang, au Japon sous la période Tempyô. Il serait sans doute imprudent de conclure que les formes supérieures de la vie sociale et individuelle procèdent toujours d'un sentiment religieux intense. Il apparaît au moins que la culture humaine peut trouver dans la religion un stimulant efficace. En fait, dans l'histoire de l'Asie, le Bouddhisme se révèle fréquemment comme un des principaux facteurs de la civilisation.

Un second point digne de remarque est la souplesse du Bouddhisme, sa faculté d'adaptation à des milieux divers. L'activité des premiers apôtres est étonnante; ils ont tôt fait de conquérir toute la basse vallée du Gange. Puis, pour égaler les Brahmanes, ils se donnent des livres de lois, un Canon de textes sacrés. Ils se font dialecticiens pour discuter avec les Grecs. Il semble que l'avenir soit dès lors assuré, et le Bouddhisme devient contemplatif : dans la paix de leurs cellules, les Arhats, indifférents à tout ce qui les entoure, trouvent un Nirvâna anticipé. Cependant les peuples lointains aspirent à connaître la Loi; alors surgissent de nouveaux apôtres; les anciennes vertus refleurissent; la règle et le dogme s'adaptent aux nécessités de la propagande. Depuis quelques années, les circonstances ont encore changé. La grande industrie commence à transformer l'Extrême-Orient. Des problèmes se posent, qui ne prendront pas au dépourvu les dirigeants du Bouddhisme. Déjà leur attention s'est portée de ce côté et des œuvres sociales se fondent pour aider le prolétariat des grandes villes.

Quant à ce qui constitue l'essence même de la doctrine, la science européenne l'a souvent méconnu. On a défini le Bouddhisme une religion athée. C'est accorder trop d'importance à des apparences secondaires et transitoires. Dès le principe, les Bouddhistes ont reconnu l'existence d'êtres supérieurs à l'homme, auxquels ils tâchaient de s'égaler, non par de vaines pratiques, mais en perfectionnant l'individu. Ces personnages surhumains furent d'abord es anciens dieux des brahmanes. Peu à peu, on apprit à vénérer les Bouddhas et les saints, mais ceux-ci ne tardèrent pas à se fondre dans une entité suprême : le Nirvâna. Le Nirvâna lui-même cesse enfin d'être une réalité positive.

A ce stade, l'athéisme n'est qu'un des aspects du nihilisme intégral.

Le caractère essentiel de cette religion, c'est moins le nihilisme vers lequel elle tend que le sentiment initial d'indépendance à l'égard des dieux. Du moment qu'il a rejeté la croyance à l'efficacité du sacrifice, l'homme prétend se délivrer lui-même. Bientôt, le culte des Bouddhas se développe, et l'humanité risque d'être assujettie à ces nouveaux dieux; les philosophes tâchent d'écarter cette menace; l'esprit critique supprime, en les niant, tous les appuis que l'homme cherchait en dehors de soi. Toutefois, ce nihilisme n'est point un aboutissement; c'est un stade intermédiaire où s'élabore le mysticisme du Grand Véhicule. Sans doute, la plupart des croyants ne purent jamais atteindre aux sommets où cherchaient à les entraîner les docteurs. On continua toujours d'honorer les reliques et les arbres sacrés. Aujourd'hui, dans mainte province, la masse des fidèles s'abandonne aux excès de la superstition. Mais la tradition subsiste. Déjà s'annonce un renouveau, dont les travaux européens sont peut-être responsables. L'Asie inquiète, déçue par la civilisation moderne, se remet à interroger les vieux sages. Le Bouddhisme régénéré peut encore apaiser les âmes et diriger les peuples vers de nouveaux destins.

J. PRZYLUSKI

LE JARDIN DU CAVALIER

à Ugo Ojetti.

Laurent Théziens est mort cette nuit. La plus douce mort: dans le sommeil, au terme d'une longue vie, féconde, glorieuse, harmonieuse. Les journaux parlent tous plus ou moins de Théziens, ce matin... Soixante-dix-huit ans. Je le croyais plus âgé. A le voir si blanc, si « patriarche », je le croyais de la génération de Rodin, de Claude Monet. Quand mes parents me le désignaient, jadis, au vernissage, dans les grandes salles tristes du Palais de l'Industrie, j'étais encore presque un enfant. J'ai été habitué très tôt à considérer Théziens comme un vieillard. Le plus beau des vieillards. Par sa coiffure, par sa manière de s'habiller et de se tenir, il avouait le souci d'être « décoratif ». Rien de tapageur, cependant, rien de voyant. Personne de moins « rapin » dans sa corporation. Que ceux qui ne le connurent point se le représentent en évoquant l'un de ces personnages qui, tenant cérémonieusement compagnie à Jésus, dans les *Noces* véronésiennes, ont si peu l'air, entre leur violoncelle et leur lévrier, de soupçonner qu'un Dieu vient, pour eux, de changer l'eau en vin.

Mon père et Théziens s'étaient connus à l'École des Beaux-Arts. Ils avaient des souvenirs communs. A mon tour, j'ai maintenant des souvenirs de Théziens. Je crois qu'ils peuvent présenter, pour d'autres que pour moi, un certain intérêt. C'est pourquoi j'entreprends de les consigner ici.

Je me vois sortant du Louvre avec mon père, un jeudi après-midi, au moment où Théziens y entre. Nous nous garons tant bien que mal des insupportables courants d'air qui se cha-

maillent à toute heure et en tout temps sous les guichets de l'Horloge. A l'abri d'un pilier je regarde, du bas de ma petitesse, celui que mon père appelle « le plus grand peintre vivant ». Qu'il me semble grand, en effet, quand je lève le nez!...

La place éminente qu'occupe Théziens dans l'art contemporain et qu'il est probable que l'avenir lui conservera, il ne la doit guère à des nouveautés de technique, à des audaces de composition. On peut à certains égards le comparer à à Prud'hon, à Chassériau, qui « n'inventèrent » rien, mais qui reçurent le privilège de créer un type de femme qui n'existait pas avant eux. Un bon moyen de durer, pour un artiste, est peut-être d'ajouter un visage nouveau à la galerie féminine devant laquelle, de siècle en siècle, les hommes viennent vainement rêver. De très grands peintres, par exemple Delacroix ou Courbet, ne connurent point cette faveur. Vous arrive-t-il, devant une créature vivante, d'aimer à vous dire : « Un Delacroix... Un Courbet...? » Tandis que vous vous êtes brusquement trouvé en présence d'un visage de chair et de sang qui vous a obligé à revoir, comme dans une hallucination, l'un des masques délicats que, de l'Impératrice Joséphine à Psyché, Prud'hon noie d'ombres molles et chaudes, ou, dans une autre circonstance, ceux, graves et doux, auxquels Chassériau impose les mystérieux stigmates d'une sensuelle nostalgie.

« La Femme de Théziens », comment la décrire? Son pouvoir de fascination tient moins à la perfection, à la pureté des traits qu'à une sorte de phosphorescence sentimentale, si l'on peut dire, aussi difficile à analyser qu'il serait difficile, par exemple, d'analyser la séduction que le parfum de l'héliotrope exerce sur l'odorat, ou, sur le goût, la saveur de la pêche... Je pense ici non seulement à la *Femme en Bleu* du musée du Luxembourg, (fameux chef-d'œuvre de Théziens, et que l'on a souvent appelé « la Joconde moderne »), mais à ces grandes allégories pacifiquement rêveuses de la Chambre de commerce, ou encore à la belle morte dont le corps traîne sur la plage, au premier plan d'une composition à laquelle Théziens ne voulut point donner de titre, et que j'avais baptisée, quand j'étais plus jeune, en souvenir d'un hémistiche de Baudelaire ; « ... *Nage vers ton Electre...* »

***

Théziens, célibataire, est mort à Pau, dans un hôtel où il hivernait. Il n'habitait plus guère à Paris... Au moment où l'on va le mettre en bière, qui a-t-il près de lui? Quelque parent éloigné, qu'un rapide, inopiné voyage invite plus au repos qu'à la tristesse... De notre temps, les vieux maîtres n'ont pas d'élèves, de fils spirituels... J'aurais tant aimé le voir une dernière fois, sur son lit de mort! Vingt ans, ou presque, se sont écoulés depuis l'époque où, pendant deux semaines, je l'ai vu quotidiennement. Aujourd'hui qu'il est trop tard, je regrette amèrement de ne pas être resté son familier... Au fond, si je ne l'ai pas revu, c'est peut-être qu'il n'y tenait guère. Regrettait-il ses confidences, et la scène bizarre dont j'avais été le témoin? Les circonstances organisent parfois entre deux êtres une intimité improvisée et provisoire; le souvenir de cette intimité (je peux même dire de cette complicité), si nous nous étions revus, nous eût probablement déconcerté.

***

Florence. Octobre 1909. Dans l'intention d'y passer l'automne, j'avais essayé de louer un petit logis où je demeurai lorsque je vins à Florence pour la première fois. Deux chambres étroites, tout en profondeur, qui, par des fenêtres minuscules, prenaient jour sur l'Arno. Comme j'y avais été heureux, quelques années plutôt, lâché à vingt-deux ans dans cette Toscane à laquelle, avant d'y venir, j'avais avidement rêvé! Monuments, tableaux, paysages étaient, de loin et de longue date, avant que je les eusse devant moi, des amis familiers... Mais, en 1909, la signora Deliguori, hôtesse charnue et prospère, « ne prenait plus d'étrangers ». J'allai m'installer dans un hôtel voisin d'où j'avais une vue analogue, c'est-à-dire les vieilles maisons aux teintes de roses sèches, qui, de l'autre côté du Lung'Arnò Acciajoli, trempent leurs pieds saumâtres dans l'eau couleur purée de pois, et, au delà des toits, dorés comme des abricots, la colline qui porte les jardins Boboli, où je vais vous conduire tout à l'heure.

En écrivant ces lignes, j'entends encore le bruit que font les fers des chevaux sur l'asphalte du quai étroit, et les chansons accompagnées de guitares ou de mandolines que les musiciens ambulants exhalent comme un encens profane vers les fenêtres des hôtels. Chansons rythmées, le plus souvent à contre-temps, par le léger tintement métallique que produisent en heurtant la chaussée les pièces de bronze ou d'argent chargées d'apporter aux chanteurs les remerciements de l'auditoire.

***

Comment mon père apprit-il, à Paris, que Laurent Théziens se trouvait à Florence? Dans la lettre où il me l'apprenait à moi-même je trouvai une carte sur laquelle quelques mots d'introduction étaient griffonnés par lui pour son ancien camarade. Mon père savait que j'admirais Théziens et me ménageait, avec sa gentillesse coutumière, la possibilité de visiter avec un compagnon de cette qualité et un artiste de cette valeur quelques galeries d'Italie. Mon père ignorait où gîtait Théziens; mais, il n'en doutait pas, je le rencontrerais sûrement; peut-être même l'avais-je déjà rencontré.

Non, je n'avais pas encore rencontré Théziens. Je ne fréquentais guère, cette année-là, les musées. Je séjournais à Florence pour la troisième ou quatrième fois, et les chefs-d'œuvre des Offices ou du Pitti n'exerçaient plus sur moi le puissant attrait de nouveauté qui, jadis et naguère, me retenaient dans des salles d'où la foule mortifiante des touristes m'écartait plutôt.

J'étais assez content (assez fier) de me promener dans Florence comme je me serais promené dans ma ville natale. A Paris, vous n'allez pas tous les jours au Louvre. Je flânais des Cascine à la via Tornabuoni; ici rêvant aux belles promeneuses qui, du temps des Grands-Ducs, fréquentaient ces jardins; là m'attardant chez ce pâtissier dont le salon de dégustation n'est séparé de la rue que par une glace sans rideaux, de sorte que, si l'on a la chance de trouver libre un guéridon bien placé, on y jouit d'un double spectacle, celui des consommateurs et celui des passants. Je devrais dire

« passantes » et « consommatrices », car, malgré l'expansive élégance des jeunes civils et des jeunes officiers qui stationnent via Tornabuoni, j'étais plus attentif à repérer et à admirer les ravissantes jeunes femmes et jeunes filles qui, soit indigènes, soit étrangères, se rassemblent volontiers à l'heure du thé dans ce coin de Florence, le plus confortable et le plus animé.

***

Je possédais depuis quelques jours la carte d'introduction que mon père m'avait adressée pour Théziens. Je m'étais déjà dit plusieurs fois : « En allant passer une heure, un matin, dans quelque galerie, tu as bien des chances d'y rencontrer ce vieux maître »; pourtant je remettais ma quête. Je crois qu'il est difficile d'être bien soucieux, à Florence, d'art et d'artistes contemporains. Je n'étais pas pressé. Je l'étais si peu que, le jour où j'aperçus Théziens, dans la salle du pâtissier dont je viens de parler, seul à une table, assez loin de moi, je ne me fis pas connaître de lui.

Il était également là en spectateur. Il fut salué plusieurs fois; personne cependant ne l'aborda. Me parut-il, à ce moment, mélancolique? Je ne le crois pas; mais, quand je pense maintenant à cette première rencontre, je vois forcément un homme mélancolique : les confidences que je devais recevoir de Théziens par la suite m'autorisent à admettre cette mélancolie.

Dans la pâtisserie, beaucoup de personnes, comme moi-même, étaient retenues par la belle et noble prestance de ce grand vieillard, à la fois élégant et démodé, dont la légère barbe argentée, dans ce temps-là, se souvenait encore un peu d'avoir été d'or. Je me rappelle le veston qu'il portait : Théziens (comme Delacroix) était très attentif à sa mise. Un veston ample, d'étoffe bourrue, couleur de cigare, fermé très haut, et agrémenté de tous petits revers qui, au lieu d'être appliqués sur les épaules et sur la nuque par un coup de fer très apparent, étaient seulement « roulés », comme disent les tailleurs. La mode du revers « roulé » s'est maintenant beaucoup répandue. Dans ce temps-là, c'était un raffinement original... M'excusera-ton de parler aussi de la

cravate de Théziens? Sur un autre elle eût paru un peu « marquante », étant rouge et ornée d'une monnaie antique montée en épingle. Ce plastron chaud et généreux de ton, pouvait au besoin faire dire aux passants : « un artiste... » Mais, rien qu'à voir Théziens, on avait le sentiment d'une supériorité; et je suis sûr que ceux qui le considéraient sans le connaître le plaçaient dans une élite et se disaient : « Voilà *quelqu'un...* »

***

Je l'abordai au musée de l'Académie, où j'avais été revoir le tableau si réjoui et si réjouissant qui représente le jeune Tobie rentrant chez lui avec son poisson et les trois Archanges. Le musée de l'Académie, qui est perdu dans une rue triste, était alors très riche et très attachant. Aujourd'hui, presque toutes les toiles qu'on y conservait sont allées dans d'autres musées. A l'époque dont je parle, on y voyait le *Printemps* de Botticelli, ce qui suffisait pour y attirer les migrations de demoiselles anglaises. On y voyait aussi ces marbres inachevés que Michel-Ange sculpta pour le tombeau de Jules II et qui ornèrent longtemps une grotte, au Boboli. Théziens stationnait devant l'un de ces marbres. S'il avait regardé un tableau, j'eusse peut-être eu scrupule à le déranger; mais, puisque ce peintre regardait de la sculpture, je me dis naïvement que, en l'abordant, je serais moins importun.

Je me nommai à lui et lui remis la carte de mon père. Il m'accueillit avec cette bonne grâce à peine un peu distante que j'ai connue également à Maurice Barrès (auquel, cependant, Théziens ressemblait si peu); et la glace fut tout à fait rompue quand je lui contai qu'à dix ans, je lui avais été présenté sous les guichets du Louvre. Je pouvais lui dire non seulement que je l'admirais, mais que je le connaissais depuis très longtemps.

Nous flânâmes ensemble dans cette Académie que l'heure du repas rendait déserte. Je me souviens qu'il me mena voir une toute petite peinture, un morceau de prédelle, qu'il goûtait pour une alliance de jaune et de rose. Je lui parlai avec enthousiasme de mon jeune Tobie. Il parut soudai-

nement et exagérément content, et ajouta qu'une très chère amie à lui avait jadis pour ce Tobie une dilection particulière, le comparant à certains scherzos des sonates de Mozart, où la même amitié s'établit entre la pureté et la gaîté.

***

Il m'accepta vite comme compagnon. Nous étions l'un et l'autre seuls à Florence, qu'il connaissait et admirait pour y avoir longuement et fréquemment séjourné. Je crois que je l'amusais et que mes engouements, mes jugements tranchés lui rappelaient sa jeunesse. Grâce à Théziens, je fis la connaissance de certaines œuvres que je ne connaissais pas; par exemple les fresques de Bronzino, au Palais de la Seigneurie. A propos de ce grand et singulier Bronzino, que j'aurais pu citer tout à l'heure parmi les peintres qui ont mis au monde un type féminin tout à fait personnel, je m'enhardis à interroger mon illustre compagnon sur son « type » à lui. « La Femme de Théziens » était-elle l'enfant de sa seule imagination; ou avait-il eu jadis devant les yeux un modèle dont, en le transposant, il avait tiré, picturalement, sa propre créature?...

Il me répondit :

— Vous me posez une question que je n'ai jamais eu à me poser. Je sais parfaitement bien comment cette femme, dont vous avez distingué la permanence dans mes œuvres, m'a en quelque sorte été annoncée, puis imposée. Ce que je vais vous confier, je ne l'avouerais peut-être pas à un « confrère »; je risquerais d'être par lui traité « d'idéaliste », de littérateur, ce qui, pour l'heure, vous le savez, est le dernier terme du mépris... Mais vous êtes écrivain; cela vous intéressera peut-être...

» Je suis très persuadé qu'un peintre de figures, qu'un peintre de portraits n'a pas à se garder de laisser collaborer, avec sa main et ses yeux, son imagination et son cœur. Quand j'avais votre âge, je rêvais beaucoup avec mes pinceaux, comme vous rêvez avec votre plume. La nature était pour moi le plus beau et le plus impérieux des thèmes. Mais ma seule espérance était de tirer un jour de ce thème mes propres variations. Ces variations confèreraient une existence

plastique aux chimères que je portais en moi. Ou, plutôt, à une certaine chimère, à une vision doucement obstinée, à une figure que je subissais fatidiquement... Vous êtes trop jeune pour avoir connu mes toutes premières toiles, dont aucune, d'ailleurs, n'est restée en France. Je les peignais avec l'aide d'un très agréable modèle. Rose Rénier était douce, assez passive; elle riait tranquillement devant mon travail, lorsque, après la pose, elle venait l'examiner. Puis elle disait, à la fois flattée et déroutée : « Vous croyez vraiment que je ressemble à ce que vous avez peint?... » Évidemment, mes figures ne ressemblaient guère à Rose. Le modèle me servait de point de départ, de contrôle, de référence. Sous la lumière de l'atelier je demandais à un gentil visage de m'indiquer une valeur; de me renseigner sur la force ou l'exactitude d'une ombre, sur l'accent ou la vraisemblance d'une lumière. En somme je lui demandais des permissions, des assentiments. Ainsi pourvu, je laissais apparaître et régner la créature imaginaire à laquelle vous reconnaissez, avec d'autres, une physionomie, un caractère particuliers. Je ne vais pas vous la décrire; ce n'est pas mon métier de me servir des mots.

» Ces premières toiles avaient certainement quelque chose de guindé, d'approximatif, d'artificiel. Elles étaient mauvaises. Rose, si elle m'aidait, me gênait aussi. Elle se mêlait parfois importunément à la conversation muette que je tenais avec ma très immatérielle compagne... Puis, je partis pour l'Italie, et, un beau jour, j'y rencontrai, mené à elle par mon destin, Celle que mes visions antérieures m'avaient promise et présagée... »

Pour prononcer ces derniers mots, la voix de Théziens changea. Il ne me regardait pas. Je le regardais. Quand il se tourna vers moi, mes yeux lui demandaient probablement ce que ma bouche hésitait à dire : « Cette femme et vous, vous vous êtes aimés...? » Il baissa les yeux comme un adolescent, et, sur un ton sec et bref qui, au lieu de dissimuler son émotion, la publiait, il répondit à mon regard :

— Vous pensez bien, jeune homme, que cette personne, je ne l'ai jamais oubliée!...

***

Les touristes sentimentaux sont habiles à peupler de fantômes les souvenirs qu'ils gardent de leurs voyages. Les beaux monuments et les paysages exemplaires servent de « fonds » à notre galerie particulière. Des figures qui la composent, les unes sont ce qui nous reste d'une passante; les autres ressuscitent des êtres que nous pûmes approcher; dont il est arrivé que nous nous éprîmes; dont, parfois, nous parvînmes à nous faire aimer... En racontant ici mes rencontres florentines avec Théziens, je suis obligé de m'arrêter un instant à un souvenir personnel. Excusez-moi.

Le seul de mes séjours là-bas qui ne m'impose pas le spectre d'une créature belle ou charmante est celui pendant lequel je fréquentais Théziens. Encore ce que je dis là n'est-il pas tout à fait juste : vous le verrez, si, pendant ce séjour, je ne m'intéressai pas moi-même à une femme, je fus conduit à le faire indirectement.

Je ne parlerai ici ni de Bibianina, qui aimait tant les granitis au café et qui enchanta ma première Florence; ni de Gerty X., Américaine à la peau de lait, près de laquelle je passai un printemps édenique, comblé de fleurs, de cloches et de baisers. Mais je dois dire deux mots de celle que j'appelle la Dame-àu-chapeau-de-pourpre.

Rien ne ressemble moins à une « aventure... »

Je la rencontrai dans le Jardin du Cavalier. Le Jardin du Cavalier est situé tout en haut du Boboli. Il se peut que vous le connaissiez, sans savoir son nom; et j'ignore pourquoi il s'appelle ainsi. Il est très dérobé. Pour y accéder, il faut, au terme d'une allée assez roide, franchir une grille qui, le dimanche, est ouverte, mais dont on doit, pendant la semaine, demander la clef à un jardinier. Dans l'espoir d'une *mancia*, ce jardinier rôde généralement dans le voisinage. Derrière la grille, il y a une sorte de loge de concierge qu'un double escalier entoure. Par ce double escalier, on gagne le Jardin. Il vous apparaît d'un seul coup, là-haut, comme une surprise. Régulièrement dessiné, il occupe une large terrasse qui sert de promenoir au long pavillon bas devant lequel il s'étend. Ce pavillon, à moitié casino, à moitié orangerie, doit, comme

le Jardin, dater du XVIIIe siècle. J'ai toujours supposé que l'endroit avait été agencé pour quelque princesse que les dimensions colossales et peu intimes du palais Pitti effarouchaient.

La vue que l'on a du Jardin du Cavalier n'est pas très vaste. Elle ne peut nullement être comparée à des vues fameuses comme la vue de Fiesole ou la vue de San-Miniato. On tourne le dos au fleuve, à la ville, dont on n'aperçoit guère qu'un faubourg. Par contre, les gracieuses collines si suavement dessinées de Poggio Imperiale et de Torre al Gallo sont devant vous, vers le midi; et, au pied du mur qui soutient, de ce côté-là, la terrasse, s'enchevêtrent des prairies déclives, plantées d'oliviers ou de petits vignobles qui, à deux pas de la ville, proposent une impression de paix pastorale bien reposante. Peut-être ce spectacle n'est-il si séduisant que parce qu'on l'admire d'un jardin soigné, civilisé, profusément garni de fleurs bariolées et odorantes, au milieu desquelles un bassin carré, agrémenté d'un jet d'eau, brille comme un beau tapis de perles.

Dès mon premier séjour à Florence, je contractai le goût de fréquenter ce jardin. Chaque fois que je redevenais florentin, je n'eusse manqué d'y retourner.

Or, un jour que j'y étais assis, oisivement heureux, je vis apparaître, accompagnée d'une cour d'hommes, celle dont j'ignore tout et qui ne sera jamais pour moi que la Dame-au-chapeau-de-pourpre. Je ne saurais en essayer la peinture : le détail de ses traits s'est dissipé dans ma mémoire, et se mêle confusément désormais, vous allez voir pourquoi, à des figures « théziennes ». Toutefois, je n'oublierai jamais son grand air de tristesse; une tristesse distraite, pour ainsi dire, qui l'enveloppait comme un climat, comme un élément. Si sa bouche souriait, ses grands yeux étaient arrêtés sur un spectacle visible pour elle seule; spectacle qui ne l'étonnait pas, qui ne l'effrayait pas, bien que ce ne fût point, je le jure, un spectacle gai!... Elle l'acceptait toutefois sans surprise, sans protestation. On aurait dit qu'elle était heureuse d'être triste, et l'on devinait que le bonheur, s'il était venu à elle, l'aurait fatalement déçue...

La rencontre de certains êtres romanesques, dans des condi-

tions qui ne permettent pas de les approcher pour pénétrer leur mystère, donne postérieurement à la rêverie un aliment un peu comparable à celui qu'offre la musique, ou les arrangements passagers et pathétiques, sur le ciel, d'un beau couchant... La toilette de la passante secondait sa beauté. La robe était de pourpre, et de grandes plumes également pourprées se courbaient moelleusement sur son chapeau; un grand chapeau comme on en portait dans ce temps-là. Il paraîtrait suranné, aujourd'hui; ridicule : ne laissait-il pas voir non seulement la nuque et les tempes, mais encore un gros chignon profondément sombre, devant lequel on ne pouvait pas ne point penser à une longue et épaisse chevelure, voluptueusement déroulée sur un dos nu...

Ai-je passé l'âge où, lorsqu'on rencontre une semblable créature, on n'en finit plus de rêver sur elle et d'échafauder prodiguement des suites de situations et de péripéties qui toutes naissent de l'amour, ou le font naître? Je le crains, hélas! car depuis des années je n'ai plus rencontré de Dames-au-chapeau-de-pourpre dans les jardins publics. Mais celle-là, que je vis venir à moi, passer et disparaître, je ne l'ai jamais oubliée; et je sais très bien que je ne l'oublierai jamais...

***

La veille du jour où il devait quitter Florence, nous allâmes, sur ma proposition, Théziens et moi, passer la matinée au Palais Pitti. Nous avions revu ensemble beaucoup de peinture. Théziens n'était pas un discoureur; il ne disait pas grand'-chose devant les tableaux qu'il aimait. Mais il les faisait vivre pour moi d'une vie nouvelle (une vie plus profonde et plus nuancée) grâce à de petites remarques inattendues et frappantes où la sensibilité du poète se combinait à la science de l'homme de métier. Je me souviens que, pendant cette promenade au Pitti, il me maltraita fort parce que j'avais prétendu (assez sottement, mais peut-être par flatterie à son égard) que les visages de femmes peints par Titien m'ennuyaient parfois et que ces personnes compactes et stables, complètement dépourvues d'inquiétude, me faisaient un peu penser à de belles génisses installées dans leur pré. Théziens

me fit facilement remarquer et admettre que les visages de Titien sont presque les seuls qui, dans l'art moderne, ont la placidité olympienne des visages grecs. Il ajouta : « Lorsque la Galathée de Pygmalion eut pris les couleurs de la vie, elle fut un moment, avant de cesser d'être immobile et muette, une femme de Titien... »

Après avoir parcouru les galeries, Théziens voulut aller revoir, dans la partie privée du Palais, la *Pallade* de Botticelli, et aussi une vaste salle, dont je ne connaissais pas la décoration baroque. Une autorisation spéciale était nécessaire. Le fonctionnaire qui la délivrait était absent. Il ne serait là que dans le courant de l'après-midi. Nous prîmes rendez-vous pour trois heures, et nous gagnâmes le Boboli.

Le Boboli, très peu toscan, a l'austérité de ces jardins de Rome et de Tivoli où la terre ne porte pour tout décor que l'eau prisonnière et la verdure taillée (ou naturellement rectiligne) des arbres à feuillage persistant. Cyprès et yeuses n'y sont guère, pour l'architecte, que du matériau, une sorte de ciment végétal.

J'attribuai à la monotonie de ce Boboli, très beau mais un peu inerte, l'air absorbé, vaguement morose de mon vieux compagnon. Et, autant parce que j'étais tenté d'y retrouver le fantôme de la Dame-au-chapeau-de-pourpre que dans l'idée d'égayer Théziens en lui montrant de l'espace et des fleurs, je lui proposai de monter jusqu'au Jardin du Cavalier.

Fut-ce à ce moment ou un peu plus tard que je m'aperçus de son trouble? Si je dis que Théziens me sembla hésiter alors à dire « oui », ce ne sera peut-être pas vrai, mais très vraisemblable.

***

Il faut gravir toute la colline pour parvenir à la grille du Cavalier. Nous fîmes l'ascension lentement; Théziens devait approcher de la soixantaine, et je voulais éviter qu'il s'essoufflât.

Là-haut, le jardinier nous salua gaiement, comme de vieilles connaissances. Sans nous être concertés, nous prîmes chacun un escalier différent; Théziens l'escalier de droite, moi celui

de gauche. Je montais les marches avec le léger battement de cœur que j'aurais encore si, demain, je les gravissais de nouveau. Je ne pouvais m'empêcher de me dire : « Si cette belle personne t'apparaissait au tournant!... » Je ne me hâtais pas. J'arrivai en haut des marches en même temps que Théziens, et, là, je suis vraiment sûr de ne rien inventer en disant que je fus frappé par l'altération de ses traits, par ce qu'il y avait d'égaré dans son regard. Il paraissait ne pas voir devant lui. Je ne sais pourquoi, je me mis à rire. Il fronça les sourcils. Pour m'excuser de ce rire intempestif, et aussi parce que j'avais envie de parler de la Dame-au-chapeau-de-pourpre, je lui racontai tout de go, en veillant à ne pas trop tomber dans la sentimentalité, la rencontre (mémorable pour moi seul) dont ce Jardin avait été le théâtre.

Pendant que je parlais, nous continuions d'avancer. Peu de promeneurs. Feuilles et fleurs étaient déjà feuilles et fleurs d'automne; des roses devenues si transparentes qu'elles semblaient être des fleurs spiritualisées; et, sous ces roses, des touffes de sauges; je devrais dire : des flaques de sauges, tant ces fleurs rouges et denses faisaient penser à du sang. Il pouvait être onze heures du matin. Le soleil n'était pas encore parvenu à dissiper entièrement les vapeurs exhalées par la rosée d'octobre. Tout le paysage était comme embué. Rien ne donne plus l'impression d'une mélancolie sereine que ces vaporisations opalisées de l'air lorsqu'elles enveloppent et caressent le feuillage incertain des oliviers. Comme moi, comme Théziens, la nature se vouait à se souvenir; elle était parée pour une fête de commémoration...

Théziens m'avait écouté sans rien dire et sans que je le regarde. Je ne le regardais pas parce que je redoutais de voir dans ses yeux, sinon un peu de moquerie, du moins cette vague condescendance amusée que j'acceptais parfaitement, quand il s'agissait d'esthétique, mais que je ne tenais pas du tout, dans la circonstance, à supporter.

Nous nous arrêtâmes au bout de la terrasse, côte à côte. Je cessai de parler; et comme, après quelques secondes, Théziens ne rompait pas le silence, je me tournai vers lui, attendant les quelques mots par lesquels il eût dissipé ou accentué ma légère et assez artificielle émotion.

Je vis un homme très pâle, tout contracté. Les paupières étaient baissées; toutes les rides du visages s'étaient creusées. Théziens éprouvait visiblement une brusque souffrance, à laquelle je n'attribuai d'abord qu'une cause physique. J'eus un élan vers lui :

— Vous ne vous sentez pas bien?... Voulez-vous vous asseoir?...

Il fit « non » de la main. Un sourire assez pénible, un sourire pareil à une grimace, succéda à l'expression d'anxiété.

Lorsqu'à vingt-cinq ans on voit un vieillard souffrir, on prévoit tout de suite le pire : j'ai redouté un instant que Théziens ne « passe », là-haut, dans mes bras...

Il se maîtrisa. La grimace s'effaça; le sourire du cher vieil homme devint doux, tendre, puéril. Il me prit paternellement le bras :

— Je vous suis reconnaissant de m'avoir associé à votre pèlerinage. Mais, par sa ressemblance avec un événement qui m'est arrivé ici même, votre récit a touché la place la plus sensible. A mon âge, un cœur n'a que des cicatrices... Hélas! elles brûlent parfois comme des blessures...

Tout le poids de son bras pesait sur mon bras. Qu'il me semblait vieux, pitoyable!... Nous marchions pas à pas.

— Confidence pour confidence; voulez-vous?... Ah! vais-je pouvoir parler?...

Il s'arrêta; s'approcha du petit mur bas, à peine plus haut qu'un banc, que nous nous étions remis à longer. Il regarda précautionneusement à droite et à gauche, comme un voleur. Le Jardin semblait vide. Il se pencha vers l'un des pots d'argile que le mur supportait; de simples pots de jardinier, contenant des pieds de géraniums, de basilic, de citronnelle. Il le souleva; le reposa un peu plus loin, et, de sa main droite, son inestimable main de grand artiste, si souple, si intelligente (et restée si belle), il essuya pieusement la pierre plate, écartant les débris de terre végétale, l'humble poussière rustique :

— Voyez-vous ce que je vois?... — dit-il, — ou, pour les autres, tout est-il à jamais effacé?...

Je me penchai et distinguai assez facilement, peu profondément mais nettement gravés dans la pierre, deux noms en

petites capitales; le sien : LAURENT; et, tout de suite en-dessous, ce prénom de femme : EVA. Moins surpris qu'ému, je les épelai à mi-voix. Il les répéta près de moi, comme une plainte : « Laurent... Eva... »; et ajouta :

— Il y a une date, n'est-ce pas?...

— Je ne vois pas la date... Si : 1872...

Il soupira :

— Que c'est loin!... Pourtant, c'était hier... c'est aujourd'hui... et, déjà, c'est demain...

Pauvre vieux grand homme, qui s'attendrissait devant les plus naïfs vestiges d'un amour ici-bas!...

***

Du récit à la fois embrouillé et décousu qu'il me fit alors, que me reste-t-il?...

... Cette Eva était (vous l'avez deviné) la femme à laquelle, devant les grands corps éburnéens du Bronzino, Théziens avait fait allusion. Ils s'étaient rencontrés à Florence, quand Théziens y vint pour la première fois... 1872; c'est-à-dire trente-sept ans avant le jour où je recevais ces aveux, et cinquante-cinq ans, plus d'un demi-siècle, avant le jour où j'écris ceci!...

En 1872, Théziens avait vingt-trois ans. A vingt-trois ans, il devait être irrésistible. Elle était presque aussi jeune que lui...

— Je dois à Eva, — me dit-il, — tout ce que j'ai pu faire de bien ici-bas. Si je ne l'avais pas rencontrée, je serais resté n'importe qui; un homme engourdi, un artiste médiocre : l'un de ces malchanceux qui hésitent toute leur vie entre ce qu'ils voient et ce qu'ils imaginent. Eva m'a donné le moyen et la force de m'exprimer. Elle est venue à moi comme les fées, comme les bons génies, qui, hélas! ne demeurent jamais bien longtemps près des infortunés mortels. Eva m'a été retirée comme elle m'a été donnée. Si je ne lisais pas nos deux noms, sur cette pierre, gravés par sa main et par la mienne, s'il n'y avait pas ce témoignage irrécusable, je pourrais croire que j'ai été le jouet d'un songe; d'une de ces illu-

sions si parfaites qu'elles ne dupent pas seulement le cœur et l'esprit mais la chair même, tous les sens exaucés...

Leur bonheur dura dix jours :

— Dix pauvres et miraculeuses journées, à la fois misérablement courtes, et longues, chacune, pesantes comme un siècle... Je ne sais d'elle que son prénom : Eva. Encore n'était-ce probablement pas son nom véritable, mais le nom allégorique qu'elle avait choisi pour m'apparaître... Elle parlait un mauvais italien, un français plus mauvais encore... Comment était-elle libre et seule à Florence? Elle m'avait fait promettre de ne pas essayer de le savoir. Pouvais-je ne pas tenir ma promesse?... Elle portait une alliance que je ne parvins jamais à lui ôter. Parfois je suppose qu'elle était russe; cela pour des raisons bien fragiles : il m'a semblé vaguement, en lisant des romans de Tourgenieff, la reconnaître, et même la mieux connaître. Mais peut-être ne la reconnaissais-je pas et ne faisais-je que céder à la séduction si profondément féminine des héroïnes du romancier, auxquelles j'aurais tant voulu qu'Eva ressemblât...

Entre Théziens et cette Eva, il ne s'était pas agi de conquête, de poursuite :

— Elle *devait* m'aimer, comme je *devais* l'aimer... Nous nous rencontrions dans une retraite profonde, au plus secret de la ville. Les fenêtres donnaient sur une cour étroite; ç'eût été un préau de prison sans un grand magnolia presque collé au mur, qui appliquait contre la croisée un lourd rideau de feuilles et de fleurs. Le lieu de cette retraite n'est connu que d'Eva et de moi. Sans doute, comme moi-même, ne l'a-t-elle révélé à personne. Jamais, vous entendez, jamais je n'ai trouvé le courage de passer devant cette maison, d'aller jusqu'au bout de la rue où cette maison s'élève... Ah! il faudrait être un grand poète, un grand musicien pour essayer d'évoquer Eva... Que voulez-vous que nous fassions, avec nos méchants pinceaux, si serviles, si matériels?... Je n'ai jamais su que la trahir!... Tenez : je donnerais non seulement toutes mes toiles (ce qui ne serait pas grand'chose), mais les plus beaux portraits de femmes qui existent pour être celui qui a écrit le second acte de *Tristan*... Oui, c'est cela : j'ai eu dans ma vie mon « second-acte-de-Tristan!... »

Seulement, de nos jours, le roi Marke n'arrive pas à la fin de l'acte, entre ses hérauts et ses chiens. Il envoie un télégramme, et Isolde prend le train...

Ici, dans ce Jardin du Cavalier, « par un jour déchirant de beauté et de tristesse », ils se dirent adieu :

— ... Nous n'avions plus la force de parler; nous n'avions plus le courage de nous regarder; nous avons donc gravé nos deux noms, sur cette pierre, pour nous occuper...

Sa voix baissa; je ne l'entendis plus qu'à peine :

— Je l'ai vue partir... Mais elle ne m'a pas quitté... Eva a été ma véritable, ma seule compagne... Je n'ai jamais aimé qu'elle... Cependant je n'ai jamais cherché à la retrouver, à la revoir... Comment a-t-elle vécu? Existe-t-elle encore?... Questions que je ne me pose ni longtemps, ni volontiers. Eva ne peut pas avoir vieilli!... Elle ne peut pas vieillir... Parfois, dans mes moments d'aberrante vanité, j'en fais une Immortelle. Vous le dirai-je? C'est de ces moments-là que sont nés mes tableaux les plus résolument, les plus absurdement démodés. Quand j'ai peint le *Jugement de Pâris*, quand j'ai peint l'*Endymion*, je ne traitais pas froidement des sujets d'École : je croyais passionnément à ces fables...

Je l'avais écouté sans dire un mot. Je ne pouvais ni le questionner, ni l'encourager. Lorsqu'il s'arrêtait de parler pendant quelques secondes, je respectais son recueillement. Il fut heureux, comme soulagé, de pouvoir achever ses confidences sur un ton faussement plaisant :

— Oui, mon enfant, le vieux monsieur qui vous conte toutes ces folies a été le berger Pâris, le prince Endymion...

Je le regardais gravement; j'étais ému, un peu gêné.

Il eut un rire naïf, léger, inattendu... Quel charmant rire, jailli d'un cœur resté jeune!

— Vous êtes bien gentil de ne pas vous moquer de moi...

Mais le rire de Théziens ne dura pas; et nous nous tûmes. J'étais tout occupé à me représenter Eva, à la sortir des tableaux de Théziens pour la placer dans ce jardin. J'avais aussi envie de dire : « Ma belle promeneuse en rouge, pourquoi ne serait-ce pas la fille de votre Eva?... »

Théziens était assis sur le petit mur bas. Il tira un canif de sa poche. Un canif que je vois encore; en acier damas-

quiné, genre « travail de Tolède ». Innocemment, soigneusement, il grava sur la pierre : « 1909 »; considéra les chiffres tout frais, replaça le pot de citronnelle sur les deux noms et les deux dates; et, nous étant tacitement mis d'accord pour parler de tout autre chose, nous quittâmes le Jardin du Cavalier.

***

Il m'emmena déjeuner dans une trattoria, du côté de la Chartreuse d'Ema. Les oiselets, arrosés d'un vin blanc très « pierre à fusil », étaient excellents. Nous flânâmes ensuite dans le beau cloître, où reposent les moines. Il nous arrivait de rester de longs instants sans parler. Puis nous revînmes au Pitti, où nous attendait un fonctionnaire très empressé (Théziens avait laissé son nom).

Nous vîmes la longue et mystérieuse *Pallade*, si peu vaine de sa force. Théziens la rapprocha d'une manière curieuse et clairvoyante de la *Mélancolie* d'Albert Dürer (il prétendait que les deux artistes, dans un esprit différent, avaient traité le même thème). Nous vîmes aussi la grande salle baroque, qui sert fantasquement d'écrin à une somptueuse collection de pierres dures (elle me déçut un peu).

Nous sortîmes de là assez tôt pour que je pusse très raisonnablement proposer d'aller assister à la fin du jour sous les yeuses du Boboli, qui était encore ouvert. Je parlai de l'île des Citrons; le matin, nous le l'avions pas vue. Mais, hypocritement, je ne pensais qu'à retourner là-haut. Théziens eut plus de courage que moi :

— Oui, le Boboli, excellente idée... Mais je ne suis pas sûr d'être encore de ce monde l'an prochain; je quitte Florence demain. Y reviendrai-je jamais?... Je n'irai pas voir finir le jour ailleurs qu'au Jardin du Cavalier...

Nous voilà de nouveau, en complices, émus comme des adolescents, sans aucun souci du ridicule, sur la route préférée.

Un autre jardinier se tenait sur le seuil. Il ne nous accueillit pas moins courtoisement que son collègue; tira la grille devant nous; et, au bras l'un de l'autre, par le petit escalier de droite, nous gagnâmes ensemble notre jardin hanté.

Une lumière dorée, aussi épaisse que du sirop, coulait du ciel oriental. Le soleil était bas déjà et ses gros rayons, avec une sorte de paresse rassasiée, venaient horizontalement caresser le jardin. Tout ce qui, ce matin, était argenté, vaporeux, évanescent, avait pris une sérénité pesante, presque palpable.

— Que cette paix ressemble peu au bonheur! — dit Théziens. — Au contraire, avec quelle calme sournoiserie elle invite à la résignation!... Ah! depuis que je suis un vieil homme, les couchants d'automne me font physiquement mal. Ils ne touchent qu'à ce qui n'est plus... Les souvenirs ne sont bienfaisants que lorsqu'on les emploie à embellir ce qui vous arrivera demain... Mon jeune ami, quand vous rêvez à la jeune femme qui exhibait ici, il y a trois ans, son beau chapeau de pourpre, il s'agit moins d'elle, sans que vous vous en doutiez, que de celle que l'avenir va vous apporter, et qui, vous en êtes sûr, lui ressemblera... Moi, je viens dans ce jardin comme dans un cimetière. Je suis une ombre qui poursuit une ombre. Tous mes trésors sont des trésors perdus...

Je lui épargnai la protestation, injurieuse aumône. Il guidait notre promenade. Nous étions seuls, ou presque. Nous gagnâmes l'endroit où Théziens avait retrouvé et enrichi les touchantes reliques de sa jeunesse. Je ne remarquai pas que le pot de citronnelle avait été déplacé. Théziens s'en aperçut tout de suite. Il se pencha :

— Regardez! — me dit-il d'une voix étouffée, frémissante. Regardez!...

— Je me penchai à mon tour.

A côté des deux noms et des deux dates, on distinguait très bien, tracé gauchement et, en quelque sorte, à fleur de pierre, ce mot tout neuf : ADIEU...

« Il va défaillir », pensai-je. Point du tout. Théziens s'était redressé, transfiguré. Je puis vraiment dire que, par le regard, par la stature, il avait repris l'apparence d'un jeune homme. Il regardait devant lui, comme s'il voyait Eva vivante...

Je l'entendis murmurer :

— Elle est revenue!... Mon Dieu!... Elle est revenue!...

Et, s'excusant de la main, il partit d'un pas rapide à la poursuite de celle que, au bout de quarante ans, un surprenant destin lui rendait.

***

Mon premier mouvement fut de ne pas le suivre. Mais la curiosité l'emporta. Et puis, qui sait? tout pouvait arriver...

Je quittai donc le Jardin du Cavalier presque derrière Théziens. Le jardinier m'attendait pour fermer la grille. Ce n'était plus de l'or qui remplissait les allées déclives, mais une sorte de poussière brunâtre, pareille à celle qui survit un moment, sur le ciel nocturne, à la mort des fusées.

A l'issue du jardin, trois allées divergentes partaient d'un carrefour. Le complaisant jardinier me désigna Théziens, qui s'éloignait par l'allée de gauche. Il marchait vite, s'efforçant de rejoindre deux femmes dont on ne distinguait, dans l'éloignement, que la silhouette, élégante et jeune... « Elle n'a pas vieilli!... Elle ne peut pas avoir vieilli!... » m'avait-il dit le matin. Ai-je deviné que Théziens faisait fausse route?... Je m'engageai dans l'allée de droite. Mon intention était de quitter cette allée un peu plus bas, pour gagner, par une traverse, la sortie du Boboli. Afin de n'y point arriver avant Théziens (que je n'aurais pas voulu avoir l'air d'attendre), je modérai l'allure. Je découvris ainsi, tout à mon aise, assise sur un banc dans une sorte de niche de verdure, une vieille dame un peu forte, coiffée d'un chapeau rond et toute perdue dans des vêtements noirs. Sa silhouette démodée me rappela un peu celle de l'Impératrice Eugénie. Une personne visiblement subalterne l'accompagnait. Malgré la pénombre mordorée qui baignait le visage de cette veille dame (ou peut-être à cause de cette pénombre, qui atténuait le travail offensant des années), je n'eus pas une seconde d'hésitation : je reconnus le regard de la Dame-en-bleu du Luxembourg; ce grand regard pacifique et chaud, si mystérieusement dominateur. Devant ce regard, qui survivait seul à une beauté déchue, je baissai instinctivement la tête, très ému, obéissant à un sentiment de pudeur, de discrétion désolée.

Je m'éloignai rapidement.

***

Quand je retrouvai Théziens, au pied du Palais, j'avais choisi ma décision.

Il me parut vieux, défait, vaincu. J'eus envie de le prendre dans mes bras. Il n'en pouvait être question.

Le chimérique sexagénaire murmura :

— Rien!... Ne vous l'avais-je pas dit?... Une ombre poursuit une ombre!...

Je fis mon mensonge :

— Nous sommes les derniers promeneurs du Jardin... Allons-nous en...

Il me suivit docilement.

Dans une calèche dont le petit cheval trottait vivement (ce qui faisait tinter les légers grelots de son attelage), nous revînmes en ville sans dire un mot.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LE TRAITÉ DU LATRAN

Notre génération est habituée aux événements les plus extraordinaires. Il y a dix ans, l'Europe s'est entièrement transformée : de vastes empires se sont écroulés, des nations depuis longtemps disparues se sont reconstituées, des États qui n'avaient jamais existé sont nés, d'autres se sont agrandis. Tout cela s'est produit après quatre années d'une guerre qui avait soumis des millions d'hommes à des épreuves indicibles et avait préparé les esprits à toutes les éventualités possibles; c'est pourquoi des bouleversements qui en d'autres circonstances eussent paru colossaux et presque invraisemblables n'ont pas causé en somme beaucoup d'étonnement. Il était donné à cette génération à la fois privilégiée et sacrifiée d'assister à un autre fait presque aussi extraordinaire que ceux qui ont été enregistrés en 1918 et en 1919 : le règlement de cette question romaine qui était devenue en quelque sorte le type du problème insoluble. Pour les masses, qui ne s'intéressent guère qu'à ce qui les touche directement, voire matériellement, l'effet de surprise semble avoir été nul. Il n'en a pas été de même pour les hommes d'État et les diplomates, qui, quoi qu'on en ait dit, ne s'attendaient certainement pas à l'accord qui est intervenu entre le Saint-Siège et l'Italie, dans tous les cas pas à une réalisation aussi prompte. La plupart des gouvernements — et nous croyons qu'il en est ainsi du gouvernement français — ne se doutaient pas de ce qui se préparait dans le plus grand mystère; c'est seulement peu de jours avant la signature du traité du Latran qu'ils

ont compris que l'entente, à la possibilité de laquelle ils ne croyaient pas, allait se faire.

On ne saurait guère leur reprocher un aveuglement qui était général. Cependant on s'aperçoit après coup que, si l'on avait été attentif à certains signes prémonitoires, on aurait pu prévoir que l'accord des deux pouvoirs, quelque difficile qu'il fût en apparence, se préparait lentement, les volontés y tendant de part et d'autre et les esprits y étant de plus en plus disposés en dépit d'assez nombreux conflits et incidents; il devait suffire, pour qu'il aboutît le moment venu, de la volonté de deux hommes dont la liberté de mouvements n'était entravée par rien. En 1923 déjà, dans un livre qui mériterait d'être relu à la lumière des événements actuels (*Politique romaine et sentiment français*)[1], M. Charles Loiseau, qui pendant la guerre fut chargé par notre gouvernement de délicates missions auprès du Vatican, notait le mouvement qui, après la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège, s'était produit dans l'opinion italienne en faveur d'une réconciliation officielle et définitive entre la papauté et la maison de Savoie. Une campagne de presse unanime, soutenue certainement par le gouvernement, s'était engagée dans ce sens et l'*Osservatore Romano* jugea utile d'en prendre acte avec un certain éclat le 19 juin 1921. Pour beaucoup de raisons, dans le détail desquelles il est inutile d'entrer, le peuple italien, à l'issue de la grande guerre, avait à l'égard de la papauté un état d'esprit fort différent de celui qui régnait chez lui à la fin du XIXe siècle et même au début du XXe; cette évolution datait d'avant 1914, mais elle s'était fort accentuée depuis lors[2].

De son côté, Pie XI n'avait pas dissimulé ses sentiments. On a rappelé bien des fois, ces temps derniers, que le jour de son avènement il bénit le peuple de la loggia extérieure de Saint-Pierre, geste qu'aucun pape n'avait fait depuis 1870

1. Paris, Grasset, 1923.

2. Sur le rapprochement, tout au moins moral, qui se fit alors entre les deux pouvoirs on trouvera également d'intéressants détails dans le livre de M. Jean Carrère sur *Le Pape* (Paris, Plon, 1923) et dans celui de M. Maurice Pernot sur *Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la politique mondiale* (Paris, Colin, 1924). Il convient de rendre hommage au mérite de ces ouvrages, fort utiles encore aujourd'hui.

et auquel on attacha tout de suite une grande signification. Dans l'encyclique *Ubi arcano Dei*, du 23 décembre 1922, il marqua son désir d'une entente dans des termes que n'avaient pas employé ses prédécesseurs. « Il est à peine besoin de dire, écrivait-il notamment, avec quelle douleur nous voyons l'Italie absente du grand nombre des nations que les liens de l'amitié attachent à ce siège apostolique... L'Italie n'aura jamais rien à craindre du Saint-Siège... Il appartiendra au Dieu tout-puissant et miséricordieux de faire que brille enfin ce jour, béni en toutes sortes de biens, pour la restauration du royaume du Christ, pour le rétablissement de l'ordre en Italie et dans le monde entier. »

De part et d'autre, il y avait donc un désir évident d'entente : le besoin d'une liquidation définitive du conflit était ressenti, ou du moins l'utilité d'un règlement était reconnue. Certes le Saint-Siège et le gouvernement italien avaient su, avec un art tout italien, trouver le moyen de vivre dans des conditions non seulement correctes, mais même presque harmonieuses, en dépit d'un différend qui en d'autres pays aurait empêché toute relation. On s'était si bien habitué à cet état de choses qu'aux yeux de beaucoup de gens il paraissait propre à assurer d'une façon pratique l'indépendance de la papauté et semblait par conséquent de nature à se prolonger. Peu à peu un rapprochement de fait s'était produit, qui enlevait tout venin à une opposition officiellement maintenue. Mais la guerre et ses suites avaient modifié bien des choses. D'un côté comme de l'autre, on se persuadait de plus en plus qu'il y aurait avantage à mettre fin à une situation dont le caractère factice irait en s'accentuant avec le temps, ce qui, à la longue, pourrait entraîner des conséquences morales fâcheuses. Il est certain que la reprise par la France de ses relations diplomatiques avec le Vatican fut pour beaucoup dans les avances que le gouvernement italien fit au Saint-Siège au début de l'été de 1922, au moyen de la campagne de presse que nous avons signalée. Tous les journaux avaient constaté alors avec regret que l'Italie était dans l'impossibilité d'avoir des rapports publics avec le Saint-Siège et qu'il en serait ainsi tant que la question romaine n'aurait pas reçu de solution. Une sorte de consécration

officielle fut donnée par le gouvernement à cette campagne : le ministère des Affaires étrangères prit en effet la peine de publier un *Livre Vert* réunissant les principaux articles parus à ce sujet. Il y eut aussi à la Chambre des Députés, le 21 juin, un débat au cours duquel M. Mussolini, qui était encore simple député et qui avait été antérieurement un anticlérical farouche, prononça un discours très remarqué, dans lequel il proclamait les liens indissolubles unissant l'Italie et la papauté.

Si ce mouvement de l'opinion italienne mérite d'être noté, bien plus remarquable encore est l'écho qu'il trouva du côté du Saint-Siège. Le 19 juin 1921, sous le titre de *Nous prenons acte*, le directeur de l'*Osservatore Romano*, le comte della Torre, publia dans l'organe officiel du Vatican un article d'une importance capitale, parce qu'il indiquait, dans des termes prouvant que l'auteur ne parlait pas seulement en son nom personnel, les conditions essentielles de tout accord de la papauté avec l'Italie. Il allait droit au but. Le passage suivant doit être reproduit, car il est aujourd'hui d'une actualité saisissante :

> La liberté et l'indépendance dans leur plénitude parfaite, imposée par la nature des choses et nécessaire à un pouvoir spirituel; elles ne peuvent devenir concrètes que par le moyen de la souveraineté; cette souveraineté, dans l'état actuel du droit public des nations, ne peut exister que si elle est fondée sur un territoire; de tels principes, objectivement, ont mûri à travers toutes les écoles de droit positif et sont acceptés et admis dans les méthodes internationales. Or, personne n'a jamais pensé et affirmé autre chose; et, de même, personne n'a jamais imaginé qu'à cause de cela pouvait être diminuée et offensée la souveraineté de l'État.

Donc le Saint-Siège voulait obtenir avant tout la *souveraineté* et pour atteindre ce but il paraissait prêt à limiter au strict minimum ses revendications territoriales. Mais cette souveraineté devrait-elle être garantie par un accord international, comme on l'avait en général admis jusqu'alors, ou sa reconnaissance par l'Italie pouvait-elle suffire? La plupart des commentateurs se sont montrés étonnés et même scandalisés, ces semaines dernières, en constatant que le Saint-Siège avait admis la seconde de ces solutions. Il n'y

avait cependant là aucune surprise; on aurait pu savoir que, dès 1921, le choix du Vatican était fait. Le 5 juin 1921, le *Messagero*, qui ne fut pas démenti par la Secrétairerie d'État, attribuait au cardinal Gasparri cette parole, que le Saint-Siège, pour résoudre la question romaine, avait confiance « dans le sentiment de justice du peuple italien ». Ce sont, à peu de chose près, les expressions mêmes dont le pape s'est servi, le 11 février dernier, dans les déclarations qu'il a faites aux recteurs des paroisses de Rome et aux prédicateurs du carême. « Le pape, a dit Pie XI, sait fort bien que les garanties vraies et le progrès, il ne peut les trouver que dans la conscience et dans le sens de la justice du peuple italien. » Il est donc à peu près certain qu'il y a huit ans déjà, c'est-à-dire avant même l'avènement de Pie XI (élu pape le 6 février 1922), le Saint-Siège avait fixé quelques-unes des principales conditions auxquelles il subordonnait un accord avec l'Italie : il avait d'ores et déjà renoncé à la reconstitution d'un État pontifical véritable et à toute garantie internationale; ce qu'il désirait, c'était la reconnaissance de sa souveraineté, avec la pleine propriété du Vatican érigé en État-Cité, propriété nécessaire, mais suffisante, pour l'établissement de cette souveraineté. Pie XI lui-même, peu après son avènement, manifesta que telle était également sa façon de voir, qui s'exprime dans les lignes suivantes de l'encyclique *Ubi arcano Dei*, dont nous avons déjà cité un autre passage :

> L'origine et la nature divine de notre pouvoir, aussi bien que le droit sacré de la communauté des fidèles répandus dans le monde entier exigent que ce pouvoir sacré soit indépendant de toute autorité humaine, ne soit pas soumis aux lois humaines, ces lois prétendissent-elles protéger la liberté du pontife romain par des secours et des garanties. Ils exigent enfin que ses droits et sa puissance soient pleinement indépendants et le paraissent d'une façon évidente.

Il faut ici signaler la perspicacité d'un observateur qui, à la fin de 1923 déjà, a annoncé, en des termes dont la précision semble aujourd'hui prophétique, les bases de la solution que recevrait prochainement, affirmait-il, la question romaine. Dans un article paru le 1er décembre 1923 dans le *Mercure de France*, M. Eugène Guichard déclarait que cette solution serait purement italienne, qu'elle rallierait l'énorme majo-

rité des suffrages du clergé et des catholiques italiens et qu'elle se fonderait sur les deux postulats suivants : 1° aucune concession territoriale de la part de l'Italie, ni aucune revendication territoriale de la part du Saint-Siège; 2° pas de sanction internationale à la loi des garanties (ce qui revient à dire : pas de garantie internationale). Un seul élément de l'accord qui a été signé le 11 février dernier au Latran paraît avoir échappé à la prescience de cet écrivain averti : l'octroi par l'Italie d'un concordat donnant à l'Église le maximum d'avantages qu'elle pouvait espérer. Cet élément est fort important. C'est en effet la concession faite sur ce point par le gouvernement italien qui a décidé Pie XI à conclure. Le Souverain Pontife était disposé, comme son prédécesseur, à liquider la question romaine dans les conditions indiquées ci-dessus, mais sous la réserve qu'en même temps l'Italie ferait sur son territoire à l'Église une situation privilégiée. Le pape l'a dit d'une façon parfaitement claire dans le discours qu'il a prononcé, le 13 février, devant une délégation de l'Université catholique de Milan. Il convient de citer ici les propres paroles de Pie XI :

> Le traité conclu entre le Saint-Siège et l'Italie, a-t-il déclaré, n'a pas besoin de beaucoup de justifications, soit intérieures, soit extérieures, parce que, en réalité, il en a une qui est la plus importante et qui est définitive : c'est le concordat. C'est le concordat qui non seulement explique, qui non seulement justifie, mais qui recommande le traité. C'est précisément parce que le concordat devait avoir cette fonction que, dès le commencement, le pape a voulu que le concordat fût une condition *sine qua non* du traité, désir auquel, il convient de le dire tout de suite, on a noblement et abondamment accédé de l'autre côté.

L'exposé sommaire qu'on vient de lire permet de se faire une idée des motifs qui expliquent un accord dont la conclusion a causé dans bien des milieux tant de surprise et des circonstances dans lesquelles il a pu se réaliser. Comme nous l'avons vu, le travail moral préparatoire avait été fait avant même que fussent au pouvoir les deux grandes personnalités qui ont présidé à l'élaboration du traité et au nom desquelles il a été signé. Mais sans l'action parallèle et finalement concordante de Pie XI et de M. Mussolini le règlement se serait

sans doute fait longtemps attendre; peut-être même n'aurait-il pas eu lieu. M. Mussolini, dont nous n'avons pas ici à juger les méthodes de gouvernement, a eu le mérite de discerner que le nœud du problème était la question de la souveraineté et qu'en donnant satisfaction sur ce point au Saint-Siège, tout en lui concédant le concordat désiré, il arriverait sans peine à une entente. Cette idée, maintenant qu'elle est transportée dans le domaine des faits, peut sembler extrêmement simple. Mais la simplicité apparente est précisément la marque de toute les grandes idées réalisatrices. La plupart des écrivains qui ont commenté le traité du Latran ne semblent du reste pas avoir aperçu toute l'importance de cette notion de la souveraineté, ce qui donnerait à penser qu'elle n'est pas aussi généralement comprise qu'on serait tenté de le supposer. Nous examinerons dans un instant sa signification et sa valeur. D'autre part, le pape a su profiter d'une occasion peut-être unique pour faire octroyer à l'Église, dans le royaume d'Italie, un statut extraordinairement, on pourrait presque dire excessivement avantageux, ce qui — nous aurons aussi à le montrer — est conforme à la politique, une quant à son but, mais très souple dans ses moyens, qu'il n'a pas cessé de poursuivre. Quels que soient plus tard les effets du traité du Latran, on ne peut que constater l'habileté de ceux qui l'ont rendu possible. Comme toutes les œuvres humaines, celle-ci peut avoir des conséquences bonnes et des conséquences mauvaises, plus probablement un mélange des unes et des autres; mais ce qu'on ne saurait se refuser à reconnaître, c'est que, d'une part, elle fortifie l'autorité de M. Mussolini et que, d'autre part, elle débarrasse le Saint-Siège du poids mort d'un conflit sans issue et, par là même, augmente sa liberté d'action.

On comprend que beaucoup de personnes, particulièrement en France, aient eu l'impression que le traité du Latran était surtout profitable à l'Italie ou plutôt à son dictateur et au régime qu'il a créé. Sans aucun doute, le Duce a accru son prestige en donnant une solution à un problème dont la difficulté avait fait reculer tous ses prédécesseurs. On a rappelé à cette occasion le mot de Crispi, disant que le plus grand homme d'État italien serait celui qui saurait régler la question

romaine. M. Mussolini y est parvenu sans avoir à faire aucune des concessions qui avaient été exigées longtemps par le Saint-Siège. Il n'a pas rétabli le pouvoir temporel du Souverain Pontife, puisque, cela saute aux yeux, le territoire de la Cité du Vatican, tel qu'il a été constitué et reconnu avec les prérogatives d'un État, n'est qu'une fiction légale destinée à permettre de proclamer la souveraineté du pape. En outre, alors que, pendant cinquante ans, les papes qui se sont succédé depuis la prise de Rome par l'Italie avaient toujours donné à entendre qu'une garantie italienne ne saurait suffire et qu'une garantie internationale était nécessaire pour sauvegarder le caractère universel et supranational du Souverain Pontife, Pie XI a renoncé à cette revendication, déclarant qu'il n'avait aucune confiance dans une assurance internationale, la suppression des États de l'Église en 1871 ayant prouvé qu'il n'y avait pas lieu de compter sur une intervention internationale utile et que le mieux était de s'en remettre au sentiment de la justice du peuple italien.

Si l'on envisage les contre-parties offertes par l'Italie, le sentiment d'un succès italien ou plutôt mussolinien s'impose aussi tout d'abord. Le sacrifice financier consenti n'est que la consécration ou, si l'on veut, la capitalisation de celui que le gouvernement italien s'était proposé de faire en 1871; tout gouvernement se le serait imposé de bonne grâce pour arriver à un semblable résultat. Les principales concessions de l'Italie sont d'ordre intérieur. Par le concordat qui a été signé, l'Église catholique obtient d'elle une situation qu'elle ne possède plus dans aucun autre pays. L'avenir seul pourra montrer si ce triomphe si complet du droit canonique sera en définitive heureux tant pour l'Église que pour l'État et s'il n'aura pas un jour pour effet une recrudescence de l'anticléricalisme. Dans tous les cas, il est difficile de repousser absolument l'opinion de ceux qui déclarent que, tout compte fait, le pape donne plus qu'il ne reçoit, parce que le concordat est un fait d'ordre en quelque sorte local, tandis que les concessions faites par le Saint-Siège touchent à sa situation d'ensemble dans le monde et intéressent donc toutes les sections de l'Église catholique dispersées dans tous les continents.

S'il y a certainement une part de vérité dans la comparaison ainsi établie, nous croyons cependant que cette part se trouvera réduite si l'on examine les choses d'un peu plus près. Il nous semble évident que ceux qui raisonnent ainsi n'attachent pas une valeur suffisante à cette souveraineté que la papauté possède désormais et qui, bien que sa reconnaissance soit due à l'Italie seule et ne soit pas complétée par une consécration internationale, n'est pas un fait d'ordre local : c'est bien la position même du Saint-Siège dans le monde qui se trouve ainsi précisée et renforcée. Sans doute, certains écrivains allèguent que cette reconnaissance n'ajoute rien à ce qui est, parce que, selon eux, la souveraineté spirituelle que possédait déjà le Saint-Siège valait mieux que la souveraineté temporelle ou juridique qui lui est aujourd'hui attribuée. Nous estimons qu'ils se trompent, parce qu'ils perdent de vue le double aspect de la papauté. Certes, pour celle-ci, c'est son rayonnement spirituel qui importe avant tout et un avantage temporel qui diminuerait ce rayonnement serait pour elle non seulement un leurre, mais encore un redoutable danger. Mais le pape, quelles que soient sa dignité et son élévation, est soumis, comme tous les humains, à des conditions matérielles : son pouvoir, s'il s'étend sur une Église répandue dans le monde, s'exerce en un lieu qui peut être dominé par une puissance terrestre. Pour le mettre à l'abri d'une ingérence temporelle, le moyen le plus pratique et le plus efficace a paru être, pendant des siècles, l'existence d'un État dont le pape serait le maître absolu. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le passé pour reconnaître que cet expédient n'a aucunement préservé le Souverain Pontife des interventions extérieures; même, à certains moments, son caractère de souverain temporel l'a entraîné à s'immiscer dans des querelles politiques, non sans péril pour son impartialité et son influence proprement religieuse. Il nous paraît certain qu'à l'heure actuelle la possession d'un territoire plus ou moins vaste constituant un véritable État au sens complet du mot, loin de garantir l'indépendance du chef de l'Église, l'exposerait à toutes sortes de difficultés, d'embarras et même de dangers. En abandonnant toute prétention territoriale en dehors du Vatican, le pape n'a rien perdu; il a

renoncé à une revendication qui n'avait plus aujourd'hui qu'un caractère purement théorique. Cette renonciation, était, au surplus, la condition *sine qua non*, cela ne fait aucun doute, d'un accord avec l'Italie.

En échange, le pape a fait reconnaître, une fois pour toutes, sa souveraineté. Ce n'est pas à notre avis une affaire de pure forme. La souveraineté est un attribut qui fait de celui qui l'a l'égal de tous ceux qui le possède. Il s'agit ici, bien entendu, du point de vue temporel. L'Italie n'avait jamais contesté au pape, dans la sphère religieuse, une parfaite liberté; mais elle lui avait refusé dans le domaine temporel la souveraineté, c'est-à-dire l'indépendance complète. La loi des garanties déclarait sans doute la personne du Souverain Pontife « sacrée et inviolable ». Elle stipulait que le gouvernement italien « rend au pape, dans le territoire du royaume les honneurs souverains et lui maintient les préeminences d'honneurs reconnues par les souverains catholiques ». Elle accordait aux envoyés des gouvernements étrangers accrédités auprès du Saint-Siège toutes les prérogatives et immunités en usage selon le droit international. Elle interdisait toute immixtion de la force publique dans les lieux servant de résidence au pape ou dans lesquels se trouverait réuni soit un conclave soit un concile œcuménique. Elle assurait au Souverain Pontife la liberté de ses communications épistolaires ou télégraphiques avec l'extérieur. Mais toutes ces dispositions n'équivalaient en aucune façon à la reconnaissance d'une souveraineté quelconque. Juridiquement, du fait même de sa nationalité italienne, le pape était et demeurait un sujet du roi d'Italie. Il n'avait même pas la propriété du Vatican, dont l'article 5 lui concédait seulement la jouissance.

Si le Saint-Siège avait accepté la loi des garanties, il aurait donc consenti à avoir la situation d'un sujet; il aurait été certainement un sujet privilégié, mais cela n'aurait pas modifié la position inférieure et quelque peu humiliante qui aurait été la sienne. Bien plus, il n'aurait même pas eu l'assurance de de conserver à perpétuité les privilèges stipulés. En effet, la loi des garanties était une simple loi du royaume, qui, votée par un Parlement, aurait pu être abolie par un autre

Parlement. L'impossibilité pour le pape de se soumettre à ce statut précaire est évidente.

Tout autre est la situation qui résulte pour lui de la reconnaissance de sa souveraineté. Désormais l'Italie n'a plus, dans tous les cas, en droit, aucun pouvoir sur lui. Il est l'égal du roi d'Italie ou de tout chef d'État qui prendrait sa place; le traité qu'il a conclu ne peut être modifié, à la différence de la loi des garanties, qu'avec son assentiment. Il y a par conséquent un abîme entre la loi des garanties et le traité du Latran. Toute tentative pour toucher à ses prérogatives de propriétaire souverain du Vatican serait à l'avenir un coup de force d'une portée internationale. Peut-être aurait-il mieux valu que, conformément à d'anciennes revendications, la souveraineté et l'indépendance du Saint-Siège fussent reconnues et garanties par un acte international associant à l'Italie d'autres puissances. Les publicistes français qui ont exprimé le regret qu'il n'en fût pas ainsi étaient parfaitement dans leur droit et, ce faisant, ils n'ont formulé aucune pensée irrespectueuse à l'égard du pape. Aussi n'est-ce pas sans une certaine surprise qu'on a pu lire, dans l'*Osservatore Romano* du 20 février dernier, un article dans lequel les écrivains en question étaient pris à partie avec une extrême vivacité et où leurs doutes étaient qualifiés d'impertinents. Il n'y a certainement aucune impertinence dans le fait de désirer pour le Saint-Siège des garanties d'indépendance aussi complètes que possible. La seule réponse pertinente qui eût pu être faite à ces commentaires est que, probablement, l'accord ne se serait pas réalisé si le pape avait réclamé une garantie internationale et que, dans ces conditions, si la solution de la question romaine était désirable, mieux valait signer le traité du Latran que de laisser passer une occasion peut-être unique.

Si l'on admet, d'une part, que la reconstitution d'un véritable État de l'Église n'était pas possible et n'était d'ailleurs pas souhaitable et que, d'autre part, pour diverses raisons, la principale étant l'opposition du gouvernement italien, on ne pouvait pas obtenir une garantie internationale, la décision prise par le pape, qui tenait à faire reconnaître sa souveraineté, est compréhensible. Mais il est certain que, comme

il l'a publiquement déclaré lui-même, il ne s'est définitivement résolu à traiter que parce qu'il a obtenu un concordat extraordinairement avantageux. Il y a évidemment quelque chose, sinon d'inquiétant, du moins d'un peu étonnant dans cette constatation que le motif déterminant d'un accord fixant le statut général du chef de l'Église catholique a été en somme d'ordre local italien; de ce fait, la liquidation de la question romaine n'a pas eu lieu dans des conditions tout à fait harmonieuses et peut paraître présenter un certain manque d'équilibre. Toutefois, ici encore, en examinant les choses de près, on voit que Pie XI a agi d'une façon conforme à la politique qu'il n'a pas cessé de suivre. Cette politique a constamment visé à obtenir pour l'Église dans le plus grand nombre possible de pays, qu'ils aient ou non une population en majorité catholique, une situation légalement reconnue et garantie de la manière la plus stable; à chaque pays le pape a fait les concessions exigées par les nécessités locales. Il va de soi que son désir devait être particulièrement vif de s'entendre avec l'Italie, avec le pays dans la capitale duquel se trouve placé le Vatican. Mais pour atteindre ce résultat, des circonstances historiques et politiques, sur lesquelles personne n'avait aucune action, voulaient qu'au préalable la question romaine, cause d'un conflit demeuré jusqu'ici insoluble, fût définitivement réglée. Faute d'un accord à ce sujet, dans les termes plus ou moins imposés par le gouvernement italien, jamais un traité n'eût pu être conclu.

Après avoir ainsi présenté en toute impartialité le pour et le contre, on peut aboutir à cette première conclusion que, du moment que le pape tenait à régler la question romaine, il était dans la nécessité de renoncer à la garantie internationale, à laquelle il n'est d'ailleurs pas sûr qu'il ait jamais beaucoup tenu. Mais la question se pose maintenant de savoir si, quels que soient les réels avantages de la souveraineté reconnue, il ne s'expose pas à subir plus fortement que par le passé l'influence italienne, ce qui serait à tous les égards très fâcheux, car le Saint-Siège verrait diminuer son action spirituelle dans la mesure où il pourrait être soupçonné d'être en quelque sorte l'associé d'une puissance temporelle. Certains écrivains ont exprimé la crainte que la papauté réconciliée

avec l'Italie ne prît un caractère de plus en plus italien et ne se montrât particulièrement favorable à la puissance avec laquelle elle vient de traiter; d'aucuns ont même été jusqu'à dire qu'elle pourrait devenir l'alliée non pas seulement de l'Italie, mais encore du régime fasciste.

A cet égard, deux dispositions des accords doivent spécialement retenir l'attention. Par la convention financière qui a été conclue en même temps que le traité du Latran, l'Italie s'engage à verser au Saint-Siège une somme de 750 millions de lires et à consigner un stock de rentes italiennes 5 p. 100 d'un milliard de lires. De ce fait, le Saint-Siège sera dans une certaine mesure associé matériellement aux hauts et aux bas du régime italien. Il aurait assurément mieux valu qu'il pût disposer d'un capital tout à fait indépendant. Mais nous n'insisterons pas sur cet aspect financier du règlement, car il ne convient peut-être pas d'y attacher une trop grande importance.

Plus curieuse et plus troublante est la clause par laquelle le Saint-Siège, pour nous servir des expressions mêmes du communiqué officiel, promet « de rester étranger aux compétitions temporelles entre les autres États et aux congrès internationaux convoqués à cet effet, à moins que les parties en conflit ne fassent unanimement appel à sa mission de paix, et tout en se réservant, dans tous les cas, de faire valoir son autorité morale et spirituelle. » Le fait même que le pape ne veuille pas se mêler aux conflits internationaux n'a rien d'étonnant. Il n'aurait rien à gagner et il aurait tout à perdre, s'il s'occupait activement des affaires politiques qui mettent aux prises des États. On a parfois supposé qu'il désirait avoir sa place à la Société des Nations. C'était une grande erreur. Le Saint-Siège, confondu parmi les puissances grandes et petites dont les représentants siègent à Genève, soit à l'Assemblée soit au Conseil de la Ligue, se trouverait dans une situation extrêmement embarrassante, parce qu'il serait souvent obligé de prendre parti entre les nations en conflit. Il est donc très naturel qu'il se refuse à jouer un rôle qui n'est pas le sien. Mais ce qui est, par contre, assez étrange, c'est qu'il se soit lié à ce sujet dans un traité conclu avec l'Italie, limitant ainsi sa souveraineté au moment même où il

la fait reconnaître. Nous ignorons si cette clause est due à l'initiative du pape ou si elle a été exigée par le gouvernement italien. On ne saurait cependant oublier que ce dernier avait fait introduire en 1915 dans le traité de Londres un article ayant pour objet d'exclure le Saint-Siège des négociations de paix. De toutes façons, c'est envers l'Italie que le pape prend cet engagement, auquel son insertion dans le traité du Latran donne un caractère très spécial.

Ces observations faites, nous pensons néanmoins que les appréhensions dont nous avons parlé, s'il est assez naturel qu'elles se manifestent, sont exagérées ou, si l'on préfère, prématurées. On a peine à croire que le Saint-Siège puisse, sous un prétexte quelconque, amoindrir son influence morale et spirituelle en se mettant plus au moins ou service d'un pays. Encore moins pourrait-il songer à s'associer intimement à un régime, ce régime fût-il pour le moment triomphant. Il y aurait là quelque chose de trop contraire aux traditions de l'Église et à l'intérêt évident de la religion. La papauté s'est en général gardée de se compromettre en liant son sort à celui d'une forme quelconque de gouvernement; elle sait trop ce qu'il y a d'éphémère dans les institutions qui paraissent les plus solidement assises, surtout lorsqu'elles sont le fait d'un homme et qu'elle s'appuient sur la force. On ne s'aventurerait même pas beaucoup en disant que le pape est certainement attentif dès maintenant au double danger que nous venons de signaler. Il est très probable que les catholiques non italiens, de même que les chrétiens schismatiques ou hérétiques, seront plus facilement enclins que par le passé, du moins pendant un certain temps, à voir dans telle ou telle action du Vatican des motifs dictés plus par l'intérêt de l'Italie que par celui de la religion. Si une pareille interprétation de la politique future du Saint-Siège était confirmée par les faits, le traité du Latran aurait pour l'Église catholique des conséquences désastreuses. Il nous paraît invraisemblable que le souverain Pontife ne s'aperçoive pas de ce péril et ne fasse pas le nécessaire pour y parer.

On pourrait même aller plus loin. Il n'est pas impossible que le traité du Latran, qui, à première vue, crée un lien étroit entre le Saint-Siège et l'Italie et, tout au moins, assure

l'harmonie de leurs relations, ait par la suite un effet contraire. Il est certain que M. Mussolini espère que son pays et son régime tireront un grand profit du règlement de la question romaine et qu'il compte que le Saint-Siège favorisera l'expansion du premier à l'extérieur et soutiendra le second à l'intérieur. Il peut y avoir là, pour un avenir indéterminé, une cause de malentendus et même de conflits. Si la papauté veut échapper au péril d'italianisation que nous avons signalé, elle sera peut-être conduite à marquer, plus qu'elle ne l'a fait dans le passé, son caractère supranational et à refuser les faveurs qu'on se figurera avoir le droit d'attendre d'elle. Dans ce cas, qui n'a rien d'invraisemblable, les rapports entre les deux pouvoirs ne demeureront pas tels qu'ils sont aujourd'hui.

D'autre part, du point de vue intérieur, les avantages accordés à l'Église par le concordat n'éviteront peut-être pas toujours les heurts entre elle et un régime dont les tendances fondamentales sont plus païennes que chrétiennes et qui cherche à tout absorber en lui. Cela est si vrai que, précédemment déjà, l'Église a dû faire de formelles réserves au sujet de certaines prétentions excessives. Ainsi, lorque la charte du travail fut publiée, l'*Osservatore Romano* déclara qu'elle ne s'accordait pas avec la conception chrétienne de l'État et de la liberté individuelle. A certains moments, notamment au sujet des associations catholiques, le conflit prit un caractère très aigu. Aujourd'hui, il est vrai, on prétend qu'il ne s'agissait là que des manœuvres d'une habile diplomatie, préparant, par des opérations à la fois tactiques et stratégiques, la conclusion d'un traité de paix; les deux pouvoirs auraient mesuré leurs forces respectives et tenté de s'intimider l'un l'autre. Admettre cette interprétation serait faire injure au pape, qui considère certainement les événements de ce monde à un point de vue plus élevé. Les principes étaient réellement en opposition. Sans oublier que nous sommes ici dans le domaine des hypothèses, on est en droit d'augurer que des incidents analogues se produiront un jour, à moins que, d'un côté ou de l'autre, on ne renonce à des doctrines dont la conciliation est impossible. Un très curieux article que vient de publier un périodique fasciste souligne

bien l'opposition fondamentale qui existe, sous les apparences de surface, entre les idées fascistes et les idées chrétiennes. Voici ce qu'on lit, entre autres choses, dans *Libro e Moschetto*, organe fasciste des milieux universitaires, qui commente à sa manière le traité du Latran :

Si le traité n'avait pour but que de trancher la « question romaine » en réaffirmant l'identité spirituelle de la nouvelle Italie avec le christianisme, nous hésiterions à le considérer comme un événement historique d'importance décisive pour notre avenir. En effet, nous croyons que les principes de la société nationale, que le fascisme est en train de créer, ne coïncident pas avec les principes affirmés par le christianisme, puisque le fascisme surpasse ces principes.... Si, au contraire, le traité de conciliation est l'expression de la volonté précise de la nouvelle Italie de se rapprocher du Saint-Siège, non pas comme détenteur du principe religieux chrétien mais en tant que détenteur de la plus grande organisation spirituelle qui existe dans le monde, avec le dessein de se substituer au Saint-Siège dans la direction de cette organisation qui, ayant perdu l'idée conquérante, continue à n'exister que par seule inertie, et de la vivifier avec la nouvelle idée fasciste pour la lancer vers la conquête spirituelle du monde, nous pouvons sûrement affirmer que le 11 févier 1929 passera à l'histoire comme étant le début de la réalisation de l'empire mondial à base spirituelle-économique de l'Italie fasciste. En agissant ainsi, l'Italie de Mussolini ne ferait que suivre l'exemple de ce que le christianisme a fait avec l'Empire de Constantin au IVe siècle après J.-C. et de ce que l'Italie « humaniste » a fait en l'an 1500 avec le catholicisme.... L'Italie, qui, aujourd'hui, avec le fascisme, a trouvé l'idée qui seule peut sauver le monde de l'anarchie, doit se rapprocher du catholicisme uniquement pour s'emparer de son organisation mondiale et pour imposer au monde cette idée « salvatrice » qui est sienne....

Il est curieux que le gouvernement italien, qui tient dans sa main toute la presse, ait permis la publication d'un pareil texte, qui est un avertissement pour les autres pays et pour le Saint-Siège lui-même. Il l'a fait désavouer par le *Corriere d'Italia*, lorsque cet article a été cité par un grand journal français. *Libro e Moschetto*, enfant terrible, qui dit ce qu'il ne faut pas dire, n'en a pas moins exprimé une vérité. Le fascisme est pour ses dirigeants et ses partisans fanatiques une sorte de religion mise au service de l'État italien. Entre cette religion matérialiste, qui rapporte tout à l'intérêt d'un État-Moloch et qui est à ce point de vue foncièrement païenne, et la religion chrétienne, toute spirituelle en son essence, qui

reconnaît et respecte l'éminente dignité de toute créature, il y a une antinomie certaine. Tant que les deux pouvoirs vivaient séparés, cela ne tirait pas à conséquence. Par les accords du Latran et surtout par le concordat qui en est une des trois parties[1], l'État fasciste et le Saint-Siège se trouvent désormais en contact étroit. L'expérience historique tend à prouver qu'une liaison de ce genre est propre à créer des occasions de conflits. Évidemment il n'y aurait jamais d'incidents, si le Saint-Siège, se subordonnant au gouvernement italien, se faisait en quelque sorte son allié; mais on assisterait alors à la déchéance de la papauté, dont l'influence universelle, cessant d'avoir avant tout un caractère religieux, irait en diminuant.

Nous ne pensons pas qu'il puisse en être ainsi. Le Souverain Pontife ne saurait manquer d'être averti du péril qui menacerait l'église si elle devenait de plus en plus italienne et il tiendra sans doute à éviter tout ce qui pourrait l'entraîner dans une voie aussi dangereuse. Dans un monde qui se montre de plus en plus matérialiste, le Saint-Siège reste une des plus grandes forces spirituelles. Tous ceux, catholiques, schismatiques ou hérétiques, qui voient dans le christianisme un élément essentiel de notre civilisation et qui pensent que son affaiblissement préparerait le triomphe d'une nouvelle barbarie souhaitent que cette force demeure intacte et qu'avec celles qui, à ses côtés, agissent dans le même sens, elle continue à défendre et à répandre le plus grand idéal que le monde ait connu; pour cela, il faut qu'elle ne soit pas compromise par une politique qui l'éloignerait des principes communs à la chrétienté tout entière. Ils ne peuvent pas se dissimuler que les accords du Latran contiennent certains éléments qui, à première vue, ont une apparence un peu inquiétante. Peut-être, et même probablement, la question romaine ne pouvait-elle pas être résolue dans d'autres conditions et on comprend que le pape n'ait pas voulu refuser un règlement qui, repoussé actuellement, ne se serait plus offert de longtemps. C'est pourquoi on ne doit pas se laisser aller à un juge-

1. Ces accords, rappelons-le, comprennent trois textes : 1° Un traité politique réglant la question romaine ; 2° un concordat qui fixe les rapports de l'Église et de l'État en Italie ; 3° une convention financière.

ment précipité, sommaire et tranchant, que les événements ultérieurs pourraient démentir.

Au lendemain du grand acte qui, pour l'Église, clôt une période et en ouvre une nouvelle, le plus sage, avons-nous pensé, était d'exposer les circonstances dans lesquelles il s'est produit et d'indiquer quelques-unes des questions que pose le traité du Latran et auxquelles l'avenir se chargera de donner une réponse. Ce n'est certainement pas demain ou après-demain qu'on sera fixé sur les conséquences d'un événement d'une telle portée; des années passeront peut-être avant qu'on les connaisse avec exactitude. On pouvait cependant tenter de discerner, comme nous l'avons fait, les possibilités diverses qu'un examen attentif permet d'envisager. Quand on est en présence d'un accord tel que celui qui s'est réalisé le 11 février, il n'est pas mauvais de s'inspirer, en la détournant un peu de son sens, d'une pensée que Pascal appliquait à l'étude des Écritures : « Deux erreurs, notait-il : prendre tout littéralement; prendre tout spirituellement. » Suivant qu'on commet l'une ou l'autre de ces erreurs, on aboutit à des conclusions diamétralement opposées. La vérité est probablement entre deux. Nous serions presque disposés à dire qu'elle n'est encore qu'à l'état de devenir, car elle ne se dégagera que peu à peu, par l'application de textes d'où l'on peut tirer bien des choses contradictoires. Le traité du Latran est une œuvre mêlée que les deux signataires n'interprètent, sans aucun doute, pas exactement de la même façon et dont ils attendent des résultats dissemblables.

PIERRE BERNUS

LES VARAIS[1]

XI

Frédéric gravit le petit escalier qui menait au bureau du comptable, juché au-dessus de la machine à vapeur. Sans ôter son chapeau de paille, d'un mouvement de tête, il interrogea Barbotteau.

— Je n'ai pas terminé, — dit le comptable. — Je vous demanderai encore une heure.

Il avait suspendu son veston d'alpaga au dossier de la chaise. Sa tête noire tranchait sur la chemise empesée. Les joues bistrées, assombries d'un poil dru, et qui ne semblait jamais bien rasé, les moustaches frisées, il jeta vers Frédéric un regard langoureux.

— Pouvez-vous me donner une indication?

— Je ne peux rien vous dire maintenant. Dans une heure vous aurez le bilan.

Frédéric ne concevait pas que tant de chiffres étalés devant lui se refusassent à livrer une parcelle de leur secret, avant le dernier calcul. Une simple impression favorable l'eût contenté.

— Eh bien! à tout à l'heure.

Pour la troisième fois, il descendit l'étroit escalier de bois blanc, tenant la rampe qui vibrait sous les battements de la machine; puis, regardant le ciel bleu, il aspira les senteurs fétides du petit lait, avec l'air tiède, qui lui parut frais au sortir de cette pièce étouffante.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

Il se dirigea vers l'écurie, se promena dans le jardin potager, contempla une libellule en chasse sur l'eau stagnante, couverte d'une nappe de verdure.

Quand il retourna auprès de Barbotteau, le comptable avait remit sa veste, et disposait des papiers sur la table.

— Très bien, — dit Frédéric.

Il avança une chaise tout en cherchant du regard, sur les pages, un chiffre qui eût quelque sens pour lui.

— Je crois que nos recettes sont plus élevées cette année, — dit-il.

— En effet, nos recettes sont plus élevées, — fit le comptable avec sa voix d'un joli timbre où l'on reconnaissait un des meilleurs chanteurs de l'orphéon, et il désigna un chiffre de son doigt brun.

— Très bien. Je vois... Oui... Ah! c'est un beau résultat. Et la conclusion...

Barbotteau tourna plusieurs pages.

— Voici.

— Comment?

— Le total est ici.

— Un déficit?... un nouveau déficit...

Il eut un saisissement, mais qui provenait d'un trouble tout physique; il n'était pas alarmé, et dit d'une voix tranquille.

— Ce n'est pas possible. Vous vous êtes trompé.

— Je ne me suis pas trompé.

— Nos frais ont beaucoup diminué.

— C'est exact, — répondit Barbotteau.

Il prit un registre dans un casier et l'ouvrit d'un geste précis.

— Vous pouvez comparer, — dit-il. — La diminution des frais est très sensible.

— Possédons-nous plus de marchandises? Votre inventaire est-il modifié?

— Non.

— Voulez-vous me dire quel bénéfice réalisait mon père, par exemple dans l'année 1890? — fit Frédéric d'une voix coupante.

Il s'assit pour maîtriser son humeur.

— Voici, — dit Barbotteau, imperturbable, en ouvrant une nouveau registre.

— Eh bien! Nous sommes d'accord. Voilà le bénéfice de l'année 1890. Et nous, avec les mêmes recettes et de moindres frais, n'est-ce pas? je ne me trompe pas? avec des frais sensiblement diminués, comme vous venez de le dire, nous perdons. Et cette année la différence est considérable. Vous jugez cela plausible? Voyons, c'est une ineptie. Je vous en prie, recommencez ce travail. Je vous ai pressé. Je reviendrai demain, ou après-demain, quand vous voudrez, mais apportez-moi un résultat sensé.

— Non, monsieur, je n'ai pas besoin de recommencer le bilan. Il est exact. Je l'ai vérifié. J'en réponds. Vous pouvez le faire contrôler.

Frédéric voulut prendre son chapeau, mais le projeta à terre. Il se baissa en même temps que Barbotteau, qui ramassa le chapeau sous une chaise, d'un mouvement courtois. Frédéric se releva, la face rouge, exaspéré contre cet homme qui demeurait si paisible devant une erreur évidente. De cette voix sèche que seule Marie connaissait, il dit :

— Expliquez-moi comment nous pouvons perdre en gagnant davantage, et en dépensant moins?

— Je suis comptable. Je viens d'établir les résultats financiers de l'année. Ils sont justes, j'en suis sûr, incontestables, et d'ailleurs faciles à vérifier. Ma tâche est terminée. Il ne m'appartient pas de juger l'ensemble de l'exploitation. Les différentes hypothèses que je pourrais suggérer n'auraient aucune valeur. Je comprends que le résultat vous surprenne.

Frédéric le regarda fixement, comme s'il voulait répondre; puis, sans ajouter un mot, sortit brusquement.

Il chercha Condé. Sur la route, il aperçut un groupe d'ouvriers, parsemé de coiffes blanches, massé dans un champ. Comme il s'approchait, tous se redressèrent, et Condé s'avança vers lui.

— Je voulais vous parler, — dit Frédéric, revenant vers la maison du côté de Condé. — J'ai vu le bilan. Il est désatreux.

Il prononça ces mots d'un air grave. Condé se retourna pour regarder le champ qu'il venait de quitter.

— Mais c'est absurde! — dit Frédéric vivement. — Il est inadmissible que nous perdions.

— Pour sûr, — fit Condé, — c'est pas croyable! Vous savez, les comptes ce n'est pas mon affaire. Ils vous mettront des chiffres et des chiffres sur le papier, et allez donc y comprendre quelque chose. Ils disent ce qu'ils ont envie de dire. Moi je vois ce que je vois. Je pense que ça pousse dru. On n'a pas mis grand'chose comme engrais et deux hommes ont bien fait l'ouvrage de trois du temps de monsieur votre père.

Il tira avec lenteur de sa poche un mouchoir à carreaux, se moucha bruyamment, puis posant sur les yeux de Frédéric, un regard droit, appuyé, presque hardi :

— Vous pouvez me croire. Ça vous fera du bon grain et de l'argent sonnant. C'est plus clair que toutes leurs balivernes.

Il s'arrêta devant les maïs, exposant à Frédéric les économies récentes qu'il avait obtenues sans nuire au rendement, puis il calcula de tête, avec une extrême rapidité, tout en marchant, le bénéfice qui en résultait.

Ils arrivèrent à la laiterie. Condé emmena Frédéric dans la salle des expéditions pour lui montrer un perfectionnement dont il attendait de grands résultats. Il haussa la voix à cause du bruit, fit interrompre la machine, qui fixait d'une rapide caresse le couvercle des boîtes de métal, et pria Frédéric de s'approcher pour se rendre compte de cette disposition ingénieuse, qui permettait de réduire le personnel. Mais Frédéric songeait à Barbotteau dans sa petite chambre pleine de registres noirs.

En sortant de la laiterie, il resta un instant immobile, tête basse, sur le chemin pavé.

— Il faudrait comprendre, — dit-il.

Il se tut, puis reprit :

— Il y a une explication... Il faut trouver cette explication. Je ne comprends pas.

— Vous ne comprendrez jamais. Avec ces comptables, on ne comprend rien, — dit Condé sans prendre garde aux propos de Frédéric, jetant autour de lui ce regard vigilant qui savait apprécier chaque geste des employés.

Frédéric quitta Condé pour rejoindre Barbotteau; mais il fit un détour, puis décida de ne le voir que le lendemain. Pendant ce délai, une découverte, un raisonnement nouveau

qui apparaîtrait à Barbotteau, pouvaient retourner la situation. Frédéric se disait que l'homme qui avait fait surgir un déficit, dont on ne s'avisait pas la veille, restait assez puissant pour l'abolir.

***

Frédéric a dû verser de nouveaux capitaux employant ainsi une grande partie de l'héritage de Marie pour éviter de recourir à Ladvèze. Mais le banquier ne tardera pas à l'apprendre. Alors les Varais seront vendus.

Obsédé par un rêve, Frédéric se voyait pauvre, incapable de tenir un emploi, rejeté par tous. La misère qu'il imaginait ne ressemblait à rien de connu. Les pauvres gens ne manquaient pas autour de lui. Mais le dernier journalier lui paraissait heureux avec sa tâche, son repos, et sa vie fixée. Le fils Devermont appartient à une autre race. Il aura toujours un degré à descendre. Frédéric se représentait cette chute, jusqu'à ce que l'image de souffrance excédât sa pensée, et il recommençait le parcours.

Ce preste défilé de carrioles, aux bidons tintants, qui débouchait de l'allée des tilleuls vers la laiterie, la machine à vapeur excitée et sifflante, ces bandes d'ouvriers qui s'abattaient sur un bout de champ, cette agitation d'un travail prospère, qu'il aurait voulu interrompre d'un geste, lui apparaissaient comme un instrument diabolique tout appliqué à accélérer sa ruine.

Il était oublieux, il égarait tout ce qu'il touchait, il ne pouvait réfléchir avec suite sur une question utile, ni conduire sa pensée, mais il possédait un singulier pouvoir de concentration pour creuser ses rêveries désespérantes.

Il se dit que le secret de ses pertes, qui lui échappait, serait facilement découvert par tout autre, Ladvèze, par exemple, l'apercevrait d'un coup d'œil. Mais il redoutait surtout de révéler une situation qui le perdait par avance.

Il transporta dans son bureau les registres du comptable, espérant y trouver la clef du problème. Il fit à nouveau toutes les opérations de Barbotteau. Il craignait de se tromper. Ses résultats ne concordaient pas avec ceux du comptable, et il recommença ses calculs jusqu'à ce qu'ils fussent semblables.

***

Frédéric exigea que Marie l'aidât à vérifier ces comptes. Le matin, elle s'installait dans le salon, devant la table ronde, écartait un peu la lampe, enlevait un verre à liqueur, et disposait, sur un journal déplié, un encrier, un registre et des papiers.

Elle alignait des chiffres, mais s'embrouillait bientôt dans les calculs, effrayée par Frédéric, qui entrait à tout moment dans la pièce. Elle n'essayait même pas de s'appliquer, et, le plus souvent se bornait à un simulacre.

Jadis ce travail ne lui aurait pas coûté; toutes les tâches lui étaient faciles. Aujourd'hui, elle ne savait même plus compter. Lorsque Frédéric se plaignait si âprement de son incapacité, elle savait qu'il ne se trompait point; elle était plus stupide encore qu'il ne l'imaginait. Il l'avait anéantie.

Frédéric tournait un instant dans le salon, puis venait se poster auprès de Marie. Tout à coup, il saisissait un de ses papiers, et brandissait comme une preuve de son malheur, avec une sombre furie triomphante, cette feuille remplie de calculs absurdes.

Il réclame un registre. Marie lui répond qu'il l'a emporté la veille. Frédéric sait que ce registre est dans le salon, il l'a vu, il y a un instant, quand il est entré ici. Le registre était sur la table à ouvrage. Évidemment, Marie l'a touché, et il est perdu.

Marie cherche à le détromper et lui dit qu'il n'est pas entré dans le salon ce matin.

— Ah! c'est trop fort! — fait-il exaspéré par cette étourdie. — Tu oses dire que je ne suis pas entré dans le salon, il y a une heure? Mais je t'ai parlé. J'ai posé le registre sur la table à ouvrage, je me suis assis sur cette chaise. J'ai allumé une cigarette. Tu ne me vois pas, il y a une heure, assis sur cette chaise? Je me suis levé pour m'approcher du piano. Tu n'entends pas cette parole que j'ai prononcée en fermant le piano : « Le piano est toujours ouvert. » Et tu m'as répondu : « C'est cet enfant. »

Il se lève et s'avance vers le piano.

— Tiens! il est encore ouvert! C'est insupportable!

Il avait tant d'arguments et de puissance furieuse pour prouver le faux que Marie doutait de ses propres souvenirs. Elle se demandait si ce n'était pas chez elle que la réalité devenait confuse.

*
* *

Souvent Frédéric s'éveillait la nuit, oppressé de sanglots; mais, passant la main sur ses yeux, il s'apercevait que c'était dans son rêve que les larmes coulaient contre ses joues. Ce rêve, interrompu en sursaut, était toujours le même : il parlait à son père dans une chambre éclairée par une bougie, et lui expliquait : « C'est mon devoir, j'y suis forcé. » Et le vieillard, avec un air de grande douceur, agitait la main d'un geste qui signifiait : « Non. »

Cette vision des nuits lui revenait le jour. Il croyait apercevoir son père au tournant d'un chemin, ou assis dans son fauteuil sur la terrasse.

Une nuit de lune, il se promenait dans l'allée des platanes. Les grands arbres diminués et vagues dans la clarté nocturne jetaient sur le sable blanc des ombres denses. Il traversa la prairie, marchant parmi l'herbe haute, qui semblait aplanie sous une vapeur de clarté. Il se dirigeait vers la cour, derrière la maison, mais s'arrêta pour regarder le petit étang qui reluisait d'un éclat triste entre ses bordures d'ormes et de broussailles amincies comme des fumées. Jadis, c'était ici que son père aimait à pêcher une carpe pour le dîner. Soudain, il le vit, debout au bord de l'eau, avec son haut chapeau noir, jetant sa ligne au delà des roseaux. Il voulait s'approcher, mais le vieillard lui fit signe de s'arrêter, comme autrefois, quand le poisson commençait à mordre.

Frédéric reconnut la figure de ses songes, le vieillard paternel et bon des années lointaines qui lui disait : « Ne t'inquiète pas, je suis là. »

Il comprit, après cette vision, que la peine qu'il portait en lui, comme une plaie, émanait d'un sentiment très secret : il avait offensé ce père d'autrefois, toujours vivant dans sa chair.

Sans doute, il se disait : « Mon père avait changé, c'était

un autre homme, extravagant et mauvais, que je devais combattre. » Mais son cœur rejetait cette excuse et le tourmentait d'un remords inexprimable.

Parfois, quand il marchait devant la maison, Frédéric songeait à entrer de force dans la chambre de son père. Il lui dirait, comme tant de fois en rêve : « C'était mon devoir. Pardon. Nous sommes perdus. Sauve-moi. »

Mais aussitôt il pensait : « Je ne trouverai qu'un vieillard absurde et haineux, qui me repoussera. »

XII

A huit heures, Ursule pénétra dans le bureau de M. Devermont. Les rideaux bleu et blanc, autour du lit, formaient un nuage clair, dans la petite pièce obscure, qui sentait le renfermé et l'odeur rance de la fumée. Elle poussa les contrevents et entendit comme un grognement, qui partait du lit :

— N'ouvrez pas! Vous voyez bien que je suis malade! Vous voulez me tuer!... Ils veulent tous ma mort ici... Tous!... Tous!...

Une quinte étouffa ces mots et Ursule sortit pour aller chercher le déjeuner.

Quand elle s'approcha du lit, écartant les rideaux, elle trouva le vieillard assis contre l'oreiller, les joues violacées, le regard enflammé. Il cherchait à reprendre sa respiration et repoussa le plateau.

— Monsieur ne veut rien manger?

— Donnez-moi mon sirop.

Ursule se pencha sur les fioles qui encombraient la table de nuit, avec un paquet de tabac, des crayons, un cendrier plein de cigarettes à peine consumées.

Le vieillard s'impatientait. Ursule trouva la bouteille sur la cheminée. Elle versa le sirop dans la cuillère de ses mains tremblantes, puis, à pas feutrés, traînant ses chaussons de lisière, sans soulever les pieds, elle traversa la pièce, les yeux baissés sur la cuillère, remplie d'un liquide épais, qu'elle craignait de laisser goutter sur le plancher.

Remarquant le regard inquiet de la servante fixé sur lui, M. Devermont dit d'un air irrité, la voix rauque :

— Je suis perdu!... Hein?

Ursule posa doucement sa main rugueuse sur le poignet brûlant du malade et lui cria dans l'oreille :

— Monsieur a la fièvre. Je vais chercher le docteur.

— Le docteur! Il n'est plus temps! On me laissera crever comme un chien! Ils s'en fichent!

— Pas plus tard qu'hier au soir, M. Frédéric me disait...

— Taisez-vous! Je défends qu'on me parle de lui.

Ursule arrangea le couvre-pied et les draps, ferma à demi les contrevents, puis sortit pour prévenir Frédéric, et chercher un messager qui avertirait le docteur.

Dans la petite chambre silencieuse et sombre, où M. Devermont était couché, une raie de lumière, filtrant par l'ouverture des volets, éclairait sur la table, le dos d'un livre.

Chaque soir, M. Devermont lisait les *Mémoires* du général Marbot. Hier, pris d'un frisson, il avait fermé le livre brusquement, et s'était couché sans appeler Ursule. Il s'était dit qu'on le trouverait mort le lendemain, abandonné, que ce serait une leçon pour son fils.

Maintenant, les yeux fixés sur le livre illuminé d'un poudreux rayon de soleil, il pensait à sa mort prochaine, indifférent à l'idée de disparaître, mais songeant que tout ce qu'il avait accompli durant sa vie serait ignoré. On oubliera même le crime de son fils.

« Personne ne le saura... Personne... » se disait-il, dans l'excitation de la fièvre qui lui représentait les images d'un pays dévasté, avec ses vignes mortes, puis la résurrection des Varais imposée par son génie, le miracle des engrais, les blés compacts, les belles prairies, les premières machines, la laiterie... le fracas du moteur, ce dernier bruit qu'il a entendu. « Moi aussi, je suis un conquérant... J'ai gagné des batailles... Mais le général Marbot a écrit son histoire... On connaît ses succès, ses pensées, sa vie... Moi, je ne laisserai rien... Un conquérant dépossédé par son fils... »

Il regardait toujours le volume, sur la table, où il voyait écrit : « *Dépossédé par son fils.* »

Il s'endormit en sueur, puis se réveilla plus calme, et se disant : « Si on savait ces choses comme moi on ne pourrait pas les juger autrement, il suffit de les écrire. Alors, tout le

monde me connaîtra et m'applaudira; aujourd'hui, demain, on vantera ce que je loue, on réprouvera ce que je condamne. »

Ursule lui apporta une tasse de bouillon et lui expliqua que le petit domestique était de retour. Le docteur allait venir.

— Qu'il se dépêche! Ne leur dites pas que je suis malade. Je ne suis pas malade. Vous m'entendez. Je vais guérir. Il faut que je vive encore quelque temps. Je vais saisir la grande justice des hommes. L'avenir m'entendra.

Ursule resta un moment auprès du lit, inquiète de ce délire, puis emporta la tasse.

Le soir, quand Tricoche entra dans la chambre, il trouva M. Devermont souffrant d'une bronchite, mais disposé à accepter tous les remèdes.

— Vous serez bientôt guéri — lui dit le docteur, mais après, il faudra sortir. C'est malsain de rester enfermé dans une petite chambre. Voici les beaux jours. Vous ferez une petite promenade l'après-midi, vous irez vous asseoir sur la terrasse au soleil.

— Bien sûr que je sortirai, — dit M. Devermont, — et pourquoi pas ? Les gens d'ici n'existent plus pour moi.

***

Marie descendait les marches de l'entrée, tenant sa corbeille à ouvrage à la main, quand, tout à coup, elle aperçut sur la terrasse comme un revenant son beau-père assis dans un fauteuil, ses maigres jambes allongées au soleil.

Elle s'avança vers lui, s'arrêta, fit un léger signe de tête, mais le regard de M. Devermont semblait la traverser sans la voir, dardé sur une charrette de regain, qui remontait des prés. La lourde charge penchait et les chevaux s'épuisaient.

— Imbéciles! — s'écria le vieillard, et, d'un geste impuissant et féroce, son poing s'abattit sur le rebord du fauteuil.

Effrayée, Marie recula, et, revenant sur ses pas, elle alla s'asseoir sous l'ormeau. Elle posa sa corbeille sur la table en fer et se mit à repriser des bas.

Elle travaillait, tête baissée, l'oreille tendue vers l'autre extrémité de la terrasse, oppressée par le voisinage du vieillard, qu'elle s'efforçait de ne pas regarder. Il lui semblait que

M. Devermont se levait, immense, et s'approchait d'elle en la menaçant à travers tout ce silence.

Tout à coup le son d'une voix réelle perça ce cauchemar : M. Devermont parlait tout seul et jurait.

Prise de panique, Marie courut le long de la terrasse, monta les marches, traversa la salle à manger, la grande cuisine vide à cette heure, ouvrit la porte et la referma soigneusement. Ici, elle respirait. Au bout d'un couloir sombre, un grand évier de pierre était placé sous la pompe. A côté s'ouvrait la porte de la cave. Cet endroit lui avait toujours paru un lieu de fraîcheur agréable en été. Aujourd'hui la cave soufflait comme une odeur de pourriture et de mort.

Très vite, ainsi qu'un enfant se réfugie auprès d'un être humain, elle pénétra dans la cuisine.

Paisible, assise sous la petite fenêtre encadrée de lierre, Ursule épluchait des haricots. Ses doigts noueux glissaient, agiles, le long des cosses, et les grains tombaient à petits bruits dans la terrine enfoncée entre ses genoux.

Marie s'assit auprès d'elle, et, sans parler, se mit à l'aider. Elle regarda la pendule et soupira.

— Trois heures seulement!

— Faut pas vous tourner les sangs comme ça, ma mignonne; chacune a ses peines. Vous n'y changerez rien.

Depuis qu'elle voyait sa maîtresse malheureuse, Ursule lui parlait avec familiarité et la prenait sous sa protection.

— Nos messieurs ont bon cœur. On les respecte dans le pays. Mais ils ont mauvaise tête, et le vôtre, ma pauvre dame, s'est trop rongé les foies. Il y a belle heure que je m'en suis aperçue. Ah! misère de moi! l'avoir vu tout petit s'amuser autour de cette table... Tenez! je vais faire chauffer le lait de votre beau-père, et vous irez le lui porter. Ça le déridera peut-être un brin!

Elle retira des cendres une pelletée de braise, qu'elle transporta sur une grille du potager, ajouta du charbon de bois, puis attisa le feu avec un grand soufflet, qui souleva une gerbe d'étincelles autour du fond noir de la casserole.

Marie aimait à s'imposer des attentions qui l'aidaient à surmonter sa terreur, et qui lui semblaient capables d'adoucir le destin. Mais elle aurait voulu retarder le moment où il

faudrait affronter M. Devermont. Le temps passait trop vite.

— Ursule, ne soufflez pas si fort, les cendres volent sur le lait.

Elle emporta la tasse fumante. Dans la grande cuisine, par la porte toujours ouverte sur la terrasse, elle aperçut M. Devermont, la tête appuyée au dossier, et elle entendit son souffle court.

Quand elle se pencha, pour lui présenter la tasse, il jeta sur elle un regard angoissé, mais qui voulait sourire avec une expression affectueuse. Après une quinte, il but son lait et se sentit soulagé.

— Vous voyez, cela vous fait du bien, — dit Marie.

Il approuva, d'un signe de tête, et, de nouveau, sourit à Marie. Il remarqua la tristesse de ce visage tout près de lui, et sentit comme une alliée dans cette femme qui souffrait. Soudain, retrouvant sa vigueur, il se redressa dans son fauteuil. Les yeux égarés, le poing tendu à l'horizon, il cria :

— Un fils qui ne respecte pas son père, qu'il soit...

La main levée, il se retourna vivement vers Marie, pour mieux sentir qu'elle l'approuvait.

Mais elle avait disparu, et, sans achever sa phrase, avec un juron, il laissa retomber son poing sur le bras du fauteuil.

***

Lorsque Frédéric apercevait son père, il descendait rapidement les marches de l'entrée et se dirigeait d'un air affairé vers la laiterie, ou bien sortait par la cour, et rejoignait le bureau du comptable en suivant un chemin toujours boueux, plein de flaques de purin, défoncé par le piétinement des chevaux et des vaches qui allaient à l'abreuvoir, ombragé de grands peupliers des Carolines au tronc éventré, écartelés par la vieillesse, mais qui déployaient encore leur feuillage pimpant sur un ciel d'azur.

Depuis un an que M. Devermont avait reparu sur la terrasse, Frédéric pensait constamment à son père. Ses ennuis, ses alarmes diverses ne le touchaient que par crises. Son tourment le plus profond concernait M. Devermont. Il ne pouvait supporter l'idée que son père l'accusât injustement. Il se

disait que, s'il pouvait lui parler et le convaincre de ses véritables sentiments, il ôterait à sa propre peine une pointe affreuse. Même la ruine lui importait moins.

Il tenta deux fois de s'approcher du vieillard sur la terrasse et dans son bureau. M. Devermont lui fit signe qu'il n'entendait pas, et repoussa le cornet acoustique que son fils lui présentait. Frédéric ne pouvait crier sa confession auprès d'assistants dissimulés.

Un matin, Frédéric marchait dans sa chambre, tête basse. Il s'asseyait, se relevait, tournait autour de la table, tirait brusquement sa main de sa poche pour la passer sur ses cheveux. Il avait résolu d'écrire à son père.

Il but une gorgée d'eau-de-vie, remit la bouteille dans sa cachette, puis, sur la feuille d'un registre neuf, il écrivit une longue phrase, qu'il avait ressassée cette nuit, et dont l'accent devait émouvoir le vieillard.

Quand il la relut, il n'en fut pas content. Il pensa qu'un récit froid, borné aux faits, conviendrait mieux. Sa première exaltation était tombée, il se sentait trop las pour entreprendre aujourd'hui cet historique.

Le lendemain, il choisit dans son armoire des grandes feuilles de papiers écolier, et, assis devant sa table, il s'appliqua à bien former ses lettres et à maintenir son écriture grande et lisible en suivant les lignes du transparent. Mais, tout de suite, sa phrase retombait au naturel griffonnage plein d'omissions. Avec beaucoup d'effort, il recopiait la page.

Il commença par le récit des révélations de Condé dans le pavillon neuf, le 25 septembre. Puis il retraça son entretien avec Ladvèze. Ces faits tant de fois remémorés étaient fixés dans son esprit, et il écrivait sous la dictée même des personnages. Il constatait avec plaisir combien l'évidence ressortait d'une relation fidèle. On voyait clairement la nécessité qui l'avait contraint à s'emparer d'une direction qui, de toutes manières, échappait à son père.

Peut-être qu'un étranger n'eût pas senti comme lui la force de ce récit : après tant de détails, on devait concevoir encore certains prolongements, que Frédéric percevait, parce qu'il avait vécu ces jours. Mais il écrivait à son père. Il en appelait à ce connaisseur qui pouvait saisir les nuances de

la vérité et se reporter aux origines. Nul, mieux que M. Devermont, ne savait qu'il était effectivement ruiné, quand Ladvèze lui imposa sa retraite.

***

M. Devermont avait achevé d'écrire les souvenirs qu'il destinait à la postérité. Ajoutant chaque fois une remarque au crayon, d'une écriture ferme et fine, il relisait souvent cette histoire des Varais, son apologie et le récit des méfaits de son fils.

Il fit son testament et légua à son voisin Clausy le seul objet dont il pût disposer : son manuscrit, que Clausy devait publier. M. Devermont avait économisé quelques pièces d'or cachées dans une tabatière. Avec le prix de sa montre, elles couvriraient les frais de cette publication.

Il ressentit alors un grand calme qui venait de sa conscience satisfaite et de ses rapports nouveaux avec le monde et la justice future.

M. Devermont se ravisa. Il voulait voir son ouvrage édité et manda l'imprimeur Lacassagne. Il arriva de Cognac, dans la carriole d'un laitier. M. Devermont le fit asseoir, prit son manuscrit sur le secrétaire et s'installa dans son fauteuil de cuir. Tournant son cahier ouvert vers la lumière de la fenêtre, il lut à haute voix, abaissant parfois le cahier pour jeter les yeux sur le visage de Laccassagne, ou s'arrêtant suffoqué par une quinte.

M. Devermont ne put définir exactement l'impression de Lacassagne pendant cette lecture, mais il découvrit un défaut dans son ouvrage : il ne mentionnait pas la date de la première conversation de Frédéric avec Ladvèze. Il appuyait toute son argumentation sur cette rencontre. Il importait que la date en fût établie avec certitude. Il avait l'esprit trop scrupuleux pour ne pas sentir cette lacune. Aucune considération sur une époque supposée ne remplacerait un chiffre incontestable.

Il se moucha longuement, son manuscrit sur les genoux, regarda Lacassagne, et lui dit qu'il différait cette publica-

tion. Il le rappellerait quand il aurait recueilli certains renseignements qui lui manquaient.

***

En lui apportant son dîner, Émilie remit à M. Devermont une enveloppe de la part de son fils. Il en tira quantité de papiers, qu'il regarda sans comprendre ce qu'il lisait.

Après le dîner, il disposa du bout des pincettes des copeaux entre les tisons et resta penché sur le feu, ouvrant devant la flamme sa main enfumée par l'âge. Puis, il rapprocha la lampe sur la cheminée, s'appuya au dossier du fauteuil, et recommença la lecture du mémoire de Frédéric.

Il lisait vite, avec des haussements d'épaules, la figure crispée, quand tout à coup il poussa une exclamation de triomphe et laissa tomber les feuilles sur le plancher. Il possédait enfin, et par un aveu irrécusable, la date qu'il recherchait.

Il nota le fait, puis, ramassant les feuilles par terre, il retrouva le passage qui l'intéressait et le découpa pour l'insérer dans son cahier. Quand il reprit sa lecture, il s'aperçut que les pages étaient emmêlées. Il posa le mémoire sur le rebord de la fenêtre, et n'en lut pas davantage.

Le lendemain, il fit venir Tricoche. Le médecin s'attendait à trouver son malade plus souffrant. M. Devermont, désignant une chaise de paille auprès de son fauteuil, lui dit qu'il se portait bien, mais qu'il désirait lui parler. Il ouvrit son manuscrit et commença à lire.

Tricoche l'arrêta, prétextant qu'il se fatiguait. M. Devermont le rassura et poursuivit sa lecture. Bientôt, Tricoche se releva et fit comprendre à M. Devermont qu'il était trop occupé aujourd'hui pour l'écouter.

M. Dervermont se douta que son ouvrage l'ennuyait, et il se dit qu'il avait eu tort de donner un si grand développement à ses démêlés avec son fils.

Il corrigea son texte, et fit venir le vétérinaire, qui écouta la lecture jusqu'au bout, respectueusement, avec des hochements de tête approbatifs, l'œil endormi, et sans entendre un mot.

Puis il convoqua madame Pagès, le curé de Saint-Preuil,

Clausy, Guérineau. On lui conseillait de détruire ce manifeste, ou d'en retirer tout le sens.

Ces avis étaient émis si mollement qu'il ne put se méprendre sur l'opinion de ses conseillers. Ce drame qui lui paraissait si émouvant, ce crime, cette défense prodigieuse n'intéressaient personne.

Alors il songea qu'il lui restait pourtant un auditeur éclairé et sensible, un seul, qui le comprendrait, parce que l'acuité du différend tenait aux attaches qui les liaient ensemble. Dans le cœur de son fils, sa malédiction pouvait retentir avec tout son accent.

Il relégua son manuscrit, l'histoire des Varais et la peinture de sa gloire. Il commença une lettre pour Frédéric, un appel direct, douloureux, cruel. Il voulait écrire une courte page. Mais chaque jour il ajoutait des commentaires.

***

Marie observait M. Devermont, assis sur la terrasse. Il regardait Frédéric qui lisait un journal sur le banc.

Frédéric se leva pour rentrer à la maison; M. Devermont détourna la tête et sembla s'intéresser au passage d'une charrette. C'était par contenance, et Marie le savait. En réalité, il ne regardait plus que son fils.

Marie devinait la peine du vieillard, que paraissait traduire son souffle oppressé, et elle éprouvait pour lui de la compassion et comme un sentiment de parenté dans le malheur. Elle se disait qu'une idée fausse sur Frédéric torturait M. Devermont. La vie, avec ses ténèbres, séparait le père et le fils, déroutait le cœur, entretenait des fantômes de haine qu'un mot pourrait abolir.

Quand elle apporta une tasse de lait à son beau-père, dans le bureau, il la remercia d'un bon regard, avec une expression mêlée de tendresse, de crainte, de naïveté, qui miroitait dans une étrange flamme.

Elle posa la tasse vide sur la cheminée, près de la pendule dorée, s'assit, se releva aussitôt, et, se penchant sur l'oreille de M. Devermont, elle dit :

— Frédéric n'a pas voulu...

Il se rejeta en arrière avec un mouvement d'horreur qui effraya Marie. Elle recula vers la porte, mais il la retint par sa robe, et, soudain radouci, il dit qu'il n'entendait rien.

XIII

Marie fit entrer le docteur Tricoche dans le salon sans lumière.

— Il se repose, — dit-elle à voix basse. — Il n'est pas couché. Vous allez le voir. Je ne vous attendais pas si tard... Je voulais vous parler d'abord... Il souffre de maux de tête... Il travaille beaucoup... Il a de grands soucis.

— Des soucis d'argent... La surveillance de cette propriété le fatigue.

Tricoche ne concevait pas que le plus riche domaine du pays pût donner de l'inquiétude, et, souriant encore, il dit :

— Il se tracasse pour des riens. C'est un nerveux, un scrupuleux. Ah! je le connais, mon Frédéric. On l'a trop dorloté.

Marie reprit d'une voix plus basse, grave, hésitante :

— Je voulais vous dire encore, docteur, une chose qui me préoccupe... Il oublie... Il oublie ce qu'il vient de dire... Il cherche ses clefs... Il se met dans un état affreux de colère... et elles sont dans sa poche.

— Eh! chère madame! qui n'a pas de trous dans la mémoire? Tenez, moi, j'inscris tout sur mon carnet. Sans cela je ne me souviendrais de rien.

Il se leva, dressant dans l'ombre sa haute taille devant la cheminée, et Marie resta assise un instant, les yeux baissés. Ces éclaircissements qu'elle avait jugés si nécessaires semblaient puérils. Pourtant elle devinait chez Frédéric un mal grave. Elle ne savait pas le désigner, et on ne le trouverait pas sans elle.

Ils traversèrent le salon en silence. Près de la porte, Tricoche dit en s'inclinant sur Marie :

— Vous n'avez pas remarqué s'il buvait? Il n'a pas le goût de l'eau-devie? Hein? quand il est fatigué, un petit coup pour se remonter?

— Je ne crois pas, — dit Marie d'un air distrait, reconnais-

sant la marotte de Tricoche, qui avait conquis sa forte santé par la sobriété et l'hygiène.

Il appliquait indistinctement les principes qui lui avaient réussi. Médecin de peu de savoir, jadis étudiant médiocre, il s'imposait par son expérience personnelle, sa stature, son dévouement, et obtenait beaucoup de guérisons par d'antiques traitements que ses confrères avaient abandonnés.

Marie accompagna le docteur jusqu'à la chambre de Frédéric, puis elle entra dans la salle à manger, et, distraitement, pensive, elle s'assit sur une chaise, dans la pièce sombre, attendant comme une étrangère. Elle songea que Tricoche voudrait écrire, et alla chercher du papier à lettres dans le bureau de Frédéric. En revenant, elle entendit le pas des deux hommes dans le corridor. Elle alluma l'électricité, posa le papier et un encrier sur la table, et, sans regarder Frédéric, d'un geste empressé, humble, elle avança une chaise pour Tricoche, puis recula près de la fenêtre.

— Et se reposer... n'est-ce pas Frédéric? — dit Tricoche tout en écrivant, sa large main couvrant le papier. — Faire le lézard. Autrefois tu dessinais un peu. Un beau jour d'automne, tu vas t'asseoir dans un pré... Tu emportes ta boîte de peinture... Ce n'est pas désagréable.

Il prit son chapeau. Frédéric tourna un bouton, et une lampe électrique s'alluma dans le lierre, éclairant les marches du perron; puis il ouvrit la porte, comme avec précaution et une certaine raideur dans les mouvements, évitant les secousses qui retentissaient douloureusement dans son cerveau.

Près de la fenêtre, Marie regardait la voiture basse, recouverte par la capote, avec ses lanternes qui brillaient dans la nuit.

Elle ne s'aperçut pas que Frédéric était rentré et elle tressaillit quand il dit d'une voix glacée :

— Qu'est-ce que tu as raconté à Tricoche? tu t'es plainte de moi?

Il s'assit, et sans bouger, la tête droite, fermant à demi les yeux sous les élancements de la douleur, d'une voix basse, unie, mais âcre et désespérée :

— Et moi! si je parlais de toi!... J'en dirais des choses!... Une femme sans cervelle... qui m'a trompé!

***

Frédéric négligea les principales prescriptions de Tricoche, mais, un matin, revêtu d'un ancien costume de toile bleue, taché de couleurs, il emporta sa boîte de peinture, son chevalet, un pliant, et s'installa dans une allée du potager, près de l'habitation de Clou, qu'on appelait la « maison rouge ». Elle était construite en brique. Un poirier centenaire avançait sur le toit ses branches lourdes. Dans sa jeunesse, Frédéric avait pris cette maison comme sujet d'un tableau sinistre.

Cette fois, il la représenta sous un aspect riant et coquet, et madame Pagès trouva la peinture ravissante.

Bientôt, il quitta ce délassement. Il n'avait pas le droit, même fatigué, de quitter son poste. Une mission urgente, exlusive, dont personne ne pouvait le décharger, l'appelait sans relâche. Il était désigné pour trouver une idée et résoudre un problème.

Quelle voie de hasard le conduira devant la cause de sa ruine, la fissure qui échappe à ses faibles yeux? Quelle rencontre, quelle rêverie lui apportera l'inspiration qui élucidera l'énigme?

Montant vers la laiterie, il s'arrêta brusquement devant la cour des métayers avec la sensation qu'il venait d'être frappé par une idée révélatrice. Mais, quand il prit conscience de ses réflexions, elle lui avait échappé. Il tâcha de ressaisir cette pensée, qu'il avait eue dans l'esprit, un instant, pendant qu'il passait devant la forge, ainsi qu'on revient sur ses pas, en quête d'un objet perdu. Il tenta de la capter, par un détour, en suivant des images voisines. Mais elle était à jamais évanouie, et peut-être qu'elle n'avait pas existé.

***

Souvent, il sortait la nuit, comme s'il espérait trouver au dehors un soulagement à ce tourment d'un problème qui dépassait l'esprit, et qui changeait d'objet, tantôt se rapportant à son père, à sa femme, aux Varais, tantôt à ces choses mêlées en une impression confuse, et qui venait de la vie énigmatique et pesante.

Il respirait largement en marchant comme pour extirper

de son cœur un souffle stagnant et imprégné de tristesse. Mais nulle part il ne se trouvait à l'aise. Désormais insensible à la joie, même à une sensation furtive de détente heureuse, il ne pouvait penser que dans l'inquiétude, et n'éprouvait plus que les émotions de la douleur.

Une nuit, il suivit la route jusqu'au pont Batard, descendit le talus, et s'arrêta au bord de la rivière. Dans l'obscurité, il distinguait une barque près d'une petite berge, la planche des laveuses, les roseaux sous le saule, et cette place nue où l'eau était profonde.

Enfant, il venait ici avec le jeune Condé, qui marchait doucement sur la rive au crépuscule, chaussé de sandales, son filet ramassé entre ses poings levés, comme une robe de dentelle blanche. D'un coup, il le jetait déployé sur la rivière, où il retombait ainsi qu'une pelletée de sable éparpillé.

Ce temps lui sembla infiniment loin, au commencement du monde.

Sous la faible clarté d'un ciel étoilé et noir, tacheté de nuages, il regarda un peuplier. Ses feuilles, bien des fois tombées et reverdies, dessinaient toujours le même arbre. Il reconnut le cri espacé de la chevêche. Il l'entendait souvent, chaque année. Ce n'était pas le même oiseau, mais c'était le même cri, la chevêche éphémère et impérissable.

Étroite, entre ses berges de silence et de nuit, ses parois de feuillages sans vie drapés d'ombre, la rivière glissait, noire et luisante, muette, active, solitaire.

Il poussa la barque dans la rivière, mais ne put défaire la chaîne, et il s'assit à l'avant, posant les jambes sur une banquette, pour éviter une flaque d'eau au fond du canot. Il se penchait sur la rivière. L'eau semblait froide. Il y plongea la main et la trouva tiède. Il songeait qu'il serait doux de se laisser choir, sans mouvements, comme on se couche, dans ces profondeurs tranquilles. Il sentait, ainsi qu'une main calmante sur la poitrine, l'eau affluer à son cœur éveillé et malheureux, éteindre toute peine. Puis, il se dit : « Je ne le saurais pas... Alors, c'est inutile. » Cet effacement voluptueux de l'être, ce repos, ce délice d'oubli, qu'il contemplait ardemment dans l'obscur miroir d'eau, comme la seule félicité qu'il pût encore goûter, n'existait que dans un reflet de vie.

Il continuait à penser, la face penchée sur l'eau, les yeux fixes, avec cette physionomie de profonde méditation, qui lui était habituelle, quoique son esprit fût incapable de réflexion suivie, ou de surmonter une impression fausse : « Peut-être que la mort ne change rien... La vie continue... Tant qu'un homme souffrira, je serai celui-là... Il faudrait d'abord résoudre le problème. Après, on pourra mourir. »

XIV

— Ma bonne Marie, tu as une existence épouvantable! — dit madame Pagès, avec son accent gascon, qui donnait à chaque mot, même compatissant, un relief imprévu et une inflexion joyeuse.

Elle se trémoussait, lourdement assise sur le sofa, agitant ses mains grasses devant sa forte poitrine, sa coiffure grisonnante et compliquée, garnie de frisures, le nez poudré. Elle était toujours en train, la parole exubérante, quoique très pauvre et assaillie d'afflictions, et on ne songeait pas à la plaindre. Son propre sort n'était jamais en cause dans la conversation. Mais elle ne pouvait se résigner aux malheurs des autres, et proposait vite un remède à toute infortune. Heureuse dans sa jeunesse, et encore bien portante, elle ne comprenait que le bonheur.

— Tu habites avec un baroque, un fou! Ce regard qu'il m'a lancé quand je suis arrivée! Il ne m'a pas reconnue, je crois. Voyons, ma fille, causons sensément. Tu es là, comme une pauvre caille transie! Il te tourmente, il te fait peur. Je ne viens pas souvent, mais cela me suffit pour savoir que tu es une martyre. Et je me demande comment cela finira! Eh! Il te déteste cet homme; il est dangereux. Quand tu l'as épousé, je t'ai dit : il est gentil, mais il est bizarre. Je ne me doutais pas que c'était un énergumène.

— Que voulez-vous?

— Ce que je veux. Eh pardi! Je veux que tu t'en ailles. Tu es encore jolie. On n'a qu'une vie, ce n'est pas pour souffrir. Il te mangera tout ton argent. Te souviens-tu de Sauvaître, ce grand moricaud aux yeux de pervenche? Un garçon délicieux! Il me fait rire quand je le rencontre : il a

des yeux d'une couleur si tendre qu'il n'a pas l'air d'y voir. Il te courtisait autrefois, quand il habitait près de chez vous. Oui, il me l'a raconté. Il t'écrivait des vers sur des papiers qu'il piquait dans la haie. Il ne t'a pas oubliée. Il ne s'est jamais marié. Il m'a parlé de toi, dernièrement. Il m'a dit : « Elle va bien, la belle Marie? »

Marie écoutait avec une expression enchantée cette voix rafraîchissante qui la transportait dans les années heureuses du passé. Elle revoyait Frédéric, jeune, aimant et timide. Aucun homme ne sera jamais plus charmant que cette image. Personne ne peut lui rendre le bonheur qu'il lui a retiré.

— Ce n'est pas sa faute, — dit-elle. — Il a des ennuis qui lui ont changé le caractère. Moi, je sais pourquoi il est si mauvais.

— Que tu es drôle! Changé de caractère! Est-ce que cela te plairait, par hasard, d'être rabrouée et insultée, haïe, séquestrée, ruinée?

— Non... bien sûr.

— Eh bien, alors! Il faut savoir ce que l'on veut et ce que l'on aime. Cela m'enrage de voir gâcher la vie, qui est si belle, par des tergiversations ridicules. Quand je n'étais pas si pauvre, j'avais une bonne — je te demande pardon de la comparaison — qui était mariée à un butor ivrogne. Chaque matin, elle venait m'annoncer en pleurant qu'elle n'y tenait plus, et qu'elle le quittait. Mais elle n'a jamais pu le laisser. Je n'ai pas compris si c'était l'amour, la terreur, ou l'abêtissement.

Elle s'adossa au canapé, en avançant les jambes, et reprit :

— Je te scandalise, peut-être. Si Frédéric était seulement un malade, je te dirais qu'il faut l'endurer. Mais c'est un vilain homme. Il a fait ton malheur. Et puis, moi, je suis comme ça. Je sais bien qu'il y a des natures différentes... de curieuses natures... comment dirai-je?... un peu végétatives... des espèces de saintes, qui acceptent la vie, qui ne la refont pas sur une décision raisonnable, qui attendent toujours sur place, je ne sais quoi...

Elle se rapprocha de Marie avec un battement des coudes, un air de câlinerie et de mystère.

— Je veux te poser une question. Une question précise. Tu me répondras franchement.

Et, touchant la manche de Marie du bout des doigts :

— Est-ce que tu l'aimes?

Marie ne dit rien, comme si elle réfléchissait sur une phrase très subtile. Dans sa solitude, certains sentiments, jamais formulés, demeuraient chez elle comme indistincts, et elle ne trouvait pas de mots pour répondre à une question simple, mais qui exigeait une grande science de langage.

— Que tu es drôle! — dit madame Pagès, cherchant des yeux son boa de plumes noires qu'elle avait laissé dans la chambre.

Marie lui saisit le bras :

— Vous reviendrez? Cela me fait tant de bien de vous entendre!

XV

Autrefois, dix-huit jeunes filles assistaient au cours de madame Pagès. En quelques années, cette petite société disparut, et ne fut jamais remplacée. Madame Pagès trouva encore de rares élèves, donna des leçons à un substitut qui, sur le tard, s'était épris de peinture, puis elle vécut des secours de la famille Ladvèze, et enfin fut recueillie par madame Desca, qui habitait seule dans une grande maison sur une rue muette, pleurant la mort de tous les siens, après l'infidélité du mari. Elle n'avait plus, pour toute distraction, que ses devoirs de piété, une volière dans un jardin ténébreux, et la conversation de madame Pagès, qui payait sa pension en bonne humeur.

Madame Pagès souffrait d'une névralgie et gardait la chambre, quand elle apprit la mort de M. Devermont. Aussitôt elle écrivit à Marie, si émue par cette nouvelle qu'elle ne sentait plus ses douleurs. Elle écrivait vite, sans une pose, d'un style aisé, élégant, un peu précieux, singulièrement différent de son langage bruyant et trivial. Elle disait que M. Devermont, ruiné, laissait un grand héritage. Ses idées, qu'il préférait à l'argent, enrichissent maintenant ses voisins. On l'imite. Il triomphe. « *Quelle belle vie! Et il aimait tant son fils! Je le dis, parce que je l'ai bien connu et qu'on pouvait s'y tromper. Il avait le cerveau un peu brouillé par la*

colère ces dernières années. Vois-tu, ma chérie, quand un amour véritable et bien situé semble se défaire, le plus souvent ce n'est pas la faute du cœur. C'est la vie qui...

Elle s'arrêta craignant que cette phrase ne fût pas comprise. Elle en avait forcé le sens parce qu'elle songeait toujours à son mari quand elle écrivait une lettre à propos d'un deuil, et, en ce moment, elle se rappelait les années de maladie de M. Pagès. Il redoutait de la laisser sans ressources, et, tourmenté, souffrant, méconnaissable, il avait l'air de la détester.

Elle tourna les yeux vers le lit entouré de lourds rideaux de teinte sombre. Sur la commode d'acajou, autour de la photographie de M. Pagès, quelques objets avaient surnagé, reliques d'une existence de bonheur, dans un autre pays, et si lointaine que personne ici, depuis vingt ans, ne l'avait soupçonnée.

Sans allumer la lampe, dans le crépuscule, elle écrivit de nouveau sa lettre, rapidement, puis la fit descendre à la cuisine pour qu'on la remît à Hiloula.

Chaque soir Hiloula venait remplir le réservoir, portant deux seaux, qu'il tenait écartés de ses jambes par un cercle de bois. A tous moments, pendant une heure, la porte de la cuisine s'ouvrait : dans un courant d'air, Hiloula émergeait de la nuit, et posait sur le plancher ses deux seaux pleins d'une eau glacée qui miroitaient sous la lumière du gaz.

Plus tard, après le dîner, on poussait encore la porte, et le facteur encapuchonné, avec sa boîte et une petite lanterne suspendue devant sa poitrine, jetait un journal sur la table.

Madame Desca ne recevait aucune visite. Rien ne troublait le silence des grandes pièces obscures où le parquet bien ciré reluisait entre les tapis et les meubles de vieux bois sculpté.

Pourtant, dans cette maison morte, il n'était pas une rumeur de la petite ville qu'on ne connût aussitôt, sans qu'on pût déceler par où elle pénétrait. Ainsi, madame Desca apprit que Condé achetait les Varais. Madame Pagès s'étonnait qu'il pût payer un tel prix; madame Desca, se penchant vers son amie, comme si elle craignait toujours d'être entendue, lui dit à mi-voix, dans un souffle : « Il volait. »

***

Un matin de juin, à l'heure du déjeuner, madame Pagès arriva aux Varais dans la voiture du fils de Condé. Marie, en noir, les bras tendus, descendit les marches étincelantes et embrassa longuement madame Pagès, qui se dégagea de cette étreinte, comme étouffée, et entra dans le salon frais, poussant des soupirs et des exclamations.

— Quelle chaleur, ma chère! J'ai été secouée dans ce char-à-bancs! J'avais oublié le soleil dans le caveau de madame Desca. Ah! laisse-moi me remettre. Et tu vas bien?

Droite, assise sur le bord du fauteuil, s'éventant de son mouchoir, les coudes écartés, elle releva ses manches de dentelle noire sur ses gros bras nus.

Marie tourna la tête vers la porte. Apercevant Frédéric qui entrait, elle se leva vivement et s'avança vers lui.

— Nous allons déjeuner; tu as faim. Il est tard. C'est madame Pagès qui est là.

Mais il restait immobile, regardant la pièce d'un air soupçonneux; puis il s'approcha de la table à ouvrage et toucha le crochet de Marie, en tâtonnant, avec un air réfléchi, comme s'il cherchait à s'expliquer la présence d'un objet insolite.

Madame Pagès remarqua son allure étrange, son teint jaune, mais elle dit avec entrain :

— Bonjour, Frédéric!

— Tu ne reconnais pas madame Pagès? — dit Marie en le poussant discrètement par le coude vers le fauteuil.

— Si, je reconnais madame Pagès, — dit-il d'une voix sourde. — Elle a grandi.

— Ah! elle a grandi! — fit Marie avec un rire forcé. — Voilà une réflexion! Eh bien! allons déjeuner. Venez-vous madame Pagès?

Dirigeant Frédéric vers la salle à manger, elle suivit madame Pagès à travers le vestibule.

Dès qu'il fut à table, Frédéric se leva, et cria :

— Où est ma fourchette? On ne me donne jamais ma fourchette! Je suis le maître. Je veux être servi!

— La voilà votre fourchette! Elle est près de votre assiette!

Vous n'y voyez donc pas? — fit madame Pagès sur un ton de familiarité bourrue. — Quelle comédie! Allons, déjeunez tranquillement!

Il s'assit à table, silencieux, et se mit à manger voracement, le regard terne, absent. Parfois, il touchait la carafe d'un geste prudent, posait le doigt sur la nappe, réfléchissant, avec un effort de ses yeux mornes cerclés d'ombres, comme s'il cherchait à comprendre un rêve, et à se reconnaître parmi des choses étrangères.

— Vous le trouvez changé? — fit Marie, après le déjeuner, traversant la terrasse avec madame Pagès pour aller s'asseoir près de la table de fer où Émilie avait posé le plateau du café, à l'ombre de l'orme.

— Si je le trouve changé! Miséricorde! Il n'est plus reconnaissable! Eh! Qu'est-ce qu'il a? Comme il est jaune!

Elle était un peu étourdie par le copieux déjeuner et dissimula un baillement en étalant sa main sur son visage.

— Que dit Tricoche?

— Il ne sait pas. Ou bien, il ne veut pas m'effrayer. Il prétend que cela ira mieux.

— Oh! c'est clair. C'est du ramollissement. Eh! il est gâteux. Eh bien! ma fille. Je crois que tu seras bientôt débarrassée.

— Ah! madame Pagès! c'est une peine atroce pour moi! Quand il a été si malade... Il va mieux maintenant... Mais le soir... tous les soirs... il est repris... Il me parle, il est tranquille... Seulement, il ne me reconnaît plus. Oui, il me parle, il est là, vivant, auprès de moi, et c'est une autre personne qu'il voit... On voudrait crier à cet homme qu'on a tant... « C'est moi! Regarde-moi! » On tâche de l'arracher à cette affreuse erreur... Ce n'est pas possible. Il faut l'accepter... C'est terrible, je vous assure. Le matin, il me reconnaît... Il semble presque guéri, jusqu'au crépuscule.

— Ma bonne Marie, tu supporteras cette nouvelle épreuve, tu es courageuse... Il a toujours été un peu fou, ton pauvre Frédéric... Et il n'est pas le seul.. Pourtant je l'ai vu raisonnable, quelque temps... dans les années où il était heureux auprès de toi. Et puis, je ne sais quoi lui a tourné la tête...

Sans doute un poison qu'il avait dans le sang. Il me parlait de toi, souvent. Il n'en finissait pas avec les reproches! Ce qui l'enrageait surtout, c'était de penser que tu avais pu lui plaire dans l'ivresse de l'amour. J'avais envie de lui dire : « Pauvre fou, c'est maintenant que tu es aveuglé par une noire chimère. La merveille que tu as aimée n'a pas changé. Elle est devant tes yeux toute semblable, mais tu ne sais plus la voir. »

— Non, madame Pagès, pas tout à fait semblable...

Marie se leva pour regarder dans une chambre par la fenêtre ouverte.

— J'entends bien, un peu abasourdie... — fit madame Pagès. — Pardi! cela se comprend, on n'est pas tout à fait la même quand on vous aime, ou quand on vous déteste.

Marie entra dans la maison, et revint un peu plus tard, tenant son ombrelle noire.

— Voulez-vous que nous marchions dans l'allée?

— Je partirai de bonne heure, — dit madame Pagès en se levant.

Elle s'arrêta, après quelques pas, et dit à mi-voix :

— Alors, Condé achète les Varais. On dit qu'il a volé ici, depuis six ans, tout ce qu'il a voulu... Pauvre vieux Devermont, s'il voit ce qui se passe!... Frédéric a dû être affecté par cette mort. Il était déjà déséquilibré.

— Oui, la mort de son père a été un grand coup pour lui, — dit Marie en ouvrant son ombrelle, qu'elle inclina un peu pour abriter madame Pagès. — Vous m'avez écrit une bonne lettre, et si juste!... Je ne vous ai pas répondu... J'ai été ébranlée par tout cela... Il a eu une mort très douce... Dans les derniers temps, il n'avait pas perdu complètement la mémoire, il ne déraisonnait pas... Mais — c'est étrange n'est-ce pas? — sa fureur contre Frédéric, cet horrible débat, ces accusations... eh bien! il ne s'en souvenait plus... Cette grande haine, il l'avait oubliée... Il fallait que Frédéric restât toujours auprès de son lit... Il lui parlait avec beaucoup d'affection, comme s'il n'y avait jamais eu de conflit entre eux... Il semblait comprendre que Frédéric dirigeait la propriété, mais depuis peu de temps seulement... Il trouvait cela naturel, et lui donnait des conseils... C'est alors qu'il lui a dit de se

méfier de Condé et de le surveiller de près... Il paraît que, dans sa jeunesse... Condé... M. Devermont lui avait pardonné, mais gardait l'œil sur lui. Naturellement Frédéric n'a pas dit à son père que tout était perdu... Il a compris la cause... Ce nouveau choc l'a tout à fait abattu... M. Ladvèze est intervenu... Il a arrangé les choses avec Condé, très bien, je crois, et avec beaucoup de bonté... Il a renoncé à une partie de sa créance... Condé me laisse la maison, le jardin, et me sert une rente assez élevée. C'est M. Ladvèze qui l'a exigé... Oh! j'ai tout ce qu'il me faut!....

Marie ferma son ombrelle, en revenant sous les platanes. Sur la table de la terrasse, Émilie avait disposé les gâteaux abondants et réputés d'Ursule, la crème et les fruits, selon les habitudes de la maison, qu'aucune vicissitude ne pouvait atteindre. Madame Pagès se régalait avec un appétit d'enfant.

Après le goûter, Marie l'accompagna jusqu'à l'écurie, où elles attendirent longtemps la voiture du fils de Condé. Il devait ramener madame Pagès, en allant chercher le courrier à Cognac.

Marie retourna vers la maison; elle aperçut Frédéric dans le jardin. Il contemplait la volière. Elle s'approcha de lui, et dit :

— Madame Pagès est partie. Elle n'a pas voulu te déranger.

— Elle aurait pu me dire adieu. Elle n'est pas polie.

— Elle était pressée. J'avais demandé la voiture pour cinq heures.

— Eh bien! elle n'est pas partie à cinq heures. Il est tard. On dirait que les jours raccourcissent.

— Tu ne veux pas rentrer avec moi?

— Pourquoi veux-tu toujours me faire rentrer? Regarde ces capucines. Elles sont belles le soir...

— Viens! Frédéric, — dit Marie, en le conduisant par le bras, — nous allons lire...

Chaque soir, dans la chambre, Marie lisait, à haute voix, un roman d'aventures que Frédéric écoutait l'air captivé, mais soucieux et sombre. Marie levait les yeux sur lui sans cesse, espérant le retenir par l'intérêt du récit; mais, toujours, un moment venait où elle surprenait sur son visage une légère

expression comme distraite, paisible, presque heureuse, et elle s'arrêtait de lire.

— Ce mendiant est désagréable. Vous lui direz de partir.

— Quel mendiant, Frédéric?

— Ce mendiant qui est assis sur les marches de l'entrée. Il est sale. Je lui ai donné déjà.

— Oui, Frédéric, je le chasserai.

Il s'assit devant la table, prit un crayon, et aligna des chiffres, s'adressant à Marie, comme s'il parlait à Barbotteau, mais l'air tranquille et satisfait.

— La propriété a rapporté quatorze pour cent, plus que la vigne dans les meilleures années. Vous n'êtes pas content?

Soudain, il contempla un point sur le mur longuement, comme s'il voyait une chose surprenante et merveilleuse, et, d'un geste de peintre, jetant les yeux vers le mur, il traça des lignes sur un papier. Puis il fouilla dans un tiroir, et rangea divers objets avec soin.

— Faites sortir ce chien.

Marie se leva, comparse docile qu'on ne distingue plus parmi les fantômes, ouvrit la porte et la referma.

— Merci. Je n'aime pas les chiens.

Il ajouta avec un sourire malicieux :

— Vous, c'est différent. Vous les aimez parce que vous êtes un chasseur.

Parfois, lorsque Émilie lui apportait son dîner, il l'observait avec un grand effort d'attention. Une expression triste revenait sur son visage, et il murmurait :

— Émilie...

Mais, très vite, elle disparaissait à ses yeux, transfigurée dans l'univers de fantaisie qu'il inventait.

XVI

Depuis deux ans, Frédéric était enfermé dans une chambre, veillé par Émilie et par Marie, qu'il ne reconnaissait plus. Il restait couché sur le plancher, dans un coin de la pièce, et remuait des boîtes, cherchant à construire une sorte d'échafaudage qui semblait compliqué. Il se relevait, comme satisfait, et marchait dans la chambre à petits pas, les bras bal-

lants, le visage inerte, jaune, le regard mort, avec ses fortes épaules qui paraissaient plus larges. Puis il s'asseyait ainsi qu'un enfant qui retourne à son jouet, reprenait ses boîtes et les entassait, suivant un plan incertain qu'il ne réalisait pas. Alors la colère le prenait, une sorte de rage de petit enfant où revenaient ces mots : « Je suis le maître! Il faut m'obéir! » Et, comme s'il imitait son personnage d'autrefois, avec des gestes de marionnette, il enfonçait une main dans sa poche en se redressant.

Ces fureurs le fatiguaient. Pour le calmer, Marie entrait brusquement dans la chambre, et, d'une voix grondante, qui dominait le tulmute, elle disait en frappant dans ses mains : « Attention! voilà le fouet! »

Aussitôt, il s'asseyait sur le plancher, et se taisait, touchant ses boîtes d'un air honteux. Et c'était une grande peine pour Marie, d'intimider ainsi cet homme enfantin, avec ce même grossissement de la voix, qui l'avait tant effrayée naguère.

***

— Tu ne vas pas le garder ici, — dit madame Pagès. — Il ne te connaît plus. Il sera aussi bien soigné ailleurs. Voilà deux ans qu'il est dans cet état. Il ne va pas mourir tout de suite. Il a bon appétit. C'est une maladie qui conserve. Est-ce là un spectacle pour ton fils quand il est en vacances? Le bon Dieu te délivre. Tu as assez souffert! Tu es encore jeune. Malgré tes malheurs, tu es fraîche comme une petite fille.

— Il n'est pas méchant.

— Je te le répète : il ne te connaît pas. Ce n'est plus un mari que tu gardes dans la maison, ni un homme. C'est un mort, une pauvre chose. Il ne voit pas qui le soigne. Il ne sait plus qui tu es. Il ne recouvrera jamais sa connaissance, tu le sais, et Dieu merci! car ce serait pour te persécuter. Et tu continuerais à vivre ici! dans cette tombe moisie! Il n'y a plus une fleur, plus une bête, plus une carriole; tout est à l'abandon...

Émilie interrompit la conversation. Elle venait chercher Marie pour calmer Frédéric qui hurlait. Marie ouvrit violemment la porte de la chambre, et fit taire Frédéric en tapant

dans ses mains, puis elle se mit à lui parler doucement, comme s'il comprenait.

— Émilie t'apporte ton déjeuner. Madame Pagès est venue ce matin. Sois raisonnable.

Émilie posa une assiette devant Frédéric, qui se mit à manger goulûment. Il s'arrêta pour dire à Émilie :

— Qui est cette femme, qui fait la maîtresse ici?... C'est moi le maître... Je commande...

Marie, qui sortait de la pièce, se retourna près de la porte, pour écouter Frédéric. Tout à coup, son visage prit une expression rêveuse, enchantée. Elle entendait Frédéric qui disait à Émilie :

— Il y avait ici une femme qui était la maîtresse. Vous ne l'avez pas connue. Elle était douce... Elle était jolie... Elle avait des yeux comme des violettes... Je l'ai aimée toute ma vie...

***

Sans reconnaître Marie, Frédéric semblait moins effrayé par cette étrangère, et il aimait à rester auprès d'elle. Parfois, quand il se frottait les mains, puis touchait sa moustache d'un geste d'autrefois si particulier, elle lui disait : « Te souviens-tu de Marie? » Il ne répondait pas à ces questions qu'il n'entendait pas, mais, comme si un écho frappait tardivement son esprit, il disait tout à coup : « Il y avait une femme, ici, qui était la maîtresse... C'était ma femme... On était heureux... On s'aimait bien... Elle était douce... »

Elle le regardait en se rapprochant de lui, et disait :

— Où est-elle, Marie?

Aussitôt, il reculait d'un air peureux. Puis, il revenait auprès de Marie.

— Elle est morte... Mais j'ai gardé son portrait... C'est un beau tableau... Vous allez voir...

Lorsque Tricoche se rendait aux Varais, il semblait surtout préoccupé par la santé de Marie.

— Je vous assure, je vais très bien, docteur, — disait-elle.

Il appuyait la joue contre son cœur : « Ne respirez pas. »

Et, retenant son souffle, elle était prise d'une envie de rire qui crispait un peu son visage, devant cette grosse tête hérissée de cheveux blancs.

Tricoche ordonnait des remèdes, et lui conseillait de se reposer. Marie n'avait jamais été malade. Elle ne comprenait pas cette inquiétude.

Elle se sentait forte, quoique souvent très lasse, et elle aimait à se dépenser pour les autres, sans souci d'elle-même. Elle veillait sur Frédéric, s'occupait de la maison, s'habillait avec une certaine coquetterie, toujours active et d'humeur égale. Comme assujettie à une règle importante, au delà des bornes du bonheur et du chagrin, elle accomplissait avec sérénité les gestes du devoir; et son cœur, qu'elle avait cru épuisé par toutes les larmes de l'amour, lui réservait encore le plaisir hautain de donner sans révolte, ni espérance.

Pourtant, un matin, elle resta couchée. Le soir, quand Tricoche entra dans la chambre, précédé d'Émilie, qui portait une lampe de métal avec un abat-jour de papier huilé, orné de fleurs peintes, elle sourit, disant :

— Docteur, je ne suis pas très malade.

Il appliqua son oreille froide contre la poitrine de Marie. Reprenant son souffle, étouffée, toussant, elle dit :

— Je vous assure, ce n'est rien.

Pour obéir à Tricoche, elle resta au lit quelques jours. Une après-midi de soleil, elle décida qu'elle était guérie, et fit porter sa chaise-longue sur la terrasse.

Mais elle eut tant de peine à descendre les marches, qu'elle ne savait plus si elle était évanouie ou endormie, quand elle fut allongée dans sa robe de chambre de bure blanche, les mains posées sur châle écossais qui lui enveloppait les jambes.

Elle sentit la chaleur du soleil sur ses doigts, et les regarda contre la lumière, minces et à peine vivants. Puis elle remarqua les massifs à l'abandon, remplis d'herbes. Mais des myosotis s'étaient ressemés d'eux-mêmes et une touffe de silènes débordait dans l'allée. « Je planterai des fleurs », se dit-elle.

Elle tourna la tête vers le coin de la terrasse où M. Devermont se tenait naguère, victime et justicier terrible, qui ne connaissait pas son cœur. A présent, c'était Ursule qui tricotait, assise sur une chaise, à la place de son maître.

Marie comprenait qu'elle avait survécu à de grandes choses. Elle savait les voir. Elle n'avait plus besoin de rien. Madame Pagès lui parle souvent de vie gâchée. Qu'est-ce donc, qu'une vie réussie, ou une vie manquée? Qui peut lui donner un prix? C'est là son affaire.

— Ursule! — cria Marie.

La servante accourut à pas menus, et sa pelote de laine grise, qui avait roulé par terre, se dévida derrière elle.

— Ursule, savez-vous s'il reste des confitures? Monsieur Jean viendra pour les vacances de Pâques.

La vieille joignit les mains sur son tricot, et les petits yeux fidèles s'humectèrent dans la face desséchée :

— Bonnes gens! comme on va le trouver grandi!

Le soleil baissait derrière l'ormeau.

— C'est assez pour aujourd'hui. Ursule, aidez-moi. Je vais rentrer.

Depuis plusieurs années, Marie dormait d'un sommeil léger. En s'éveillant, elle reprenait instantanément conscience des choses de sa vie, comme si elle n'avait cessé d'y penser, et que nul intervalle d'oubli n'eût altéré, durant la nuit, la notion de son existence.

Ce soir-là, fatiguée par sa première sortie, elle s'assoupit tout de suite, et, le matin, Émilie entra dans la chambre obscure, d'un pas étouffé par les chaussons de feutre, sans que Marie l'entendît.

Elle se retourna sous ses couvertures, avec un petit gémissement, les yeux gênés par la lumière subite. Dans un reste de sommeil, elle gardait une impression délicieuse de silence intérieur et de fraîcheur juvénile. Ce long repos, un rêve encore inséré dans sa chair, avaient ressuscité en elle un être d'autrefois, paisible, heureux. Cherchant à se reconnaître dans sa pensée vide, elle revit Ursule sur la terrasse, Frédéric, et tout d'un coup le monde présent surgit à ses yeux comme une horrible image de souffrances impossible à supporter.

Brusquement, elle se leva. Debout, dans sa longue chemise de nuit, ses cheveux nattés sur les épaules, elle ramena de son pied nu une pantoufle enfoncée sous le lit. Puis, elle prit sa robe de chambre sur une chaise, et ces mouvements dissi-

pèrent l'intolérable vision. Elle retrouvait dans le contact de la vie réelle un allègement mystérieux, que son imagination avait exclu au réveil. Elle se sentait alerte, et ce bien-être suffisait à la contenter aujourd'hui.

Mais, de cette transe matinale, elle conserva un désir d'activité. Suivie d'Émilie, qui répétait : « Madame n'est pas raisonnable », songeant à tout ce qu'on avait négligé dans la maison pendant sa courte maladie, elle entreprit de vastes rangements.

L'après-midi, elle se rendit à la buanderie. Elle avait chaud, elle sortit, traversa la cour sous les pommiers, ramassa un mouchoir oublié sur un fil de fer, et, le passant sur son front moite, elle se dirigea vers la brûlerie. Devant une fenêtre voilée de toiles d'araignées, d'où s'échappa une hirondelle, elle s'assit dans un fauteuil de bois. Un peu de brise soufflait toujours en cet endroit.

Craignant ce courant d'air, elle se releva, mais sa robe resta accrochée à un clou du fauteuil, et elle se rassit, soudain fatiguée, avec une envie de dormir, et comme indifférente au danger. Ce souffle frais lui plaisait.

***

Marie était couchée depuis quinze jours dans le grand lit à baldaquin, les épaules couvertes d'un châle blanc, le visage rose de fièvre, les yeux brillants comme des violettes mouillées.

Émilie sortit de la chambre avec Tricoche. Dans le vestibule le docteur lui dit :

— Cela ne va pas bien. Nous serons fixés demain, sans doute. Allez vous reposer. J'amènerai madame Pagès ce soir. Elle m'a offert de venir.

Émilie retourna un moment auprès de Marie, puis entra dans une chambre voisine qu'elle occupait depuis quelques jours. Elle avait perdu l'habitude de s'étendre sur un lit, et s'endormit dans un fauteuil.

Marie regardait entre les rideaux un dessin sur le papier des murs, qui lui paraissait à la fois compliqué et simple, comme une sorte d'imagination dont elle suivait les méandres,

qui s'enlaçaient et se dénouaient avec facilité, car elle avait trouvé le secret de cet enchevêtrement.

Elle entendit un grattement du côté du couloir et, avant que la porte s'ouvrît, sans tourner la tête, elle avait compris que ce n'était aucune des personnes habituelles qui entrait.

C'était Frédéric qui s'avançait à très petits pas, les bras ballants. Il s'approcha du lit, la regarda longuement et dit :

— Moi, je vous guérirai.

Elle ne s'étonnait pas qu'il eût quitté sa chambre et trouvé son chemin à travers la maison, jusqu'ici. Est-ce qu'il comprenait qu'elle était très malade? Est-ce qu'il la reconnaissait du fond de ses ténèbres? Elle ne cherchait pas à le savoir, et lui dit simplement :

— Oui, mon bon Frédéric. Tu pourrais me guérir. Mais c'est trop tard, je crois. J'avais toujours dit que ce courant d'air près de la brûlerie était dangereux. J'ai eu une distraction.

Elle continuait à lui parler avec tendresse, sans remarquer qu'il était parti. Quand elle s'en aperçut, elle n'en fut pas surprise. Et, de nouveau, elle regarda le dessin du mur.

Elle savait qu'elle allait mourir. Autrefois, elle avait pensé à la mort avec épouvante, et maintenant elle se disait : « Comme on se trompe! la mort n'est pas ce qu'on croit... C'est autre chose... ce n'est rien. Pourquoi a-t-on effrayé les hommes? »

Elle se rappela qu'elle voulait écrire à son fils. Émilie avait posé du papier sur le guéridon, avant d'aller se reposer. Elle prit la feuille, puis se dit que ce n'était pas la peine. Elle n'aurait pas la force d'écrire cette lettre. Elle voulait seulement qu'il sût ce qu'elle avait pensé au moment de mourir, et qu'il fût tranquillisé pour toute sa vie... Elle se leva, avec un grand effort des reins, s'adossa à l'oreiller, et écrivit : « *Mon fils...* »

Émilie entra dans la chambre, et vit Marie, assise sur son lit, la tête penchée. Elle allait lui reprocher cette imprudence, mais le regard terrible des yeux immobiles et glacés l'arrêta. Marie ne vivait plus. Tout de suite, Émilie saisit le papier, étalé sur le lit, comme s'il fallait qu'elle prît d'abord connaissance d'une commission urgente. Elle lut : « *Mon fils, la mort...* »

Des lignes indéchiffrables suivaient, faites de traits de crayon qui ne ressemblaient même pas à des mots. Alors, elle s'élança dans le couloir, et, la main sur les yeux, poussant des gémissements, elle appela Condé.

***

Dans sa chambre, Frédéric, qui remuait ses boîtes sur le plancher, se releva brusquement, comme pris de frayeur, toucha sa poitrine contractée, cherchant à reprendre son souffle, la face pâle, tout en sueur, puis il tomba à demi évanoui.

On lui apporta son repas, très tard. Il repoussa cette nourriture. Émilie était pressée et posa l'assiette sur une chaise.

Il resta couché près de la porte. Il se croyait assis sur un fagot, dans un petit bois : « On a ramassé les nèfles !... tant pis !... nous sommes très bien ici, n'est-ce pas, mon amour? »

A tout moment, essoufflé, étouffant, livide, il était ressaisi par l'angoisse. Ursule et Émilie essayaient de le faire manger, mais il serrait les dents et jetait l'assiette par terre.

Ce matin-là, il se tint debout près de la fenêtre, son visage blanc contre la vitre. Il y avait une foule sombre dans le jardin.

— Ah! ce vent!... — dit-il. — Mon chapeau!...

Se haussant sur la pointe des pieds comme s'il regardait dans le jardin de Deuillet, à travers la balustrade :

— C'est la belle Marie.

Peu de jours après, on le trouva mort et tout rétracté, entre les pieds de la table.

JACQUES CHARDONNE

JARDINS EN FÊTE

AU

XVIIIE SIÈCLE

Le décor des anciens jardins à la française s'était merveilleusement prêté aux fêtes, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, durant deux règnes. L'on se souvient par exemple du faste de Fouquet à *Vaux*, de celui de Colbert à *Sceaux*, des élégances des Condé à *Chantilly*, et, surtout, de la splendeur inégalée des fêtes que donna le Roy Soleil à *Versailles*. Les réjouissances données à l'occasion des mariages princiers, par Louis XV, furent aussi de toute beauté. Depuis l'avènement de Louis XVI, les occasions ne s'en présentent plus. Mais, lorsque la reine Marie-Antoinette crée son jardin de Trianon, elle songe tout naturellement à ajouter, aux plaisirs que déjà il lui donne, les agréments des fêtes de jour et de nuit.

Il est piquant de le noter ici, c'est dans tout l'attrait d'une fête, organisée en son honneur, que Marie-Antoinette vit le jardin qui devait décider de la création du sien : le *jardin de M. de Caraman*, à Paris. L'on sait que la reine avait désiré le visiter, pour se faire une idée des talents de l'amateur qui l'avait créé, avant de porter son choix sur le dessinateur qui dresserait le projet de ses propres jardins.

Le 21 juillet 1774, la Reine fait annoncer sa visite pour le lendemain. M. de Caraman aussitôt fait faire la toilette du jardin — il était pour lors à sa terre de Roissy, qui était sa résidence d'été. Les gazons sont tondus, roulés et arrosés;

l'on place des pots de fleurs achetés chez le fleuriste ou prêtés par des voisins. « Une belle tente fut établie sur une sommité de gazon; les cordes étaient des guirlandes de fleurs naturelles, et des festons de semblables fleurs étaient placés avec grâce autour du sommet de la tente. Des orangers, des lauriers-roses en fleurs et des jasmins d'Espagne entouraient cette tente sous laquelle une table ronde, avec une corbeille de fleurs et des assiettes et couverts de vermeil, portait une collation et des glaces. » Les parterres, les appartements étaient aussi remplis de fleurs. M. de Caraman eut de plus une excellente inspiration : « La Reine étant en deuil, écrit-il, je ne pouvais avoir de la musique dans ce jardin; mais j'établis deux orchestres, l'un de flûtes, l'autre de cors de chasse, dans les appartements du Palais-Bourbon, de l'autre côté de la rue » (l'hôtel était sis rue Saint Dominique, c'est actuellement l'hôtel d'Estissac); ainsi les convenances furent sauvées. Il y eut collation : « Mes jolies petites filles, coiffées de fleurs, présentèrent un bouquet à la Reine sous le nom de filles du jardinier, et lui firent de jolis compliments. Elles chantèrent le trio de Zémire et Azor, et, malgré l'étiquette, furent admises à la collation royale, où les glaces furent trouvées excellentes. La Reine resta près de deux heures à se promener, à prendre des glaces et à faire la conversation avec madame de Caraman, qui était venue de Roissy » (*Mém. inéd. du comte de Caraman*, cit. par M. de Nolhac).

La Reine fait tracer son jardin anglais, à *Trianon*, sur un plan que lui a remis M. de Caraman. A peine achevé, elle l'inaugure, le 3 septembre 1777, par une grande fête. « Il y eut, écrit le comte de Mercy-Argenteau, différentes sortes de jeux dans les jardins, un grand souper, illumination et spectacle. » Les jeux durèrent tout le jour : « Le parc représentait une foire, les dames de la cour étaient les marchandes, la Reine tenait un café comme limonadière; il y avait des théâtres et des parades çà et là ». Sur la pelouse, l'on a figuré, pour cette circonstance, au moyen de planches et de châssis, une place publique avec des bornes et des fontaines placées dans des niches, on y voit des boutiques de boulanger, charcutier, rôtisseur et pâtissier. Une guinguette est entourée de vingt et un berceaux de treillage : chacun d'eux porte

sur un écriteau le nom d'une maison royale. La façade d'un théâtre en plein vent est ornée de motifs d'architecture. Ailleurs, c'est un « cabinet de Comus », le dieu qui préside aux plaisirs de la table, dont la devanture offre des inscriptions. Des guirlandes de fleurs relient toutes ces fabriques entre elles. Au milieu du jardin, sur un socle peint en imitation de marbre rouge, s'élève un pavillon d'où l'on embrasse tout l'ensemble de la décoration. Enfin le Jeu de bague est entouré, pour cette fête, d'un amphithéâtre de gradins, sur lesquels on a peint quarante vases de porcelaine garnis de fleurs : l'on y donne une fête chinoise, à laquelle prennent part les musiciens des Gardes-Françaises, travestis en Chinois. Et, le soir, le jardin reçoit l'éclairage de 2 600 lumières colorées.

A la fin de l'année 1778, la Reine donna deux petites fêtes à Trianon, « elles ont consisté en différents petits divertissements, répandus dans les bosquets de ce château et en un spectacle après souper » (Mercy).

Un divertissement est offert à Marie-Antoinette, à Trianon encore, pour sa convalescence, l'année suivante, au mois de juin 1779, et c'est une fête de nuit : « Tous les fossés qui entourent le jardin étaient semés de fascines allumées, dont la lueur, mêlée avec celle de plusieurs lampions cachés avec beaucoup d'art dans le feuillage des bosquets les plus touffus, répandait au milieu de la nuit une clarté douce, semblable au clair de lune ou au premier rayon de l'aube matinale. Ayant fait remarquer à S. M. l'effet singulier de la nouvelle aurore, on lui donna le désir de descendre dans ses jardins. Là, elle fut surprise par les sons d'une musique céleste, et en suivant les accents d'une mélodie si touchante, elle aperçut, dans une des niches du bosquet, un berger jouant de la flûte : c'était M. le duc de Guines; plus loin deux faunes, Begozzi et Ponte, qui exécutèrent d'abord un duo de cor et de hautbois, et, réunissant ensuite leurs accords avec ceux de la flûte, formèrent un trio charmant. Des couplets chantés par d'autres divinités champêtres terminèrent ce joli impromptu, mais ces couplets ne son point sortis du sanctuaire pour lequel ils ont été faits » (Grimm, *Correspondance*).

Quelques privilégiés seulement assistent à ces fêtes intimes.

Le 1er juin 1780, une autre fête commence « par une belle illumination des jardins » avant le spectacle; la promenade ensuite est « prolongée dans la nuit »; il y a musique dans le parc (Mercy).

Puis, toute une série de fêtes de nuit se déroule à Trianon.

La Reine rend au comte de Provence, le 26 juillet 1781, la fête que ce prince lui avait offerte à Brunoy. Après le spectacle, les invités trouvent, en sortant du théâtre, le Rocher du jardin illuminé et entouré de transparents qui figurent des amoncellements de roches couvertes de feuillages. Les saillies du charmant pavillon du Belvédère sont masquées par des cordons de lumière; des lanternes, dissimulées dans des touffes de roseaux factices, mettent leurs reflets sur le lac. La grotte est féeriquement éclairée, cette illumination a tant de succès qu'on la répète quatre fois encore, les jours suivants.

L'Empereur, frère de la Reine, qui voyage en France sous le nom de comte de Falkenstein, arrive à Versailles le 29 juillet de cette même année, et, le 31, une fête lui est offerte à Trianon. Après le souper et le spectacle, les invités entendent, dans les jardins splendidement illuminés, un concert donné par la musique des Gardes-Françaises. Cette fois, ce ne sont pas seulement le Rocher et le Belvédère qui sont éclairés, mais c'est le Temple de l'Amour qui se détache sur un fond de lumière fort bien imaginé. « L'art avec lequel on avait, dit madame Campan, non pas illuminé, mais éclairé le Jardin anglais, produisit un effet charmant : des verrines, cachées par des planches peintes en vert, éclairaient tous les massifs d'arbustes ou de fleurs et en faisaient ressortir les diverses teintes de la manière la plus variée et la plus agréable; quelques centaines de fagots allumés entretenaient dans le fossé, derrière le Temple de l'Amour, une grande clarté qui le rendait le point le plus brillant du jardin. »

C'est au comte et à la comtesse du Nord (le grand-duc Paul de Russie et la grande-duchesse voyagent en Europe sous ce nom) que la Reine offre, en 1782, le 6 juin, une fête encore plus belle que celle de l'année précédente. Des réverbères, des « ifs », et soixante-dix « éventails » chargés de lampions, cent cinquante transparents figurant des buissons

factices et des touffes de fleurs sont placés dans les bosquets. D'autres transparents, en forme de pots à bouquets, ont été ajoutés à la décoration du Belvédère; derrière le Temple de l'Amour, 4 925 fagots furent brûlés. La musique des Gardes-Françaises, augmentée de trente-quatre musiciens des Suisses, venus de Courbevoie, donnèrent un concert dans le jardin.

Une nouvelle fête fut donnée par Marie-Antoinette à Trianon, le 9 août 1783, pour recevoir la nouvelle ambassadrice de la Grande-Bretagne, la duchesse de Manchester. Elle fut semblable à celles de 1781 et 1782.

Mais bientôt Sa Majesté suédoise vient en France, à son tour, sous le nom de comte de Haga. A Trianon, la Reine, le 21 juin 1784, offre à Gustave III une fête : « On soupa, écrit-il à son frère, dans les pavillons du jardin, et, après souper, le jardin anglais fut illuminé, c'était un enchantement parfait. La Reine avait permis de s'y promener aux personnes honnêtes qui n'étaient pas du souper, et on avait prévenu qu'il fallait être habillé en blanc, ce qui formait le spectacle des Champs-Élysées ». Malgré un ciel couvert, il n'y eut point de pluie. Les « éventails » et les « ifs » chargés de lumière, et les lampions couverts donnaient, écrit madame de Sabran, des reflets si doux et des ombres si légères que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien » (Lettre au chev. de Boufflers).

Il faut louer ici, comme il convient, l'organisateur de ces fêtes : c'était le « concierge » du château, M. Bonnefoy du Plan, baron du Charmel.

En dehors de ces fêtes si brillantes, la Reine voulait que le peuple participât aussi aux plaisirs de Trianon. Aussi avait-elle « dans les jardins de Trianon, pendant l'été, un bal tous les dimanches. Là étaient reçues toutes les personnes vêtues honnêtement, et surtout les bonnes avec les enfants. Elle donnait une contredanse, pour montrer qu'elle prenait part au plaisir auquel elle invitait les autres. Elle appelait les bonnes, se faisait présenter les enfants, leur parlait de leurs parents, et les comblait de bontés bienveillantes. Ordinairement presque toute la famille royale était avec elle » (*Mémoires* du comte de Vaublanc).

***

Bien certainement, pour la splendeur ou le charme des fêtes, *Chantilly*, après Trianon, obtient la palme.

Nous nous en tiendrons, dans cette étude, aux seules fêtes — et la plupart sous le règne de Louis XVI — qui se déroulèrent dans les jardins à l'anglaise, c'est-à-dire dans les nouveaux jardins pittoresques, à la mode de l'époque. Ainsi, pour ce qui est de Chantilly, ne ferons-nous que mentionner les réjouissances qui animèrent, sous le règne antérieur, le Pavillon de Vénus, inauguré le 21 août 1765. Aussi bien l'Ile d'Amour, dans laquelle se trouvait cette délicate construction, faisait-elle partie de l'ancien tracé de Le Nôtre. De multiples fêtes l'enchantèrent jusqu'à la Révolution, et des jeux de toute sorte furent installés dans l'île voisine.

Le kiosk chinois sert aussi de théâtre pour les divertissements. Il est inauguré le 11 août 1771 : « Il y eut collation au kiosk, où les musiciens ont joué dans la lanterne sans être vus, ce qui a surpris la compagnie. L'imagination est de Son Altesse Sérénissime. » Le 14 juin 1772, le prince de Condé conduit « la compagnie » au kiosk, où chante Mademoiselle de Saint-Marcel. Dans les années suivantes, l'on y dîne et l'on y soupe de temps en temps (Toudouze, *Journal*, ms. cons. à Chantilly).

C'est en 1773, le 19 mai, que le prince de Condé réserve à sa petite cour la surprise du nouveau jardin anglais, établi dans la plaine de Candie, à l'est de l'ancien parterre de Le Nôtre : il dirige la promenade de ce côté... Le 16 avril 1775, c'est l'inauguration du Hameau. Dès lors l'on y dîne et l'on y soupe plusieurs fois à chaque saison. Le 13 août de la même année, il y a « illuminations et promenades en pirogues ». Le 15 août, la compagnie s'amuse à faire la cuisine au Hameau, après quoi les dames se promènent à âne, et les princes en pirogue. Le 2 juillet 1776, il y a « concert sur l'Antre » (grotte dont les rochers simulés était faits de planches peintes), et « après souper, LL. AA. SS. ont été en pirogue, accompagnées par la musique ». Le 27 juillet, le Hameau est illuminé.

Une fête charmante a lieu le 3 juin 1777 pour fêter l'arrivée

de la princesse Louise de Condé (la fille du prince de Condé) à Chantilly. La répétition a eu lieu le 27 mai : « S. A. S. a conduit Mademoiselle au Hameau pour y voir la fête préparée pour elle. LL. AA. SS. ont commencé par le Rocher (au bout du canal, d'où descendaient quelques petites cascades) où était un peintre, M. de la Touraille, qui a complimenté S. A. S. ; de là au port des Pirogues, où étaient des bergers qui ont chanté; ensuite à l'Antre où M. Laujon, habillé en femme, a fait son rôle en chansons. Ensuite la marche a continué par la guinguette (pavillon de treillage), où étaient des bergers chantant avec M. d'Auteuil; de là au Moulin où étaient aussi des bergers qui ont chanté avec M. Laujon; de là à la salle à manger où était Durac, qui a chanté un air de chasse; ensuite au Billard (l'une des « chaumières »), où était M. de Gouvernay en maître d'école, M. Laujon en Sœur Grise, avec des écoliers qui ont chanté vêpres; de là à la Bibliothèque (*id.*) où était M. de Châtelux en philosophe; de là au Salon (*id.*); ensuite sur la place de la Veillée, où madame la Duchesse (de Bourbon) a présenté un petit enfant, et ces dames ont travaillé au métier de dentelle et tricoté. Les bergers et bergères ont dansé sur la place, et la compagnie est rentrée au château. »

Bien d'autres fêtes, promenades, jeux et illuminations, ont lieu dans les années suivantes; chansons et navigations continuent, mêlées aux jeux champêtres — en 1779, l'on fait même « la vendange » au Hameau! — La cour de Condé aime à se divertir dans cette retraite ombreuse du grand parc.

Mais l'année 1782 est particulièrement marquée d'une superbe fête offerte au comte et à la comtesse du Nord. Ils arrivent à Chantilly le 10 juin à 2 heures, pour le « dîner ». Une promenade en voiture a lieu ensuite, il y a vingt-deux voitures ou calèches. « S. A. S. était en tête pour conduire cette marche avec M. le comte et madame la comtesse du Nord, Mademoiselle et M. le duc d'Enghien. On a commencé par les Écuries... suivi la pelouse pour aller visiter le Hameau et y faire collation. » Le lendemain 11 juin, l'on « soupa » (le dîner de nos jours) au Hameau, où il y eut « grande et superbe illumination ». La Place était éclairée par 600 lanternes

posées sur les arbres; le Rocher paraissait de loin éclairé sans qu'on aperçût les lumières; l'allée d'arbres, en face du même Rocher, offrait le même effet. Le petit canal, à l'entrée du jardin, était éclairé par des bouquets de lanternes, et l'illumination de la Guinguette présentait, entre les arcades, des berceaux, des guirlandes de lanternes de différentes couleurs (Mérigot, *Promenade de Chantilly*). Après souper a lieu une promenade en pirogues, puis c'est une « danse de bergers et bergères sur la place de l'Orme, Mgr le duc et Mademoiselle y ont dansé et la compagnie ». Les bergers ont aussi « chanté des couplets, on est rentré dans le Salon qui était comme le palais du Soleil, on a été souper dans la Halle (la « Grange ») illuminée avec des lanternes ». La musique accompagnait la promenade sur l'eau. (*Corr.* de la duchesse de Beuvron, archives d'Harcourt). La baronne d'Oberkirch (*Mémoires*) fera de cette fête un très joli récit. Elle nous apprend que, tout d'abord, après le « dîner », la compagnie était allée « manger des fruits dans un pavillon situé au milieu des bois » (le kiosk chinois), où il y eut la musique invisible que nous savons; « on croit entendre chanter les anges du ciel », dit-elle. Après une chasse aux étangs (de Commelles), « la nuit étant venue, il sortit, je crois, des lampions de toutes les feuilles, on improvisa différents bals dans des salles de verdure et dans des pavillons. Le souper était servi au Hameau dans « la plus grande des cabanes (la « Grange »)... c'est dans cette chaumière, qui forme une seule pièce en ovale, que l'on soupa à une douzaine de petites tables avec dix à douze couverts chacune. C'était commode, gai, sans façon, et parfaitement bien imaginé... Les plus jeunes et les plus jolies femmes de Paris, les cavaliers les plus aimables, se trouvaient à cette fête qui n'aurait pu être aussi belle dans aucun autre lieu. » Le lendemain 12 juin, « après la chasse du matin, on dîna dans le Hameau de la même manière... » Madame d'Oberkirch insiste sur « l'hospitalité de Condé ». Les princes de cette maison, dit-elle, « ont toujours été magnifiques et chevaleresques »; leur hospitalité « a laissé des souvenirs ineffaçables dans l'histoire ».

Cette hospitalité, d'ailleurs, s'exerçait comme à Trianon, en ouvrant les portes du domaine de Chantilly, en certaines

occasions. Ainsi, de nombreuses compagnies venaient passer à Chantilly les fêtes de la Pentecôte : le dimanche, le prince de Condé ouvrait ses parcs et jardins, et une promenade de toutes les compagnies en voiture était de tradition : il y avait toujours de 60 à 80 voitures; l'itinéraire était chaque année le même : Écuries et Chenil, Réservoir (sur la Pelouse), grandes et petites Cascades, Ménagerie, tête du Grand-canal, Hameau; il y avait aussi beaucoup de cavaliers. Parfois le prince de Condé, à pied, précédait le cortège.

***

A *Bagatelle*, quelques fêtes donnent un nouvel attrait aux jeunes jardins. La reine et la comtesse d'Artois viennent à Bagatelle le 11 et le 12 septembre 1782. Il y a bal et l'on danse « au son des flûtes, des hautbois et au bruit des tambourins », tandis que des « symphonies » sont cachées dans les bosquets. Les mêmes soirs le parc est illuminé et on tire des feux d'artifice. « Monsieur le comte d'Artois, écrit madame de Sabran, nous a donné hier une fête charmante, à Bagatelle... une illumination dans le genre de celle de Trianon, qui a réussi à merveille. »

Dans une fête qui a eu lieu à *Vanves*, maison de chasse des Condé, et où la princesse Louise de Condé aime à venir, l'on retrouve l'ingéniosité des divertissements de Chantilly. La jeune princesse y reçoit, le 31 juillet 1773, madame (sans doute madame Clotilde?) et madame Élisabeth. C'est Laujon, homme « plein de goût et d'invention » — lequel « s'associe M. de Pleinchesne, très propre à ce genre de spectacles »— qui est « chargé d'imaginer quelque chose ». « Et voici, raconte Bachaumont (*Mémoires secrets*), le résultat de la fête champêtre, tout à fait analogue aux circonstances, car il faut observer qu'il ne devait point y avoir d'hommes. Madame et sa sœur trouvèrent Mademoiselle, vêtue en fermière, occupée des fonctions de son état, battant le beurre, etc. Elle les prie d'excuser, si elles la surprennent ainsi. Elle leur propose de goûter son laitage, et cependant elle appelle ses femmes. Après plusieurs délais, qui donnent lieu à des incidents agréables et à des couplets, prélude de la fête,

celles-ci arrivent, dans un accoutrement rustique, et présentent chacune leurs présents, un agneau, un nid de fauvettes et des fleurs. Alors Mademoiselle passe dans un cabinet de verdure pour y faire sa toilette, les dames de sa suite s'habillent dans d'autres, et toutes reviennent parées convenablement à leur rang. On conduit Madame à un portique de feuillage élevé dans les jardins, et servant d'entrée au Temple de l'Amitié auquel Mademoiselle, qui aime beaucoup à bâtir, avait travaillé de ses mains. Comme les princesses se rendaient au Temple, on entendit une musique délicieuse, dont on ne voyait point les auteurs, ce qui semblait la rendre céleste. Elle était composée d'instruments à vent, dont les joueurs étaient cachés dans le feuillage. Richer, aussi caché, chanta un hymne à l'amitié. Il se trouva dans ce lieu un livre magnifique, que Mademoiselle présenta à Madame. Sur le premier feuillet elle vit son nom inscrit en lettres d'or, celui de sa sœur sur le second, et celui de Mademoiselle sur le troisième. Les trois princesses mirent la main sur ce livre, et se jurèrent une amitié éternelle. A cette cérémonie succéda une pièce de M. Laujon, avec un prologue, roulant sur le même sujet, et toujours composée exprès pour être exécutée sans hommes. Les dames se transportèrent de là dans un salon magnifique où les compagnies de Mademoiselle, vêtues en nymphes, exécutèrent avec des villageoises un ballet pantomime, qui enchanta par son expression et sa justesse. Au sortir du salon, Mesdames entrèrent dans un bosquet, où on leur servit une collation. Elles furent reconduites au château à travers une allée, dont les arbres étaient chargés de guirlandes de fleurs et de cartouches contenant des devises et des emblèmes relatifs au jour, au lieu, aux personnages. On les fit tourner autour d'un bassin, dont les bords étaient ornés d'autres cartons; il s'y trouvait des couplets que Richer chanta successivement.

» C'était toujours quelque chose de nouveau. Enfin, approchant du château, les Princesses furent arrêtées par un dernier spectacle. Ce furent six enfants d'Audinot (entrepreneur de spectacles), qui jouèrent une fable, dont les personnages étaient Henriette, Pauline, le singe, l'ours, le chat et l'âne, et dont la moralité roulait sur la flatterie des courtisans.

« Madame sortit enchantée de tout ce qu'elle avait vu, et fit les plus grands remercîments aux auteurs de la fête, qui eurent l'honneur de lui être présentés. »

***

Vers l'année 1770, a lieu une fête fort originale, au *Vaudreuil*, près de Dieppe, chez le président Portail, et que raconte madame de Genlis (*Mémoires*). Le thème en est ainsi conçu : une prétendue menace de corsaires, qui songeaient à enlever les femmes pour les mener dans le sérail du Grand-Seigneur, décide celles-ci à demander au président le moyen de se garantir d'un si grand péril. Il les engage à « se faire recevoir vestales dans le temple du petit bois. C'était une charmante fabrique en forme de temple, placée dans une partie du jardin du château. Ce temple, qu'on appelait le Couvent, était au milieu d'un parterre entouré de murs et fermé... M. de Caraman nous y conduisit... Nous trouvâmes le temple très orné de fleurs, et toutes les dames de la société habillées en vestales, ayant à leur tête Madame de Puisieux, en grande-prêtresse, et le président en grand-prêtre. On nous harangua; madame de Vougny nous chanta de fort jolis couplets. On fit la cérémonie de notre réception. »

Tout à coup l'on entend « une musique turque fort bruyante » : c'est le Grand-Seigneur accompagné d'une nombreuse escorte qui vient enlever les Vestales. Le Grand-Prêtre déclare qu'il n'ouvrira pas les portes. Alors les Turcs franchissent les murs et s'approchent des Vestales pour les enlever. M. de Caraman « tout étincelant d'or et de pierreries » vient à madame de Genlis « d'un petit air vainqueur » qui achève de la mettre en colère, car cette confusion et cette bagarre déjà « lui déplaisaient mortellement ». Elle se refuse à l'enlèvement, mais le Grand-Seigneur la prend de force malgré sa résistance et la place « sur un superbe palanquin ». Elle apaise son vainqueur, lui-même très piqué, car c'était lui qui véritablement donnait la fête, et s'en était fait le héros pour l'en déclarer la Reine. « Toutes les dames étaient sur des palanquins charmants : les Turcs suivaient à pied, au son de la musique. On nous fit ainsi traverser dans toute leur lon-

gueur ces vastes et beaux jardins, magnifiquement illuminés. Cette promenade fut ravissante; à l'extrémité du parc nous trouvâmes une superbe salle de bal, remplie d'orangers, de guirlandes de fleurs, de mes chiffres et de rafraîchissements. Le Grand-Seigneur me déclara sultane favorite, et nous dansâmes toute la nuit. »

Quelques années après, à Attichy, raconte le duc de Croÿ (*Journal*), un soir « après souper, la nuit étant très belle » le duc de la Trémoïlle nous donna « une superbe illumination autour de la grande pièce d'eau en miroir illuminée avec beaucoup de goût et où trois gondoles se promenant faisaient un charmant effet ».

Le rédacteur du *Coup d'œil sur Méréville* (ms., arch. de Laborde) nous offre un tableau curieux de la vie de ce beau parc de Méréville — création fastueuse du financier Jean-Joseph de Laborde — animé de promeneurs et de musique : « Enfin ce lac, qui semble avoir donné naissance à la Rivière, est en partie caché par ce beau pont de bois sur lequel j'aperçois une quantité de promeneurs, qui me font juger de son immensité, tandis que sur un plan plus avancé le murmure de la cascade a distrait l'attention de quelques personnes qui écoutaient un concert dont semblaient être occupées de jeunes demoiselles qui m'ont paru, quoique habillées à l'espagnole (?) n'être pas étrangères au château. Mais l'opposition de l'effet de la Cascade des Rochers et de quelques fabriques (elles étaient célèbres : le Temple de Tivoli, la Laiterie, le Tombeau de Cook, la Colonne Rostrale, etc.), joint à la douce mélodie que laissait entendre un morceau de Piccini, tout cela m'avait distrait... etc. »

***

Dans les jardins du XVIIIe siècle, où sont multipliés tous les objets qui peuvent amuser le promeneur, il était naturel que l'on pensât à installer des jeux, qui deviennent aussi des divertissements incessants. Jusqu'au règne de Louis XV, l'on ne semble guère connaître que le jeu de mail, qui est le jeu traditionnel bien français. Mais, désormais, l'on ins-

talle dans les jardins les jeux les plus divers, et, parmi eux, le *jeu de bague* est pour ainsi dire le roi. Outre le plaisir du mouvement, il donne celui de la vue, puisqu'il est toujours très orné : la plupart du temps il est de style chinois.

Le jeu de bague de *Chantilly* semble avoir été l'un des premiers installés : le 12 juin 1771 il est signalé par Toudouze (*Journal*, ms.) : la duchesse de Bourbon, quelques jours après sa « première arrivée » à Chantilly, joue à la bague avec la comtesse de La Marche et la compagnie. Dulaure (*Environs de Paris*) écrira en 1786 : « L'isle voisine (de l'Ile d'Amour), dite l'Isle du Bois-Vert, renferme une infinité de jeux. On y voit d'abord une salle de treillage, au milieu de laquelle est un jeu de bague; une autre salle dans le même goût offre une escarpolette; une troisième, une bascule à ressort; et une quatrième, de forme ovale, est une salle de danse. Toutes ces salles sont bordées de treillage et de verdure où il y a des cabinets contenant quatorze petits jeux différents... » Antoine-Nicolas Duchesne (*Voyages, Rev. de l'Hist. de Versailles*), pour les jeux, entre dans plus de détails : « On en trouve un très grand nombre tant en jeux d'exercice qu'en jeux de hasard. Une balançoire (c'est la « bascule à ressort »), une escarpolette, un trou-madame (jeu de boule avec arceaux, ancêtre du croquet), un jeu de boules et en tête un jeu de bague : le mérite de celui-ci, c'est que les pousseurs sont cachés dans le pied garni de treillage, mais ce piédestal, forcément massif et gros, est trop lourd pour une machine aussi légère et aussi élégamment décorée, ainsi qu'il convenait dans un lieu où un amour présente les bagues, où des cygnes servent de chevaux, et les fauteuils des dames sont tirés chacun par deux colombes : autour de ce jeu sont sept cabinets particuliers pour les jeux du château, de la roulette (sorte de billard anglais sur le terrain), de l'oie, un passe-dix (dérivé du mail)... et autres. Ce lieu, destiné principalement aux après-soupers d'été, est moins jardinage qu'architecture, c'est un palais de treillages et il y a des salles dont l'élégance et le fini sont poussés au dernier point... »

Le jeu de bague de *Monceau* — le jardin du duc de Chartres — paraît avoir été l'un des plus brillants. En avant du pavillon du prince « est un bassin qui s'étend circulairement autour du

jeu de bague chinois, et le renferme dans une île. Trois pagodes chinoises portent un grand parasol qui couvre ce jeu. Ces pagodes, appuyées sur une barre horizontale, se meuvent avec le plancher qui est sous leurs pieds. La mécanique, qui les fait tourner, est mise en mouvement par des hommes dans un souterrain pratiqué au-dessous, des bords du plancher partent quatre branches de fer, dont deux soutiennent des dragons sur lesquels les messieurs montent à cheval : sur les deux autres branches sont couchés des chinois soutenant d'un bras un coussin sur lequel s'assoient les dames; ils tiennent d'une main un parasol garni de grelots, et de l'autre un second coussin servant à poser les pieds. Aux bords du grand parasol sont suspendus des œufs d'autruche et des sonnettes. » Et en voici l'accompagnement, à l'usage des spectateurs : « A droite et à gauche de ce jeu de bague, du côté du pavillon, sont des bancs ottomanes placés dans des enfoncements de verdure. Ces bancs sont en pierre et imitent des carreaux de Perse, au-dessus sont des draperies rayées de violet, d'aurore et de blanc, soutenues par des bâtons. C'est où se tient la compagnie pour voir courir la bague. De droite et de gauche de ces ottomanes, sont des vases ou cassolettes imitant le bronze rouge, leurs guirlandes et ornements sont dorés » (Thiéry, *Paris*). Ce jeu de bague est de l'invention de l'architecte Le Queu, un élève de Soufflot. Une aquarelle de sa main (Bibl. Nat., Est.) nous montre les « détails d'un jeu de bague chinois exécuté dans le jardin chinois à Monceau ». Trois Chinois de bois, polychromés, portent un axe en fer au bout duquel est un grand parasol en fer recouvert d'écailles jaunes et sommé d'une girouette, en forme de drapeau, peinte en bleu. Le treillage à la chinoise qui porte les clochettes est peint en rouge. Un paon (sans doute remplacé postérieurement à ce projet par les dragons que nous avons vus) sert de siège au joueur; des serviteurs font tourner l'axe. Suivent des études pour le « paon » et les « fondations du jeu de bague ».

A Monceau encore, sur la place, devant le pavillon du prince, se dresse parmi les arbres une perche pour le tir à l'oiseau. Et, si l'on voit passer des serviteurs costumés à la mode asiatique ou persane, ce sont « les personnes qui ser-

vent le prince quand il dîne ou soupe à son pavillon ou se promène dans son jardin ». Les animaux concourent aussi au pittoresque, car devant la « tente tartare » un chameau porte une housse à l'orientale, surmontée d'un superbe panache (Carmontelle, *Jardin de Monceau*).

Le même architecte Le Queu qui a travaillé à Monceau est l'auteur du jeu de bague de *Chatou* — qui est la résidence, sous Louis XV, de Bertin, ministre d'État. Une autre aquarelle de lui (B. Nat., Est.) nous le montre : l'on voit un « noir qui présente l'anneau à celui qui court la bague »; c'est, sur un haut piédestal, étagé, et porté sur des roulettes, un nègre vêtu d'un uniforme rouge à la houzarde et d'un léger manteau flottant couleur vert d'eau; il porte des boucles d'oreille. Il semble s'avancer et offrir un carquois de flèches, lequel porte à son extrémité une bague destinée au jeu.

Le jeu de bague de Monceau a tant de succès que la reine Marie-Antoinette en désire un semblable dans son jardin de *Trianon*. Sur ses ordres, un dessinateur, à la fin de 1775, est envoyé à Monceau pour en prendre la figure, et dès les premiers jours de 1776 un modèle en relief est présenté à la reine, qui l'approuve. L'architecte Mique embellit et amplifie celui de Monceau. A l'ouest du château l'on creuse une fosse destinée à cacher le mécanisme et les hommes qui le mettent en mouvement. Au niveau du sol une plate-forme pivote autour d'un mât que couronne un immense parasol. Ce mât est soutenu par un groupe de trois Chinois, dont les corps évidés et les mains couvertes de plomb cachent les ferrures qui maintiennent la construction. Au sommet du parasol est une girouette ornée de deux dragons dorés. Quatre dragons ou chimères, à cornes de cuivre, servent de montures aux hommes, alternant avec autant de paons dont la croupe offre des sièges aux dames. Des chapeaux chinois font sonner leurs clochettes quand la machine est en marche. Les bagues sortent des carquois disposés autour de la plate-forme.

Une décoration nouvelle devait être ajoutée plus tard au jeu de bague de Trianon, en 1782. Déjà depuis 1781 un souterrain le relie au château, au-dessous du perron de la façade nord-ouest. L'embellissement consiste en trois pavillons reliés entre eux par une galerie circulaire, qui entoure

dès lors une portion de cercle du jeu de bague. Les toits des pavillons sont couverts en « écailles de poissons », avec des dragons aux angles, des dauphins sur les arêtes, des girouettes au sommet. Partout pendent des guirlandes, des glands, des clochettes. Les parois, les plafonds, les colonnettes sont peints de tons éclatants : jaune, vert, vermillon, bleu, relevés de traits blancs ou noirs; tous les ornements en saillie sont dorés. Deschamps sculpte de nouveaux porte-bagues. Le parasol qui domine le jeu est peint en jaune, et le bosquet à l'entour est replanté.

Il est d'autres jeux encore à Trianon : c'est d'abord un jeu de boules couvert d'un grand berceau, le long de la rive gauche de la rivière : il y a un jeu de boules de buis, un autre en bois de gaïac. C'est ensuite une balançoire, construite en juillet 1785 au Hameau, devant la « maison de la reine » (Arch. Nat., cit. par Desjardins et P. de Nolhac).

Les jardins de la *Folie Sainte-James* — au trésorier de la marine Baudard de Vaudésir, baron de Sainte-Gemmes — offrent plusieurs jeux. Le jeu de bague est mis en marche par deux hommes : ce sont des cygnes qui portent les joueurs. Il y a une danse « de corde », une escarpolette charmante dont les portants sont ornés avec une élégance toute particulière. La nacelle est un paon. Le « jeu égyptien » ou jeu de l'oiseau est fort curieux : suspendu au bout d'un fil, un oiseau figuré doit être lancé sur un pistolet de manière à provoquer la décharge (Krafft).

L'on voit à *Rambouillet* de fort jolies escarpolettes : les portants de l'une sont entourés de guirlandes de fleurs sculptées, et un oiseau qui prend son essor est suspendu entre eux. Il y a aussi une « bascule » (*Cahiers* de Le Rouge).

Il y a un jeu de bague à *Passy*, chez le marquis de Boulainvilliers; des « jeux d'escarpolette, de bague, etc. » à *Berny*, résidence des Abbés de Saint-Germain-des-Prés; des « jeux de bague et d'escarpolette » encore, à *Petit-Bourg*, chez la duchesse de Bourbon; enfin à *Issy*, à la maison du duc de l'Infantado, « dans les bosquets... sont des jeux de Bague et d'Escarpolette » (Dulaure, Thiéry).

Les jeux, on le voit par ces exemples, sont fort répandus et goûtés à Paris et aux environs. Ainsi les châtelains ne sont-

ils pas tous de l'avis du prince de Ligne, lorsqu'il écrit (*Coup d'œil sur Belœil*) : « Bien des gens aiment les jeux, c'est d'un entretien horrible, et s'ils ne sont pas occupés, s'ils ne sont pas dans les environs d'une ville, au lieu de procurer beaucoup d'agrément, cela devient triste. Je ne les conseille qu'aux grands souverains. Il faut avoir beaucoup de cour ou de voisins. » Nous devons dire que nous ne sommes pas éloignés de partager l'avis de cet amateur, si lucide et si éclairé pour juger de tout ce qui a trait aux jardins.

***

Il ne faut pas oublier que la navigation sur les « rivières », dans les jardins, était aussi un divertissement fort à la mode à la fin du XVIIIe siècle. Les embarcations se rencontrent alors dans presque tous les jardins où les eaux le permettent.

Le lac, au pied du Belvédère, à *Trianon*, et les bras de la rivière devant le château, sont animés par des bateaux et par d'élégantes gondoles qui battent pavillon de la reine, rayé bleu et blanc.

Une barque plus simple, peinte de gris, sert à la pêche, sur les eaux du Lac, au Hameau : elle est amarrée au pied de la tour de Marlborough.

Au *Grand-Montreuil* de Madame, comtesse de Provence, l'on voit sur les pièces d'eau des bateaux, dont l'un est orné de deux têtes de nègre.

A *Chantilly*, il y a, au Hameau, le « port des pirogues »; « là se trouvent des gondoles peintes de diverses couleurs, appelées pirogues; leurs mâts, leurs banderoles flottantes forment un agréable contraste avec la verdure des arbres ».

Les ombrages sont si beaux à *Méréville* que l'on peut parcourir les jardins dans toute leur étendue en naviguant sur la Juine, sans cesser un instant d'être à l'abri du soleil, sous le feuillage! Des anneaux fixés au tablier du Pont des Boules d'or permettent d'y amarrer les barques.

Près du Kiosk chinois de *Betz*, chez la princesse de Monaco, et en harmonie avec le style de cette fabrique « est un port où sont en quantité des pirogues chinoises avec décorations, lanternes, rames, couvertures et flambeaux. Ces pirogues

sont d'un seul tronc d'arbre creusé à l'instar des canots de la Chine (Cerutti, *Betz*).

Un bac chinois permet à *Sainte-James* l'accès du pavillon chinois qui se dresse au milieu de l'eau; Dulaure dit : « Une pirogue, ornée de voiles et de banderoles, accompagnée de sa chaloupe. »

Parfois les barques réunies servent de pont. Ainsi, à *Chantilly*, les pirogues non seulement sont utilisées pour la promenade, mais souvent, jointes pour former un pont, elles permettent le passage sur une autre rive, ou bien servent à passer dans « l'île de la pièce d'eau des eaux minérales », où l'on soupe parfois en été. Cette île se trouve à l'ouest, près de l'un des bras qui prolonge le canal. Enfin l'on se souvient des « onze petits bateaux » qui forment le « pont fleuri » de *Moulin-Joli*, jardin du peintre et écrivain Watelet.

***

La philanthropie est à l'ordre du jour, au déclin du XVIIIe siècle. Aussi les châtelains des jardins célèbres — nous ne parlerons ici que des jardins à l'anglaise — s'ingénient-ils à faire participer le peuple aux plaisirs que peuvent donner les beaux parcs, en y aménageant des jeux et des salles de danse.

La salle du grand hêtre, à *Ermenonville*, dans le parc du marquis de Girardin, est célèbre. Dans le bois, au milieu d'une place circulaire, s'élève « un hêtre majestueux... on y construit autour de son tronc un orchestre champêtre. C'est sous l'ombrage de cet arbre superbe que les paysans se rassemblent les fêtes et dimanches « pour danser ». On a construit à l'entrée de la place un grand bâtiment couvert en planches; s'il survient un orage, les villageois peuvent s'y mettre à l'abri, et continuer leurs danses. » Tous les jeux sont rassemblés autour de ce lieu consacré aux plaisirs du village : danse, jeu de paume, jeu d'arc « qui doit un jour mériter aux joueurs le gobelet d'argent promis au plus adroit » (Mérigot, *Prom. d'Ermenonville*).

A *Franconville*, chez le comte d'Albon, est « un endroit planté

de frênes... on l'appelle Salle des Jeux, parce que tous les jeux de la campagne y sont réunis. Les habitants de Franconville s'y rassemblent souvent pour danser à l'ombre au son des doux instruments, et jouir des plaisirs purs que donne l'innocente liberté. Ce sont des divertissements, des fêtes, d'autant plus amusants que M. le comte d'Albon les accompagne de tous les dons qui peuvent en augmenter l'attrait et la gaîté » (Prieur, *Descrip. de Montmorency*).

Dans le parc de *Luzancy*, terre de M. le maréchal de Berchény, près de la Tour se trouvent rassemblés « tous les jeux du village, d'un côté le berger et la bergère, dansant au son du chalumeau; d'un autre côté une compagnie d'arquebusiers, plus loin une compagnie de chasseurs de l'arc tire un oiseau. On voit l'escarpolette amuser la jeunesse; le jeu de quilles occupe une autre troupe, et des bancs sont placés autour de ces jeux, pour en laisser commodément jouir la vieillesse » (Ligne, *Coup d'œil*).

COMTE ERNEST DE GANAY

LE THÉÂTRE EN ALLEMAGNE

DU THÉÂTRE PARLÉ AU THÉÂTRE-SPECTACLE

L'évolution dramatique qui s'est poursuivie au cours des quarante dernières années a abouti à une véritable substitution du spectacle au drame. Cette substitution est un nouveau signe du passage d'une civilisation à une autre : l'une qui était plus ou moins déterminée par des influences littéraires, l'autre d'un caractère franchement matériel et technique. Chaque jour nous éloigne davantage de l'antique Hellade, que le lycée et l'université nous avaient fait connaître, et nous rapproche de l'Amérique.

De toutes les littératures du monde, la littérature allemande est celle où le problème de la représentation théâtrale du drame-écrit offre les plus grandes difficultés. Pour les Français le mot *théâtre* sert à désigner tout aussi bien la pièce elle-même que la représentation qui en peut être donnée. Les œuvres dramatiques de Corneille ou de Racine s'appellent *théâtre* de Corneille ou *théâtre* de Racine. Naturellement les Français ne mettent pas au même plan Musset et Scribe. Mais en général tout drame français, même s'il est d'une haute tenue littéraire, est conforme aux canons traditionnels de la pièce de théâtre. En Allemagne, par contre, il y a eu de tout temps des drames qui ont été composés sans souci de la représentation — et que le théâtre a représentés par une sorte de gageure. Le *Faust* de Gœthe, l'*Empédocle* de Holderlin, la *Penthésilée* de Kleist sont, de par leur origine poétique, bien plus étroitement apparentés au dialogue de Platon qu'aux

œuvres de Thespis. Il y a à peine quelques années, nous faisions encore la distinction académique entre « le drame qui se lit » et « le drame qui se joue » (*Lesedrama und Spieldrama*). Mais, depuis, la technique théâtrale a atteint un tel degré de perfectionnement que même le drame idéologique le plus incolore est transfiguré par l'éclairage de la scène et qu'on peut représenter facilement les drames à la manière de Shakespeare avec leur succession vertigineuse d'innombrables petites scènes. La technique dramatique arrive à *suppléer* au manque de structure d'un tel drame. La scène tournante et les rideaux symboliques ont remplacé le dramaturge. Les auteurs d'aujourd'hui ont pris l'habitude de ces perfectionnements. Ils ne sont plus tenus, comme en France, d'accommoder leurs drames aux nécessités de la scène, mais c'est au contraire la scène qui s'adapte au style particulier de chaque œuvre dramatique nouvelle. Le metteur en scène trouve des images pour en combler les lacunes, une musique pour en voiler les faiblesses, la rénovant, détournant notre attention du texte pour l'attirer sur le décor. C'est pour le metteur en scène que les auteurs écrivent désormais. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il devienne plus puissant qu'eux?

Jadis, le théâtre sérieux était au service de la littérature : acteurs et metteurs en scène étaient les serviteurs de l'œuvre écrite. Le drame d'aujourd'hui est au service du théâtre : acteurs et metteurs en scène se font confectionner un canevas ou un libretto, dont ils font eux-mêmes un film, un ballet ou une revue. Le respect qu'inspirait l'œuvre poétique a disparu, les chefs-d'œuvre classiques eux-mêmes ne sont pas épargnés. C'est ainsi qu'on tente de singulières expériences. On joue *Hamlet* en smoking, sans songer à l'effet bizarre que produisent les acteurs récitant en ce costume les ïambes shakespeariens. On fait de *Shylock* le héros pathétique du judaïsme asservi. Dans les *Brigands* de Schiller, que l'on joue en blouse russe moderne, le héros Carl Moos est dépouillé de son auréole de gloire, parce qu'il adhère à la morale bourgeoise, et le brigand Spiegelberg, que Schiller détestait, devient le héros de la pièce. L'auteur de cette mise en scène s'appelle Piscator. Il n'est pas indifférent de savoir que la représentation de cette œuvre classique ainsi dénaturée a eu

lieu au Théâtre d'État (*Staatstheater*) de Berlin. On conseilla alors à Piscator de se rendre propriétaire d'une scène où il « régirait » en maître. Cette scène, Piscator l'a fondée; c'est le Théâtre sans Poète. Il y a bien encore là de prétendus poètes, mais dont l'inspiration est complètement subordonnée à celle du metteur en scène.

Un théâtre sans poètes! Les humanistes en sont tout effrayés. Certes. Nous n'accordons pas toute notre confiance au théâtre de Piscator, mais nous la refusons également aux littératures. Dans notre désespoir, nous espérons encore que la plus dangereuse des expériences pourra nous mettre sur la voie d'une littérature dramatique vraiment actuelle et vivante.

Le drame de Piscator nous apparaît comme le dernier stade d'une évolution qui a commencé vers 1890 en réaction contre la littérature des Epigones de Weimar. Depuis un siècle on avait épuisé toute la substance intellectuelle qu'on avait pu extraire de Schiller, de Gœthe et de Shakespeare, on possédait ces auteurs si parfaitement que seule une transformation scénique totale (et exigeant un grand art de la mise en scène) était capable de leur rendre un attrait. La diction des acteurs de la cour ne mettait en valeur que le rythme et le pathos de l'expression. C'était la fameuse haute diction dite de la « Comédie-Française ». C'est à Vienne et au Théâtre de la Cour de Berlin que fut représentée toute la dramaturgie des Epigones; tous les drames historiques et ïambiques, depuis Grillparzer et Halm, jusqu'à Wildbrandt et Wildenbruch. Il n'y avait plus sur la scène que des fantômes de Weimar. Les poètes devaient faire table rase du passé et tout recommencer.

C'est l'époque où apparaît le Naturalisme. A peine Antoine eut-il fondé — il y a quarante ans — « le Théâtre Libre », que Berlin eut aussi sa scène naturaliste, le « Théâtre Allemand » (*Das Deutsche Theater*). Influencés par Zola, Tolstoï et Ibsen, Hauptmann et Sudermann affirmèrent leur maîtrise. Ils ouvrirent le théâtre à un monde tout nouveau. La forme importait moins ici que le fond, qui devait être une critique de la société. Au lieu de brillants héros on vit de pauvres

prolétaires; au lieu de la beauté, c'était la réalité. Les jeunes filles qui paraissaient sur la scène n'étaient plus tenues d'être belles. Elles discutaient d'idées sociales et de refoulement psychologique. Ce n'est plus Vienne, la nonchalante Vienne, mais Berlin, moins favorisé et plus rude, qui assuma dès lors la direction théâtrale. Les professeurs annoncèrent la mort de la poésie. Le dialecte régna en maître : le silésien chez Hauptmann; le berlinois chez Sudermann; le dialecte de la Prusse orientale chez Halbe. Les études psychologiques que l'on représentait, n'exigeaient aucun effort de mise en scène. Otto Brahm, le chef du mouvement, arrangeait ses décors avec une simplicité objective, sans recherche artistique, et les accessoires les plus évocateurs (ceux de la vie quotidienne et de la pauvreté) étaient fournis par le fripier. La réalité visible triompha de la parole littéraire.

Mais ce théâtre était incapable de provoquer aucune jouissance esthétique. Au bout de quelques années les poètes et le public demandèrent le retour sur la scène de cette belle illusion lumineuse qu'est la poésie. Mais le naturalisme avait prouvé que le temps présent était hostile à tout essai de poétisation. La langue des vers était interdite au contemporain d'une époque de rationalisation et de mécanisation. La vie elle-même nous défendait la sentimentalité. On ne pouvait plus faire œuvre classique, c'est-à-dire prêter à un sujet d'actualité une forme harmonieusement proportionnée ou transposer une conversation moderne en style soutenu. En effet la vie elle-même était désormais dénuée de cette « élévation » dont la noblesse du style n'était qu'un reflet. La poésie n'était permise qu'au rêveur, soit à tel grand-prêtre de l'art, vivant, comme Stefan George, retiré dans la solitude de son palais idéal, soit à des animateurs de beaux jeux et de belles fêtes, tels que Hofmannsthal et R. Strauss.

Ce fut alors l'avènement du néo-romantisme. La scène moderne célébra le triomphe de la belle apparence. Mais ce ne fut pas un poète, ce fut un directeur de théâtre, Max Reinhardt, qui devint, avec beaucoup plus d'autorité qu'aucun poète, le moteur central du nouveau mouvement littéraire. Dès lors, les poètes composèrent pour le théâtre.

Hauptmann, le naturaliste, écrivit ce rêve romantique

de *Hannele*, il fit danser Pippa, il fit retentir la plainte du pauvre Henri du moyen âge; il montra sur la scène, comme dans les tableaux de Bocklin, un faune et une nymphe des bois. La *Salomé* de Wilde incita Hofmannsthal à créer une nouvelle figure d'Elektra, amazone hystérique engagée dans les conflits tout à fait inactuels d'une tragédie antique. Les contemporains, abusés par la beauté des vers, ne comprirent pas que tous les motifs de l'action manquaient d'intérêt pour notre âme vivante... Ce désir de beauté se manifesta sous une forme encore plus naïve dans les opéras de Strauss, qui se complaît aux jeux de toutes les formes musicales. L'art de Strauss, naturaliste et psychologique dans la *Salomé* et dans *Elektra*, offre dans *Ariane* un véritable pot-pourri de toutes les musiques depuis Lully, Hændel, Donizetti, Schubert et Wagner jusqu'à R. Strauss lui-même. *Ariane*, dont le sujet s'est volatilisé au profit de la forme, est le triomphe de l'ironie romantique. — Ici l'ornement importe plus que le tableau. La vie est sacrifiée au jeu. L'art pour l'art célèbre l'un de ses plus grands triomphes.

C'était la manifestation de l'historisme dans l'art. Le public accédait aux trésors d'art de tous les temps, depuis les œuvres de l'Inde antique jusqu'à celles des contemporains. La technique géniale de Max Reinhardt permettait de tout représenter.

Les ressources du théâtre s'accrurent à un tel point, que l'on put assister dans le même temps à la fondation du théâtre intime (des studios « Kammerspiele ») et du théâtre monumental qui se nomme le Cirque. Reinhardt a donné du *Rêve d'une nuit d'été* cinq ou six interprétations toutes nouvelles, tantôt intimes sur une petite scène, tantôt naturalistes sur de grandes pelouses entre des arbres gigantesques à l'écorce noueuse, tantôt pathétiques dans l'enceinte du Cirque, tantôt enfin sous la forme d'un ballet, comme par exemple lors des représentations de gala de Salzburg. La scène devenait plus importante et plus intéressante que le drame. Ces néo-romantiques ne représentaient pas l'esprit du temps.

C'est alors qu'apparut Wedekind, — qui est mort — il y a juste dix ans. Il avait commencé à écrire dès les débuts du naturalisme dans la dernière décade du XIXe siècle, et avait

provoqué notamment plus d'un scandale au théâtre de Munich où il était attaché comme lecteur dramatique — une fonction que plus tard moi-même j'ai eu l'honneur d'exercer comme successeur du grand poète. Wedekind n'acquit aux yeux de la jeunesse littéraire allemande l'autorité d'un chef, que peu d'années avant la Grande Guerre. Wedekind a été l'animateur le plus original du drame allemand moderne; soit en acclimatant sur la scène des sujets nouveaux, soit en créant de nouveaux types symboliques, soit en luttant par une polémique active contre la morale bourgeoise régnante. C'est Wedekind qui brisa la formule « renaissanciste » du drame, que Hauptmann et Ibsen, à dire vrai, avaient encore respectée. Wedekind fut, à un plus haut degré que Hauptmann, le révolutionnaire en art. C'est lui qui ramena le théâtre distingué à sa condition primitive de troupe de cabotins (Schmiere). C'est lui qui réalisa le divorce du théâtre et de la bonne éducation bourgeoise, lui qui ouvrit la voie à l'art nouveau. Il fut le créateur d'une nouvelle psychologie théâtrale.

Les drames sociaux de Hauptmann mettaient en scène des ouvriers et des paysans, les tisserands silésiens, le voiturier Henschel, la campagnarde Rose Bernd, la blanchisseuse Wolffen du *Bieberpelz*. C'étaient là des sujets que les bourgeois des grandes villes devaient à la longue trouver insuffisants. Ibsen écrivait pour les habitants des grandes villes, mais il respectait encore les convenances et les manières de la bonne bourgeoisie; sa façon même de traiter le problème érotique était plus psychologique que physiologique. Dans presque tous les conflits ibséniens la femme jouait, tout comme dans les drames de Wagner, le rôle de pure rédemptrice — femme sans corps. Les drames où Strindberg traite du mariage, et qui obtinrent en Allemagne pendant la deuxième décade de notre siècle un succès immense, formèrent, grâce à l'explication physiologique qu'il nous donne de l'homme et surtout de la femme, le complément naturel de l'art idéaliste d'Ibsen.

Mais, avant que s'affirmât l'influence décisive de Strindberg, Wedekind avait déjà réussi à faire accepter une psychologie fondée sur la réhabilitation du corps humain, que la

civilisation chrétienne avait rendu suspect. Dans *l'Éveil du Printemps*, il décrivit la puberté des enfants, donna dans des scènes d'un lyrisme mystérieux une analyse extrêmement réaliste de leur amour, et infligea une salutaire leçon aux éducateurs inintelligents, en traçant d'eux des caricatures un peu grosses à la manière du *Simplizissimus*. Dans *l'Esprit de la Terre*, peut-être influencé par Zola, il créa une sorte de Nana germanique, mais devenue un personnage symbolique, une Astarté aux allures naturalistes de fille de bar ou d'artiste de « Variété ». Les héros de Wedekind, ce sont des spéculateurs, des prostituées, des détectives, des acrobates, des explorateurs, des dresseurs, des directeurs de cirques, des traiteurs de filles. Le « Marquis de Keith » est un chevalier d'industrie qui use sciemment envers la société corrompue de ses propres procédés. Karl Hetmann est un nain, et, comme il est très laid, il se fait l'apôtre de la beauté et fonde une Société pour la sélection des races humaines. « Franziska » est la femme moderne, qui s'émancipe, et qui, tel un Faust féminin, ne veut ignorer aucune des formes de l'existence et surtout de l'amour. En introduisant sur la scène ces personnages, que le code théâtral et la dramaturgie en avaient jusqu'alors exclus, Wedekind entreprit sa campagne contre la morale de la chair et de l'argent. Il démontra que ni la richesse ni la virginité ne doivent être mises au rang des vertus. Il trouva dans l'antiquité sa justification du nu et emprunta au Christianisme sa défense de la prostituée, en rappelant l'attitude du Christ vis-à-vis de l'adultère. Il déclara : « *Das Fleisch hat seinen eignen Geist.* » Il rompit avec l'idéalisme doctrinaire et le psychologisme de l'ère ibsénienne. Aux décors habituels — logement ouvrier, salon ou palais — il substitua les demeures de ses personnages, une chambre d'hôtel, une loge d'artiste, un atelier, un cimetière, une maison publique ou un cabaret. Les héros de Wedekind parlent un idiome qui n'a conservé du naturalisme que l'accent, un idiome qui tient du style des journaux, mais qui éclate en saillies satiriques dans le dialogue et revêt une forme achevée dans les sentences sarcastiques. La satire trouve son expression dans la caricature. Tout homme peut être un sadique, un assassin ou un marchand

d'esclaves, à son insu. Le théâtre de l'action est celui du roman-feuilleton; mais du roman-feuilleton dans le style de la satire. Il ne nous montre plus la simple réalité, mais une caricature satirique de la réalité. Wedekind fut en Europe le dernier des poètes vagabonds, à la fois chanteur de café-concert, agent de publicité, employé de cirque, littérateur et acteur. Il fut le dernier descendant de François Villon. Le théâtre sarcastique de Wedekind devint la cellule qui donna naissance à la comédie antibourgeoise de Sternheim, de G. Kaiser et de leurs imitateurs.

C'est au moment où la scène se développait ainsi, qu'apparurent les derniers drames symboliques de Strindberg. Alors que Wedekind dessinait des caricatures, Strindberg mit en scène des fantômes. Mais les idées qui servaient de support à cette critique naturaliste du mariage, dirigée principalement contre la femme, ne pouvaient s'exprimer que sous une forme stylisée. Des drames tels que *Jeu du rêve, Vers Damas,* ainsi que les dernières pièces aux titres symboliques : *la Sonate aux fantômes* (Gespenstersonate), *Eclairs de chaleur* (Wetterleuchten), ou *Bûcher* (Scheiterhaufen), se déroulent sur une scène irréelle. Dans la *Gespenstersonate* apparaissent des hommes aux têtes d'oiseaux, révélant par ce déguisement leur animalité. Strindberg fait ressusciter des morts, de même que Wedekind avait rappelé à la vie, dans un cimetière, l'esprit d'un jeune garçon.

C'est sur cette assise que l'*expressionnisme* essaya de fonder un art nouveau. Après la Grande Guerre, qui avait fait périr tant de corps humains, on se rallia à la morale de Wedekind qui réhabilitait le corps, et l'on trouva en même temps dans le théâtre mystique de Strindberg les fantômes dramatiques permettant d'exprimer le tourment de l'âme dans ce corps. Sans souci du contraste brutal, les poètes célébraient tour à tour la morale de la chair de Wedekind et le symbolisme mystique de Strindberg. Des démons érotiques sans honte voisinaient sur la scène avec des fantômes désincarnés. Les drames de Fritz von Unruh, décrivaient une nuit de Walpurgis moderne, où les corps et les esprits ne peuvent se réunir. Hasenclever, Kornfeld, Sorge et G. Kaiser firent jouer des mystères dont la plupart des spectateurs ne com-

prenaient pas un mot; seuls les cris isolés parvenaient aux oreilles de l'auditoire. Le cri était désormais le seul moyen d'attirer l'attention. Les jeunes poètes n'écrivaient plus que des drames. La représentation du drame avec ses acteurs vivants fut le genre préféré dans la littérature du temps de la guerre et de la Révolution. Car c'était le corps des acteurs qui prêtait une figure concrète à cet obscur balbutiement, de sorte que même les choses parfaitement inintelligibles avaient encore l'apparence de la réalité. Les personnages ne portaient plus de noms. Ils s'appelaient : le monsieur en bleu, la prostituée, la mère, le fils, l'ouvrier. Ils avaient une signification symbolique et devaient représenter tous les fils, toutes les mères et tous les ouvriers du monde. Ils ne parlaient plus une langue individuelle, mais s'exprimaient en formules courtes et énergiques. Sternheim et Kaiser inventèrent le style télégraphique, dépourvu d'articles et souvent même de verbes. La scène elle-même perdit toute réalité. Pour la représentation d'événements étrangers à la vie ordinaire, on se contentait de rideaux sombres, ou d'une toile de fond, devant laquelle se dressait une immense croix; ou encore d'un arsenal d'ornements cubistes. Les projecteurs entrecroisaient dans l'air leurs rayons mystérieux. Le balbutiement des acteurs se poursuivait dans la pénombre. Le drame succombait à l'anarchie. La technique nouvelle permettait de représenter un libretto composé de quelques formules politiques, qui devaient être prononcées dans les décors variés de trente scènes successives. Cette production ne s'appelait d'ailleurs plus un drame, mais un « jeu », un « Scénario extatique », une « Passion ». Le drame ne se composait plus d'actes, mais de tableaux. Le mot se perdait dans le cri; le décor tournait à l'affiche. La terrible impuissance de la plupart de ces poètes extatiques était dissimulée artificiellement par le metteur en scène et les machinistes. On n'a jamais tant produit de drames en Allemagne qu'entre 1917 et 1922. La désagrégation de l'œuvre dramatique sous l'influence dissolvante de l'ironie de Wedekind et du symbolisme de Strindberg, avait abouti à la destruction complète de l'ancienne forme du drame.

Seul entre tous, Georg Kaiser assiste avec calme à cette

œuvre de destruction, car il élabore la composition nouvelle. Georg Kaiser a imaginé d'ériger au-dessus du chaos des ruines une construction qui — du point de vue du poète — correspond encore à une conception dramatique. C'est à Platon qu'il doit d'avoir exercé son esprit à la dialectique. Le dialogue platonicien lui a directement inspiré la forme de ses drames. Kaiser emprunte la matière de ses pièces principales à la vie ordinaire. C'est à l'école de Wedekind qu'il apprit d'abord (de même que Sternheim) à aiguiser ses traits d'esprit pour la comédie antibourgeoise. Puis, s'adonnant à la description de la vie sociale des masses, il composa cette fresque, qui se déroule à la manière d'un film, intitulée : *Von Morgens bis Mitternachts* (Du matin à minuit). C'est l'histoire d'un pauvre caissier qui pendant trente années a manié l'argent — par millions — sans penser qu'il pourrait lui appartenir — sans penser à la valeur de l'argent. — ne voyant que chiffres. Mais un jour il emporte la caisse, mène durant quatre-vingts heures la vie d'un Nabab, visitant les établissements de nuit, assistant à la « course des six jours », venant enfin échouer dans un local de l'armée du Salut. Cependant cet homme n'a pas découvert la signification de l'argent. Il a appris qu'on ne peut pas acheter la réalité. Dans les drames *Koralle, Hölle Weg Erde* et *Gas*, Kaiser discute avec esprit et sang-froid la question de la pauvreté et de la richesse, et examine la possibilité de délivrer le monde de la guerre et de toute forme de misère, de sorte qu'à la fin c'est Dieu qui devrait donner la réponse suprême. Mais Dieu garde le silence. Et Kaiser est incapable d'inventer un Dieu moderne.

Ses drames sont comme des machines. Ils sont dépourvus de la sonorité du verbe et ils ne doivent leur qualité littéraire qu'au rythme logique des idées. Ce sont des constructions rigides, tout en fer et en verre. Le drame du monde se joue dans des machines. La vie est un moteur à turbines, à clefs et à manipulateurs, avec des fils et des courroies, et les hommes anonymes sont des numéros, appelés par le Destin. Les décors se succèdent en vertu d'un dynamisme cinématographique. Une scène nous montre les symboles de la vie mécanique. Les lois de l'arithmétique, de la statistique,

et du cubisme président à cette vision du monde. L'auteur a trouvé ici la formule véritable et la plus sobre (*nüchtern*) d'une réalité sans poésie. Un penseur a créé le *poncif* (*Schablone*) dramatique d'une Amérique sans âme. Les drames ne sont que des schèmes, mais ce sont les canevas d'une musique de l'avenir , où les poètes découvriront de nouveaux motifs d'inspiration. Ce sont les premiers essais que l'on ait tentés en vue de la création de ce théâtre technique qu'ont fondé Meyerhold et Piscator.

Le naturalisme a discrédité le beau style, le verbe sonore. Le néo-romantisme, en cultivant toutes les formes d'art, s'est suicidé avec ce jeu.

Puis l'expressionisme a situé la scène des sentiments par delà le verbe, la forme et la nature. Tout cela est démodé. Une nouvelle forme de beauté doit se dégager de la réalité nouvelle. Nous constatons déjà qu'on ne méconnaît plus la beauté de la maigre lampe électrique, la précision esthétique de la Tour Eiffel ou des maisons cubistes de Le Corbusier, du génial théoricien de l'architecture. La roue, le moteur et le tuyau de cheminée imposent leurs formes à l'imagination moderne. La brièveté toute commerciale de l'expression doit devenir le facteur principal de cette beauté laconique du style que nous laisse entrevoir Georg Kaiser. Certes, beaucoup d'auteurs contemporains persistent encore dans un conservatisme involontaire : les uns, comme Arnold Bronnen, imitent Wedekind en l'adaptant au goût et aux coutumes modernes. Le génie poétique de Brecht s'essaya plutôt vers la romance lyrique que vers le drame, bien qu'il eût écrit une pièce saisissante d'après guerre intitulée : « Trommeln in der Nacht. » D'autres enfin composent, tel Barlach, des mystères idéologiques très anciens. Enfin ce ne sont pas les poètes, mais les techniciens du théâtre, qui créent une scène nouvelle et qui inventent des sons nouveaux. La machinerie théâtrale joue une partie du rôle de l'acteur et collabore avec le poète. Enfin la technique ne sert plus seulement à la réalisation pratique du drame; elle est elle-même devenue l'*expression* active de notre époque. C'est du moins là ce que nous enseigne l'expérience organisée par Piscator.

Il ne s'agit plus ici de la technique du drame théâtral, mais de l'expression de notre temps technisé par le mécanisme de la pièce et de la scène.

Le théâtre de Piscator veut être l'interprète direct du temps présent, et rompt délibérément avec la tradition théâtrale des siècles antérieurs. Les poètes contemporains demeurant encore attachés au drame traditionnel et n'ayant encore créé aucun type vraiment actuel, Piscator commence par réaliser lui-même sur la scène — grâce à des procédés optiques — un milieu rigoureusement actuel; puis, s'adressant au poète, il le contraint de créer les personnages qui conviennent à ce milieu, où il doit les introduire. Tous les moyens les plus modernes d'expression de la réalité quotidienne concourent à l'élaboration de ce milieu : le film, la radio, le jazz, la revue, la danse des girls et le journal illustré.

Ce qui est nouveau ici, c'est la mise en œuvre de *tous* ces accessoires en vue de l'*imité* scénique. Le *dadaïsme* se proposait seulement d'exprimer la liquidation de la vieille civilisation. Les tableaux et les concerts dadaïstes étaient une boutique de chiffonniers, un pot-pourri de tous les débris de la civilisation occidentale. Le dadaïsme était un art critique et *négatif*. Piscator attribue le signe *positif* au dadaïsme et en dégage un art productif. Selon les idées du Russe Meyerhold, transposées dans le domaine littéraire, Piscator commence par faire table rase sur la scène. Elle ne sera plus un instrument d'illusion. Elle n'aura plus de coulisses, plus de ciel, ni de rideaux symboliques. Elle ne sera plus que l'estrade, où se déroule le drame qu'a conçu Piscator : elle sera l'arène du temps présent.

Le drame est représenté sur plusieurs scènes superposées et juxtaposées, formant tout un échafaudage d'escaliers et de galeries, qui relient entre elles un grand nombre de chambres. Cela tient, quelque peu en somme, de la scène des mystères du moyen âge. Le projecteur éclaire une ou deux de ces chambres, où se déroule l'action.

Cette disposition entraîne la suppression des changements de décors. En quelque manière, les antiques *unités* de temps et de lieu sont maintenant sauvegardées par la succession

continue des scènes. C'est ainsi que *deux* actions simultanées peuvent être représentées l'une à côté de l'autre.

L'unité de lieu, en somme, subsiste : on sait toujours ce que font tous les protagonistes. Les récits de messagers, les missives et les communications téléphoniques sont supprimés par la nouvelle dramaturgie qui nous permet d'assister à l'action « cachée » — c'est-à-dire à ce qui se passait autrefois derrière la scène. Le metteur en scène décharge l'auteur du soin de réaliser artificiellement l'unité de temps et de lieu. Certes nous ne vivons plus au temps de Corneille, où l'on exigeait du poète le respect de ces deux unités; mais l'auteur a toujours eu, jusqu'à présent, à se féliciter d'avoir étayé, dans la mesure du possible, l'unité de sa pièce sur les deux unités de temps et de lieu.

Voici maintenant l'innovation capitale — qui n'est pas influencée par la technique russe et qui est tout à fait propre à Piscator. Devant et derrière cette scène, qui se décompose en une quantité de petites cases superposées et juxtaposées, sont tendus des écrans de gaze transparents, sur lesquels se déroulent les images des films, que l'on y projette de la salle même et aussi du fond de la scène. Le film projeté de *derrière* peut accompagner l'action qui se joue sur la scène et former une sorte de toile de fond animée. Ou bien, la scène et les acteurs sont plongés brusquement dans l'obscurité; le drame *individuel* des acteurs vivants est (pour ainsi dire) suspendu — et alors se déroule sur l'écran qui est situé *devant* la scène, un chapitre d'*histoire* actuelle qui figure la projection sur le plan général des événements particuliers, dont le récit constitue le drame individuel.

Le poète Ernest Toller nous montre par exemple dans sa pièce intitulée *Hop-là nous vivons*! la destinée d'un révolutionnaire qui a été enfermé en 1919 dans un cachot, puis dans un asile d'aliénés, et qui réapparaît après sept années de captivité dans un monde complètement transformé. Dans le drame *parlé*, la destinée du héros, ses rapports avec ses amis, avec sa maîtresse, avec le gouvernement, etc. nous sont racontés sous forme de dialogue. Mais le film nous montre les causes générales des opinions révolutionnaires du héros et de sa destinée personnelle. La pièce commence donc par

un spectacle cinématographique, une longue série d'images de la guerre, qui forment l'ouverture optique du drame : des tranchées, des maisons éventrées, des cadavres, des blessés, des généraux triomphants, des télégrammes de journaux annonçant des victoires et la famine de la population civile. Puis la défaite, la retraite, et enfin la révolution et la proclamation de la République. C'est alors seulement que commence le drame proprement dit de Toller.

Nous pouvons dès lors comprendre (jusque dans sa signification historique) la situation des révolutionnaires emprisonnés. Plus tard le film nous montre l'agitation électorale dans les rues, les bulletins de vote qui volent dans l'air comme des flocons de neige. Des affiches apparaissent. Des formules politiques retentissantes se succèdent sur l'écran du fond. Des statistiques des morts de la guerre nous sont montrées en chiffres gigantesques. Puis nous assistons à la dévalorisation progressive de l'argent. Nous voyons des manifestations populaires. A la misère des pauvres gens est opposée l'existence des riches dans les établissements de luxe. Le film intervient enfin directement dans l'action. Sur la paroi du cachot apparaît un immense soldat, quatre fois plus grand qu'un homme ordinaire, et qui monte la garde.

Dans un autre drame, *Raspoutine*, qui mêle les scènes d'une mauvaise pièce d'Alexey Tolstoï avec des feuilletons politiques et des extraits de l'histoire contemporaine, — dans ce « Raspoutine » on voit la tzarine dans son château, ayant toujours confiance dans la protection de sa garde, — tandis que le film nous montre simultanément l'attaque victorieuse du palais par les troupes révolutionnaires : représentation saisissante de l'ironie tragique.

Cette alternance du film et de l'expression verbale nous semble tout d'abord une faute de style. Mais nous rencontrons les mêmes contrastes rythmiques dans Shakespeare, où les scènes royales en vers alternent avec les scènes clownesques en prose; ou dans l'opéra, où la mélodie alterne avec le récitatif; enfin dans la tragédie antique où le protagoniste alterne avec le chœur.

Cette comparaison avec le chœur antique a même ici une signification intellectuelle. De même que le chœur hellénique

exprime une conception générale du monde, qu'il célèbre dans son chant le destin et la vérité dans leurs manifestations *typiques*, de même le film évoque ici les *lois* et l'*évolution* de la vie *universelle*, qui régissent et déterminent la destinée individuelle et — en quelque sorte — accidentelle.

Le drame est accompagné d'une « musique », que composent les éléments les plus modernes et les plus techniques : des sonneries, des tintements de grelots, des appels stridents de sirènes d'usines; des motifs fragmentaires empruntés aux mélodies connues du temps de guerre et du temps de paix forment cette composition sonore. Un haut-parleur lance au milieu de l'action des formules incendiaires. Des chants militaires retentissent dans les couloirs des vestiaires, derrière la salle, de sorte que les spectateurs participent à la vie même de la pièce.

Du simple point de vue artistique il n'y a aucune objection à faire contre la tendance communiste du théâtre de Piscator. On pourrait de même et avec les mêmes procédés magnifier le militarisme de Frédéric le Grand ou de Louis XIV. Une telle méthode exige des poètes nouveaux. Alors que, pendant des siècles, les auteurs dramatiques ont organisé leurs pièces selon la distribution en cinq actes, les auteurs de l'avenir auront à accommoder leurs ouvrages à la méthode de Piscator. Plus d'exposition ennuyeuse, plus de ces récits compliqués d'événements passés par lesquels on enchaînait jusqu'à présent l'action cachée à l'action scénique : les auteurs ont la liberté d'aligner simplement les scènes; ils peuvent « faire du théâtre » avec une indépendance que ne leur permettent pas les techniques antérieures, à l'exception (peut-être) de la Comédie improvisée des Italiens : de la Commedia dell'arte — celle-là même qui éveilla chez Molière l'inspiration comique. Cette méthode peut engendrer tout aussi bien des œuvres insignifiantes qu'un art véritable.

C'est affaire aux *poètes*, d'assurer le triomphe de leurs créations intellectuelles dans le cadre des créations scéniques de Piscator. Un combat singulier vient de s'engager entre le metteur en scène et l'auteur, tel que le monde n'en avait encore jamais vu.

Le style bref et technique de Georg Kaiser offre le premier

modèle d'une langue qui doit être créée en harmonie avec cette technique.

Sans poètes, le drame de Piscator dégénère en revue. Ainsi donc que les poètes se montrent! Ce théâtre ne pourra pas détrôner le grand drame littéraire, à supposer que ce genre continue à être cultivé. Si l'esprit du temps avait inspiré des drames d'une véritable valeur, nous aurions ignoré jusqu'à l'existence d'un Piscator. Mais on ne peut empêcher que la littérature dramatique soit aujourd'hui aux prises avec le spectre de la technique, dans un combat décisif. Si c'est la technique qui triomphe avec Piscator, c'en est fait de la poésie. Mais si c'est la poésie qui triomphe avec lui, le monde se sera enrichi d'une nouvelle formule dramatique correspondant à l'âge de la technique. Et ce serait en même temps une victoire décisive remportée sur la tradition quatre fois centenaire du classicisme et de cette stérile littérature des Épigones qu'il a engendrée. Il ne nous reste donc qu'à faire confiance aux poètes — aux poètes de l'avenir.

BERNHARD DIEBOLD

CHEZ LES RUSSES

On vient de nous conter *Peau d'Ane* une fois encore, et de manière à nous donner un plaisir extrême. Comme si tout le monde avait soif de merveilleux, les représentations de la compagnie russe qui s'intitule « Opéra privé de Paris » ont attiré au Théâtre des Champs-Élysées une foule considérable. D'après cet empressement, il semble que le public parisien ait peu changé depuis l'époque déjà lointaine où il découvrait avec stupeur les magnificences de la musique, de la chorégraphie et de la mise en scène russes. Nos orchestres ont eu beau lui rejouer à satiété les danses du *Prince Igor*, les tableaux symphoniques de *Sadko*, *Antar* et *Shéhérazade*, jusqu'à les rendre populaires, les féeries slaves ont conservé tout leur prestige. Voilà donc un trésor de poésie qui ne risque pas de s'épuiser.

A vrai dire, l'acclimatation de la musique russe à Paris ne date effectivement que d'une vingtaine d'années. Les premières tentatives d'importation avaient donné peu d'espérance. En vain l'éditeur Bélaïew organisait à grands frais dans la salle du Trocadéro, les samedis 22 et 29 juin 1889, pendant l'Exposition universelle, deux concerts de musique russe. Rimsky-Korsakow, qui les dirigeait en personne, a raconté dans ses mémoires comment fut accueilli ce double festival : avec plus de déférence que de chaude sympathie[1]. Un peu d'amertume perce d'ailleurs en son récit. Conscient de mériter mieux que ce pâle succès d'estime, il déplore que son éditeur

1. *Ma Vie musicale*, introduction et adaptation par M. E. Halpérine-Kaminsky, Pierre Lafitte et Cie, Paris, s. d., p. 159-160.

eût négligé par principe l'effort de publicité le plus indispensable.

Sa mauvaise humeur s'explique. Et néanmoins ces deux auditions de 1889 ne furent pas infructueuses. Elles eurent en France des lendemains radieux; elles y éveillèrent des échos prolongés et sonores. Onze ans plus tard, vers l'Exposition universelle de 1900, si les compositeurs russes ne figuraient que rarement sur les programmes des concerts, l'élite française s'était initiée d'elle-même à leurs ouvrages. Nos amateurs pratiquaient Balakirew, Moussorgsky, Borodine et Rimsky-Korsakow; ils s'efforçaient de trouver du talent à César Cui. Les « Cinq » avaient déjà leur auréole. Et comme l'alliance franco-russe atteignait alors à son zénith, leurs champions avaient beau jeu à Paris et en province. Cependant les profanes se dérobaient; parfois même ils protestaient assez aigrement contre ces bizarreries qu'ils déclarent aujourd'hui appétissantes et savoureuses. En 1902, ils sifflaient aux Concerts Lamoureux le chef-d'œuvre de Balakirew, *Thamar*, qui n'en était pourtant pas à ses débuts. Sans doute, Camille Chevillard avait eu l'imprudence de le conduire à une allure précipitée, vertigineuse, qui en exagérait les contrastes et détruisait l'atmosphère poétique. N'importe! Il apparaissait avec évidence qu'entre cette musique septentrionale et le gros du public la glace n'était pas encore rompue.

Elle ne le fut qu'en 1907. Au printemps de cette année, les concerts russes de l'Opéra bénéficièrent d'un engouement inespéré. Aussitôt, sous l'influence électrique de la mode, les éléments épars et jusque-là inertes s'agglomérèrent en un bloc extrêmement solide.

Ce fut au cours de ces galas mémorables qu'il nous fut donné de rencontrer un soir Rimsky-Korsakow à l'Opéra. Il sortait d'une loge, environné d'interlocuteurs nombreux et bourdonnants auxquels il ne semblait prêter qu'une attention distraite. Son aspect physique nous étonna, quelque familières que nous fussent ses images. A soixante-trois ans, Rimsky-Korsakow avait l'air d'un patriarche. Peut-être souffrait-il déjà de l'angine de poitrine qui devait l'emporter en juin 1908. Sa physionomie austère et méditative, ses lunettes, sa longue barbe grise, le manteau flottant par-dessus son habit noir,

lui donnaient l'apparence d'un mage. Sa haute et maigre silhouette aurait pu convenir à l'Astrologue de son *Coq d'or*. Les gens qui lui faisaient escorte nous apprirent en confidence que Rimsky avait entendu *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, mais qu'il avait mieux aimé en somme l'*Ariane et Barbe-Bleue* de M. Paul Dukas.

L'automne venu, sa *Snégourotchka* fut montée rue Favart : elle ne laissa pas d'y plaire. Mais au printemps de 1908, Moussorgsky connut une apothéose autrement retentissante : M. Chaliapine avait créé *Boris Godounow* à l'Opéra. Le célèbre chanteur ressuscita également en 1909 sur la scène du Châtelet un autre souverain de sa patrie, Ivan le Terrible, tel qu'il apparaît dans la *Pskowitaine* de Rimsky-Korsakow. Après cela surgirent les ballets russes. Ce furent des enivrements sans fin : décors de Bakst et de M. Alexandre Benois, première révélation de M. Igor Strawinsky. Et jusqu'à la guerre, les mois de mai et de juin ramenèrent invariablement à Paris une saison russe aux solennités éblouissantes.

***

Les récents programmes du Théâtre des Champs-Élysées ont dû nous le rappeler : ces fêtes superbes n'eussent pas été possibles, sans les sommes énormes que la propagande officielle dépensait pour elles, aux beaux jours de l'alliance.

Qui songerait en ce moment à faire venir de Pétrograd ou de Moscou des décors, des costumes, des accessoires? Où sont les fastes de l'Opéra Impérial? Où sont les chœurs, les orchestres et le corps de ballet? Hélas! il faut apprendre à s'en passer et à se créer ses propres ressources. Une troupe russe s'est donc constituée de toutes pièces. Malgré des ressources nécessairement modestes, elle s'est préparée à soutenir la comparaison avec les somptueux groupements de jadis, car la mémoire des Parisiens est implacable en ces matières. Ce qui survit des associations défuntes est malheureusement émietté entre New-York, Buenos-Ayres, Sidney, Milan, Berlin ou Monte-Carlo. N'importe! madame Marie Kousnezoff n'a point reculé devant l'initiative de ce projet,

et M. Alfred Massenet, son mari, a été assez habile pour le réaliser intégralement.

Il n'y a point de Nijinsky ni de Karsawina dans la nouvelle troupe. L' « Opéra Privé de Paris » se recommande moins par la virtuosité étourdissante de tel ou tel protagoniste que par le niveau très élevé où se rejoignent la plupart de ses membres. L'ensemble est d'une homogénéité exceptionnelle. Il est prodigieux qu'une fusion aussi harmonieuse ait pu s'opérer entre des éléments dont les disparates n'auraient eu que trop d'excuses. Tout décèle le travail efficace de l'intelligence, en accord parfait avec le goût et le talent.

Les chœurs sont de grandes foules bruissantes et passionnées où chaque figurant semble avoir en soi l'étoffe d'un chanteur et d'un acteur de race : on écoute, on regarde avec une stupeur également émerveillée. Et si les décors de M. Constantin Korovine manquent un peu d'originalité dans *Snégourotchka*, il a été mieux inspiré dans le *Prince Igor*, de même que M. Alexis Korovine fils dans *Kitège*. Quant à M. Bilibine, sa contribution au *Tzar Saltan* l'a mis hors de pair, ses maquettes et ses costumes étant de l'invention la plus pittoresque et la plus chatoyante, un délice pour l'esprit non moins que pour les yeux.

Ainsi donc, bien des mélomanes venus aux soirées de l' « Opéra Privé de Paris » sans aucun espoir d'un tel rajeunissement, ont été ramenés brusquement et voluptueusement à vingt ans en arrière. Leurs enthousiasmes d'adolescence se sont ranimés. Le temps évanoui leur a été restitué de la manière la plus agréable. Et le bruit de ces opérations quasi miraculeuses s'étant répandu, le Théâtre des Champs-Élysées, si difficile à remplir d'après les techniciens, a connu de nouveau une affluence très enviable.

Au point de vue musical, les organisateurs de l' « Opéra privé de Paris » ont le mérite de nous avoir fourni en quatre soirs autant de substance que leurs prédécesseurs en huit saisons. Eh oui! ce qu'on nous présentait il y a vingt ans, ce n'était pas toujours de l'or pur. Gardons-nous de l'oublier : il s'y mêlait bien du clinquant. Les danses du *Prince Igor* et l'orgie sous-marine de *Sadko*, *l'Oiseau de feu* et *Pétrouchka*, *Boris Godounow* et la *Khowanchtchina* voisinaient avec des

chorégraphies plaisantes à voir, assurément, mais dénuées de toute valeur musicale. Des poèmes symphoniques déjà célèbres, comme *Thamar* et *Shéhérazade*, des morceaux de piano d'une popularité universelle, comme l'*Invitation à la valse* de Weber et le *Carnaval* de Schumann, subissaient des adaptations qui ne s'accordaient pas toujours avec les intentions du compositeur. Parente pauvre, la musique était sacrifiée à la pantomime et à la danse. Mais la voici rétablie dans sa majesté plénière. Les quatre spectacles que nous propose l' « Opéra Privé de Paris » sont de la musique la plus noble et la plus délicate.

***

On n'avait pas joué à Paris le *Prince Igor* d'Alexandre Borodine. D'après un dogme solidement établi parmi nos musiciens les meilleurs, cet opéra n'avait aucune chance de se maintenir sur une scène française. Le théâtre de Lyon avait bien osé passer outre en 1926, et il ne semble pas avoir eu à se repentir de son audace. Mais partout ailleurs on reculait devant les inégalités de l'ouvrage, ses redites et ses longueurs, le décousu d'un style qui juxtapose des mélodies slaves d'un parfum exquis aux pires lieux communs de la rhétorique allemande ou italienne. Une lecture de l'énorme partition au piano justifiait la plupart de ces critiques. Cependant les Parisiens, férus des *Danses polovtsiennes*, s'entêtaient à vouloir faire connaissance avec l'opéra du *Prince Igor*. Ils l'entendirent une première fois au concert sous la baguette de M. Slawiansky d'Agreneef. Et l'on s'aperçut alors qu'il émanait de ce drame une émotion fort poétique.

Cette impression se confirme au théâtre. Ce n'est point que l'action ajoute grand'chose à la musique. Peu de scénarios sont plus sommaires que celui-ci. Le bon, le charmant Borodine devait l'improviser à la hâte pour une musique dont il notait au hasard les mesures, entre 1874 et 1887, sur des feuilles volantes, pendant les rares et courts loisirs que lui laissaient des conférences de chimie à l'École de Médecine de Pétersbourg, des lettres à écrire sans cesse pour les sociétés philanthropiques

1. Version française de Jules Ruelle, M. P. Bélaïew, Leipzig.

dont il était secrétaire-trésorier, des soins donnés jour et nuit à une épouse de santé délicate, et tous les bienfaits qu'il dispensait libéralement aux miséreux auxquels il accordait chez lui le gîte et le couvert. Par surcroît, son appartement était devenu le refuge de toute une population de chats sans domicile. Quel homme aurait pu s'appliquer dans ces conditions à un travail de longue haleine? Alexandre Borodine ne l'essaya même pas. Il eut la sagesse de choisir exprès un argument fort simple.

Le chevaleresque prince Igor prend congé de Poutivle, sa capitale, pour s'en aller combattre les Polovtsiens qui ont envahi ses États. Mais avant de partir, il confie son royaume et sa femme, Jaroslawna, au frère de celle-ci, au prince Wladimir Galitzky.

Les ennemis ne tardent pas à tailler en pièces l'armée d'Igor, et ce malheureux prince tombe en leur pouvoir. Tout en marchant impétueusement sur la capitale, les Polovtsiens dévastent la contrée sur leur passage. Le reflet des incendies pénètre jusque dans le palais où, solitaire, au bruit du tocsin, Jaroslawna rêve douloureusement. Aucun espoir ne la soutient. Son propre frère, Wladimir Galitzky, s'est montré indigne de la confiance qu'avait mise en lui le prince Igor. Il mène une vie de débauches en compagnie d'abominables chenapans. Dans cette bande se sont glissés deux joyeux compères, Skoula et Erochka, joueurs de *goudôk*, qui tiennent ici à eux deux, avec infiniment de verve, l'emploi du gracieux, du comique, du boute-en-train.

Quoi qu'il en soit, la noble attitude du prince Igor a fait impression sur les vainqueurs. Pour distraire son captif qu'il a pris en amitié, le terrible Khân lui-même, le grand Kontchâk, ordonne aux esclaves de chanter et de danser. Alors se forme au bivouac un ballet extraordinaire. Fête barbare de la steppe aux mélopées sensuelles, aux évolutions tour à tour langoureuses ou farouches, dont la séduction serait en effet irrésistible si le prisonnier pouvait oublier ce qu'il doit à son honneur, à sa couronne, aux guerriers morts pour la patrie. Mais sans souci des plaisirs et des trésors qui lui sont offerts, il n'aspire qu'à la liberté pour reconstituer son armée et reconquérir ses territoires perdus.

D'ailleurs, le prince s'est fait un ami encore plus utile que ce Khân si généreux en la personne d'Ovlour, gardien des prisonniers. Grâce à la complicité de cet homme, Igor réussit à s'évader. Un matin, du haut des remparts où elle se lamente, Jaroslawna voit arriver dans Poutivle un cavalier blanc de poussière. Quel n'est pas son saisissement quand elle reconnaît en lui son cher seigneur! Là-dessus, pour racheter leurs méfaits, les deux rusés lurons, Skoula et Erochka, s'avisent de sonner les cloches. Le peuple accourt de toutes parts, alerté par ce joyeux carillon; il aperçoit son souverain et se répand en bénédictions. Après quoi les étendards de Poutivle ne manqueront pas d'être victorieux.

Est-ce bien là un livret dramatique? On penserait plutôt à ces romans pareils à une longue suite de tapisseries, dont *La Guerre et la Paix* est à nos yeux le prototype. Sous l'influence des idées patriotiques qui prévalaient alors parmi les « Cinq », Borodine avait choisi dans l'histoire de son pays un épisode susceptible d'être illustré par la musique. Il s'était emparé de la *Chanson d'Igor*, de même que Moussorgsky jetait son dévolu sur *Boris Godounow* et Rimsky-Korsakow sur la *Pskowitaine*. Ces sujets, connus de tous, parlaient assez à l'imagination nationale pour qu'il fût inutile d'y introduire des ressorts dramatiques. Mais ils exigeaient en revanche des gradations et des enchaînements psychologiques. C'est là, malheureusement, ce qui manque le plus au *Prince Igor*. Les tableaux que cet opéra emprunte à la vieille chronique du Moyen âge ne représentent en définitive que les phénomènes extérieurs d'une action dramatique.

Par la vertu de quelques chants bien choisis et encore mieux exploités, Borodine nous a souvent révélé les énergies obscures et tumultueuses qui bouillonnent dans les bas-fonds de l'âme populaire. Le prologue du *Prince Igor* est significatif à cet égard. On pourrait même le comparer au début de *Boris Godounow*, si l'analogie ne demeurait malgré tout superficielle, limitée aux seuls moyens mis en œuvre : rythmes, thèmes mélodiques, emploi des masses vocales et instrumentales. En réalité, Borodine n'avait que par éclairs cet âpre sentiment de la fatalité qui fait la grandeur souveraine de Moussorgsky. Il suffit d'imaginer, par exemple, la violence

avec laquelle le créateur de *Boris Godounow* eût probablement matérialisé cette éclipse de soleil qui interrompt les adieux du prince Igor, pour mesurer la distance infinie qui sépare les deux hommes. L'opéra de Borodine n'a point cette puissance d'illusion, vérité essentielle du théâtre, qu'on admire presque toujours dans *Boris Godounow* et même dans la *Khowanchtchina*, en dépit de leurs faiblesses.

N'y cherchons pas davantage ces qualités de facture, cette élégance si harmonieuse, qui caractérisent la manière de Borodine dans ses symphonies et ses quatuors à cordes. Le *Prince Igor*, on ne l'a dit que trop, restait inachevé à la mort du compositeur. Seuls, le prologue et les deux premiers actes étaient à peu près au point. M. Glazounow accepta de compléter le troisième acte et de noter de mémoire l'ouverture, que Borodine, paraît-il, jouait souvent au piano, tandis que Rimsky-Korsakow se réservait de parachever et d'instrumenter le quatrième acte. Quelle que fût la piété amicale de ces deux artistes, ils avaient trop de personnalité l'un et l'autre pour ne pas marquer l'ouvrage à leur empreinte. Aussi le *Prince Igor* produit-il de prime abord une impression tant soit peu confuse. L'ouverture, bien qu'elle utilise divers lambeaux de la partition, porte manifestement le sceau de M. Glazounow. Telle cantilène en *si bémol*, exposée par le premier et le deuxième cors à l'unisson par-dessus un accompagnement de violoncelles en triolets, *pizzicato*, nous déconcerte par sa crudité. L'opéra posthume de Borodine n'aurait jamais vu les feux de la rampe sans toutes ces adjonctions. Certes, mais n'en ont-elles pas aggravé le caractère hybride?

Par bonheur, ces lacunes et ces faiblesses sont compensées par des inspirations ravissantes. Si le récitatif de Borodine manque d'accent et de puissance, du moins sa mélodie s'épanche-t-elle avec une grâce exquise. Elle lui assure une supériorité particulière sur ses compagnons du groupe des « Cinq ». Elle vaut au *Prince Igor*, en dépit des réserves indispensables, l'admiration et l'amour des musiciens. C'est elle qui a déterminé l' « Opéra privé de Paris » à risquer cette représentation si difficile, si aléatoire. C'est elle qui justifie la constante prédilection des Parisiens pour cet ouvrage. On y rencontre bien parfois des réminiscences obsédantes de Mendelssohn,

que Borodine idolâtrait naïvement en sa première jeunesse, avant de subir l'ascendant de Balakirew. Et plus tard, entre deux crises d'asthme, Catherine Sergueïwna jouait avec trop d'insistance à son mari la musique de Chopin et de Schumann. Mais aussi longtemps que sa suavité ne dégénère pas en fadeur, son élégance en préciosité, Borodine a une tendresse rêveuse, une mélancolie élégiaque, dont on peut se lasser, évidemment, mais auxquelles on demande à revenir. Ses nonchalances seraient monotones, sans doute, si à ces molles extases ne succédaient inopinément de terribles élans, sauvages et frénétiques. Car l'Europe touche ici au mystère de l'Asie. Les chants du Nord épousent la poésie de l'Orient. Les clartés et les couleurs se transforment : le soleil, déjà, n'est plus le même. Un mirage se prépare dans les steppes de l'Asie centrale... En réalité, un spectateur français ne tiendra jamais le *Prince Igor* pour un drame historique. Épopée chevaleresque ou narration d'un chroniqueur religieux, ce canevas figure pour lui, avant tout, un admirable conte, la légende merveilleuse d'un pays de chimères et d'une époque d'illusion. C'est *Peau d'Ane* aux environs du Pôle, si l'on veut, mais encore et toujours *Peau d'Ane!...*

***

A cet égard, les trois autres spectacles de la saison russe, *Snégourotchka, le Tzar Saltan, Kitège,* signés chacun de Rimsky-Korsakow, nous entraînent encore plus loin, au cœur même des féeries.

Les Parisiens connaissaient depuis longtemps *Snégourotchka*[1], pastorale d'une ingénuité limpide qui ne nous laisse pas indifférent. Et d'ailleurs, l'interprétation russe, toujours animée et plastique, n'a pas manqué d'éclipser celle que nous en avait donnée jadis l'Opéra-Comique. Mais que n'a-t-on choisi plutôt dans le riche répertoire de Rimsky-Korsakow l'une de ses partitions ignorées : *Mlada, Sadko* ou *Katschei l'immortel*? D'autant plus que Rimsky n'était pas tout à fait à son aise dans *Snégourotchka,* non plus que dans la *Pskowitaine.* Il y cherchait encore sa forme; il hésitait entre l'opéra

1. W. Bessel et Cie, version française de MM. P. Halpérine et P. Lalo.

traditionnel et les tendances novatrices. Et puis, cette allégorie sans joie, affligée d'une métaphysique frigide, convenait-elle bien à une tête aussi amoureuse de mouvement et de couleur?

Mais peut-être lui fallait-il d'abord cette étape chez les symbolistes, avant de pousser plus loin sa randonnée aventureuse. Peut-être, à l'époque de *Snégourotchka*, Rimsky ne se sentait-il pas assez mûr pour des sujets comme *le Tzar Saltan* et *Kitège*. Peut-être ceux-ci ne seraient-ils pas devenus alors ce qu'ils furent après la cinquantaine, deux chefs-d'œuvre de la scène russe.

Chefs-d'œuvre, en effet, et qui se reconnaissent à la sûreté infaillible avec laquelle ils furent conçus et réalisés. Si nous éprouvons ici quelque embarras, ce n'est aucunement pour leur rendre ce témoignage, mais plutôt pour distinguer entre eux certains degrés de perfection qui puissent légitimer nos préférences.

Kitège s'ouvre par une merveille[1]. Au bord d'une source, dans ce bois proche du Volga où elle habite une humble cabane, la vierge Févronia chante un hymne à la solitude et à la gloire de Dieu. Frémissant avec douceur, un murmure égal en doubles croches évoque naturellement le souvenir de Siegfried en sa forêt. Mais Wagner n'eut jamais cet accent fraternel. Le Russe, au contraire, nous prend le cœur par sa simplicité affectueuse. Et ce préambule révèle chez Rimsky-Korsalow certains aspects touchants qui jusque-là restaient dans l'ombre. Ce qui suit, irruption des chefs tartares Bédiaï et Bouroundaï, leur querelle au sujet de la vierge Févronia qu'ils convoitent l'un et l'autre, la formidable bataille de Kerjenetz, autant d'épisodes d'une vigueur magistrale. Mais le quatrième acte, le dernier, n'aurait-il pas dû mettre le comble à notre satisfaction? Sans doute, les éléments antérieurs s'y retrouvent tous, combinés, enchevêtrés, métamorphosés par un miracle d'industrie. Mais puisque l'innocente Févronia arrive à ce moment même en Paradis, au milieu des cohortes angéliques, des chants d'oiseaux et des carillons de cloches immatérielles, tous ces thèmes ne devraient-ils pas être exaltés ici jusqu'à leur suprême puissance? Or, aucun d'eux ne paraît s'y efforcer. A peine si le coloris général augmente en intensité lumineuse; mais le diapason spirituel demeure sensi-

1. M. P. Bélaïew, Leipzig, version française de M. A. Komarow.

blement le même. Au lieu d'être au ciel, le spectateur se retrouve simplement au concert.

Soit! Le sens du merveilleux chrétien faisait défaut à Rimsky-Korsakow. Mais d'autre part, l'auteur du *Conte féerique*, d'*Antar* et de *Sadko* possédait un sens du merveilleux légendaire qui lui permettait de dessiner et de tisser, dix ans après *Shéhérazade*, ce tapis de sérail aux mille couleurs, fleuri de tulipes, d'œillets et d'arabesques, le *Conte du tzar Saltan*[1]. Voilà sans doute la révélation capitale de cette saison. Les concerts n'en avaient exécuté jusqu'ici que des fragments très courts; un seul, le *Vol du bourdon*, pétillant *scherzo* d'orchestre, avait paru amuser le public. Mais nous n'en savions pas plus long. Il a fallu ces représentations pour nous faire admirer la plus extraordinaire lanterne magique qu'on ait offerte aux enfants de tout âge, épris de fantastique.

Certains amateurs raffinés craignaient d'avoir abusé autrefois de *Shéhérazade*. Ils n'osaient même plus prononcer le nom de Rimsky-Korsakow, ne sachant plus s'il était à la mode. Mais depuis le succès du *Tzar Saltan*, ils le tiennent de nouveau pour un très grand artiste...

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. W. Bessel et Cie, Leipzig-Paris, 1929, version allemande-italienne, préparée à l'occasion des prochaines représentations du *Tzar Saltan* à la Scala de Milan. Chez le même éditeur, M. Louis Laloy a publié une excellente version française.

PARMI LES LIVRES

Si le Comité de la Société des Gens de Lettres, en donnant son grand prix à M. Erlande, a entendu récompenser un homme qui s'est battu vaillamment et dont le labeur est considérable, rien de mieux; et l'on applaudit. Mais quand un livre est mis dans une lumière si vive, on est bien forcé de l'examiner, et je dois avouer que le roman publié cet été par M. Erlande, *A l'ordre de Dieu*[1], m'a paru très faible. Je regrette de devoir le dire. Mais il le faut bien. Au surplus, je suis peut-être injuste; car cet ouvrage représente un art que j'exècre : une sorte de pathétique sans vérité, combiné au gré de l'auteur et arrangé pour l'effet, tel que m'apparait au théâtre l'art de M. Charles Méré. En fait *A l'ordre de Dieu* ressemble moins à un roman qu'à une pièce, mais à une pièce qui ne serait pas excellente.

La première partie est un premier acte. Décor : le cabinet de travail du capitaine au long cours Gustave Mérentié, à Mazargues, dans la banlieue de Marseille. Quand le rideau se lève, la scène est vide. On voit entrer une servante à cheveux gris, coiffée du hennin des Arlésiennes. Elle tire lentement les rideaux; elle allume une lampe à pétrole et elle marmonne cette réplique, qui est si parfaitement répertoire : « Pourvu que notre pauvre chérie ne soit pas plus mal! »

La domestique sort et de nouveau la scène reste vide. Puis paraissent le docteur Maurillet et le commandant Mérentié,

1. La Nouvelle Revue critique.

Le docteur est un homme de soixante ans, haut, droit, osseux, avec les lunettes sur le bout du nez. Merentié, au collège, avait déjà l'air d'un dogue. Le regard est dur sous la barre des sourcils. « Une chemise à col bas, que serre le nœud de la cravate, dégage le cou puissamment attaché aux épaules larges. Le commandant est vêtu d'un complet veston bleu de forme croisée, que le bouton du milieu tient à demi fermé. Le torse compact, les poings enfoncés dans les poches font grimacer les revers. »

Il dit : « Vous la considérez comme perdue, n'est-ce pas? » et le dialogue commence. Nous apprenons qu'il s'agit de la fille de Mérentié, une enfant de huit ans. La mère la veille depuis dix jours et ne veut souffrir personne auprès d'elle. L'auteur nous avertit discrètement que madame Mérentié est nerveuse, impressionnable; nous devinons qu'elle est violente et passionnée. Nous saurons bientôt qu'à l'ordinaire cette violence est dissimulée sous une beauté froide et une austérité de matrone. Mais le danger que court la petite Marie met Marthe Mérentié hors d'elle. Elle entre, hagarde, et elle appelle le docteur dans un râle. L'enfant, qui fait une méningite, délire. On entend sa voix dans la chambre voisine : « La tempête! La tempête! Papa! Papa! Mon beau navire va faire naufrage... ». Pendant que la malade se lamente ainsi, madame Mérentié se bouche les oreilles : « Je ne peux plus entendre cela, hurle-t-elle. Plus! Plus! »

Une jeune femme blonde, qui se nomme Lucile de Gondreuil, sort à ce moment de la chambre de la malade et essaie de calmer la mère. Bientôt le docteur s'en va, suivi de Mérentié. Les deux femmes restent seules. Lucile en profite pour raconter sa vie. Fille de banquiers, mariée à un mari insignifiant, mais de vieille noblesse, isolée, suspecte et captive dans sa belle famille, elle s'est échappée et elle vit seule avec de petites rentes. Un télégramme interrompt ces propos : il annonce l'arrivée de Jean Barral, un peintre, un ami que Mérentié n'a pas vu depuis huit ans. On sonne; c'est Jean. Après les premières banalités, Marthe Mérentié le conduit auprès de l'enfant malade. Lucile est donc seule quand Mérentié rentre. Coup de théâtre : cette jeune femme qui nous a été présentée comme une relation, à peine une amie, Mérentié la tutoie :

« Tu reviendras demain... — Je ne pense pas... — Tu reviendras! — J'ai peur de Marthe... ».

Ils sont interrompus par Marthe, qui entre les bras en avant, blême, les yeux fixes. La malheureuse mère a cru que son enfant mourait. On la calme. Mais presque aussitôt la petite Marie recommence à délirer. Alors Marthe supplie Lucile de ne pas s'en aller, de soigner l'enfant. Lucile est une garde-malade adroite. On nous a dit qu'elle faisait habilement les piqûres. « Venez sauver mon enfant », gémit la mère. Et elle ajoute cette phrase étrange : « Vous devez la sauver ».

Je ne sais trop comment définir ce débat. S'il s'agit d'un premier acte, il faut reconnaître qu'il a de l'accent, de l'intérêt, du mouvement, du pathétique, malgré les scènes un peu creuses placées juste au milieu. S'il s'agit d'un premier chapitre, il est rapide et émouvant. Je comprends d'ailleurs mal dans quel dessein l'auteur s'est astreint à l'unité du lieu, et pourquoi les personnages nous deviennent invisibles dès qu'ils sortent du bureau de Merentié.

Quand la deuxième partie commence, la petite Marie est morte depuis dix jours. Lucile, qui est restée dans la maison des Merentié veut maintenant partir. Nous savons déjà que Merentié est son amant; nous apprenons maintenant qu'elle est enceinte. Elle craint de se trahir : « Hier j'ai eu une faiblesse devant Marthe. Je me suis presque évanouie. Heureusement j'ai pu réagir. Je me sens devenir de jour en jour plus impressionnable. Un rien me donne envie de pleurer... Regarde mon masque. Est-il possible que Marthe ne devine pas que ce n'est pas la fatigue, la tristesse qui ont tracé ces cercles sous mes yeux, et marqué mes pommettes... » Seulement quand elle avertit Marthe de son départ, Marthe la supplie de rester. Lucile, médusée, accepte, on ne sait pourquoi. Elle va à Marseille, faire quelques emplettes pour la maison. Marthe, restée seule, met comme par mégarde sur le bureau de son mari un certain carnet relié en toile cirée où chacun sait qu'elle écrit son journal. Merentié ouvre le carnet. « La colère grandit en lui, nous dit l'auteur... Ses traits se contractent. Il a l'impression qu'une invisible présence lui serre, sous la nuque, les cordons d'un masque qui, après avoir gêné son front, ses joues et ses mâchoires, lui comprime la face

entière. » Son ami Jean arrive à point pour lui permettre d'expliquer ses pensées. Ainsi sa femme, qu'il croyait discrète et effacée, connaissait toute sa vie. Elle savait qu'il était l'amant de Lucile. Que va faire Merentié? Pour le moment il sort avec Jean pour laisser la place à sa femme, accompagnée d'une religieuse qui l'a élevée, sœur Alexia. Et nous avons une fois, dans cet étrange livre, une scène de confidences. Marthe raconte sa vie, et comment elle a su, en surprenant une photographie, que Lucile était la maîtresse de son mari, et comment elle n'avait osé chasser Lucile, de peur que Merentié la suive.

A travers tous ces bavardages, il semble qu'on voie s'esquisser enfin le dessin de l'ouvrage. Maintenant que la petite Marie est morte, rien ne retient plus Mérentié à son foyer. Comme le dit la religieuse dans son jargon extraordinaire, « les mains unies par la chaleur du berceau sont souvent séparées par le marbre froid de la tombe ». — Il faut d'ailleurs avouer que le langage de madame Mérentié n'est pas moins surprenant. Elle explique qu'elle n'a pas chassé Lucile parce qu'elle s'est vue elle-même dans une glace, pareille à la tante qui l'a élevée et qui avait coutume de tout endurer. « Cet être que j'examinais, était-ce moi? Ces bandeaux lisses où brillaient quelques cheveux blancs; ce front haut, déprimé aux tempes; ces yeux cernés aux prunelles immobiles, hagardes à la moindre émotion; ces yeux faits pour la pénombre des chapelles et pour les larmes; ce nez aux narines serrées; ces lèvres minces destinées à prier, à chanter près d'un berceau ou d'un chevet... ou à donner des ordres dans la maison... cette silhouette longue, enveloppée des épaules aux genoux dans une mantille noire... était-ce moi, Marthe Mérentié, ou ma tante qui apparaissait pour me dire : « Accepte tout? » — Je le demande, jamais créature humaine a-t-elle parlé ce langage? Madame Vera Sergine elle-même, dans ses plus mauvais rôles, eût hésité devant le cocoïsme de cet étonnant inventaire.

Là-dessus, madame Mérentié et la religieuse vont à l'Adoration; Mérentié et Jean reprennent possession du cabinet de travail, et une nouvelle série de confidences commence. Mérentié annonce le dessein de partir avec Lucile. Jean essaie

de l'en détourner. Mais que faire? Le malheureux commandant est pris entre Marthe, qui n'ayant été que mère jusqu'à la mort de sa fille, devient maintenant femme, — et Lucile qui n'ayant été que femme et amante, va devenir mère. « Rembarque-toi », suggère Jean. L'auteur a employé toutes les grâces de son style à nous décrire l'effet que produit sur les deux amis cette suggestion si ingénument prudente : « Ils virent réellement se dresser devant eux la svelte forme d'une Néréide bleue. Le souffle de la divinité où se mêlaient les odeurs du large purifia l'air de la chambre sombre que sa présence phosphorescente illumina, tandis que de sa ceinture dénouée, de ses cheveux défaits, tombaient sur le tapis, avec les herbes et les fleurs, les perles multicolores des profondeurs. » — Je doute un peu, s'il faut l'avouer, que la carrière maritime apparaisse aux vieux capitaines au long cours sous l'aspect de cette allégorie enchanteresse.

Jean s'en va, Lucile revient et fait confidence de ses craintes à son amant. Est-ce que la famille de Gondreuil, la famille de son mari, n'essaiera pas de lui prendre son enfant, seul espoir du nom? Ah! que Merentié la défende bien! Comme elle va pour sortir, elle glisse sur le chapelet de Marthe, qui était à terre : c'est ce qu'on nomme du symbolisme. Mais tout à coup Marthe elle-même surgit de l'ombre. Elle a tout entendu. C'est la grande scène. Elle chasse Lucile. Mais elle fait en même temps un calcul assez subtil, qui pourrait être une idée de pièce et qui est peut-être l'idée de celle-ci : puisque l'enfant de Lucile appartiendra aux Gondreuil, il faudra bien que Lucile suive son enfant et revienne elle aussi chez les Gondreuil : « Il n'est pas de mères dénaturées. » Malheureusement, Mérentié n'accepte pas cette solution si simple et qui eût en effet tout accordé. Lucile partie, Mérentié la suit. Voilà le dénouement retardé de six mois.

Les amants s'enfuient en Italie, comme aux temps romantiques. C'est un parti que je n'oserais leur conseiller aujourd'hui. Mais enfin les voilà à l'abri. Comment l'auteur va-t-il conclure leur aventure? Il a imaginé d'abord qu'au moment d'être mère, Lucile prenait peur, et que, craignant de mourir, elle allait se remettre entre les griffes des Gondreuil, pour que quelqu'un lui fermât les yeux. Quant à Mérentié, il

revient, assez piteux, au foyer. Mais à peine cette conclusion achevée, l'auteur en a imaginé une autre. Voici que l'enfant meurt. De chagrin, Lucile devient folle. Elle fait chez les Mérentié une entrée dans le style d'Ophélie, en chantant une berceuse. Mais toute la famille Gondreuil est à ses trousses et vient la ressaisir. Ce que voyant, Marthe Mérentié ne juge plus nécessaire de permettre au commandant de s'embarquer comme elle y était résolue. Elle n'a plus de rivale à craindre. Elle tient son mari, elle le garde. Oserai-je dire que tout ce dénouement me paraît franchement mauvais?

***

Qu'un roman de M. Carco finisse par une scène d'hallucination, et que les personnages de cet auteur, qui ne sont pas de faibles âmes, confondant la fantaisie et la réalité, se laissent mener au bagne par un fantôme né dans leur esprit, — il faut avouer que c'est là un signe de ces temps idéalistes où nous vivons. Il y a un nouveau surnaturel, né au fond de nous-mêmes, élaboré par nous, et à qui les drogues sont favorables. L'homme vit avec ses fantômes. Un rôdeur, une fille ont leurs dieux familiers, leurs gris-gris, leurs fétiches, et même leur fatalité qui s'appelle la Poisse.

J'essaie en vain de découvrir dans quel esprit M. Francis Carco a écrit cette mythologie moderne, qui n'est pas très éloignée de celle de l'âge de pierre. Mais j'ai toujours pensé que nous étions toujours à l'âge de pierre, et certainement aux premiers âges d'un monde où nous faisons figure de primitifs. Peut-être M. Carco le pense-t-il aussi. C'est pourquoi il se plaît à décrire, et il décrit parfaitement, cette faune des cavernes qui survit dans les faubourgs, ces âmes de héros grecs, qui sont celles des marlous, prêts aux actions sanglantes et aux grandes infortunes. — *Rue Pigalle*[1] est l'histoire d'une fille, Valentine, qui voit accrocher au premier étage du *Château Caucasien* trois pantins, un Pierrot, un Arlequin et une Colombine. Quelqu'un dit malheureusement devant elle que ces mannequins portent malheur. Ils vont en effet

1. Albin Michel.

gouverner sa vie et présider à sa mort, puis à sa vengeance. Dans la chambre où Léon étrangle Valentine, il est vu par les poupées. Son ami Tonton l'en avertit. Et comme il marque énergiquement son indifférence :

« — Oh ! oh ! — reprit Tonton, — ne parle pas ainsi. Elles entendent. Et j'sais, avec elles, on peut être ennuyé.

» — A cause de quoi ?

» — Ça dépend, — fit Tonton.

» Léon se secoua et, contemplant les trois poupées qui avaient l'air d'écouter distraitement, se sentit incapable de refouler l'angoisse qui s'emparait de lui. Une frayeur imbécile le glaça. Il pâlit, se demanda soudain pourquoi tout, dans sa tête, semblait pris de vertige, voulut se raisonner. La rue, la chambre, le lit tournaient... »

Il descend dans la rue, où la foule est pressée. Dans un bar, il avale sept fines. A la huitième, il a chaud et froid et se sent bien. Il ne veut pas revenir au *Château Caucasien*, et il y va malgré lui. Les poupées semblent se pencher vers lui. Les voici dans la rue, qu'elles traversent comme des rats. Léon, épouvanté, se cache sous une porte cochère. Elles le dépassent. Les suivra-t-il? « A cet instant la Colombine fit un demi-tour sur elle-même, l'aperçut et, sautillant, lui adressa un petit mouvement de la tête qui le glaça d'effroi. Léon n'hésita plus. Il sortit à regret de la porte, alla vers les poupées qui, le voyant venir, reprirent leur marche extravagante jusqu'au commissariat où elles s'évanouirent et laissèrent Léon seul au milieu des agents, qui n'eurent aucune difficulté à se saisir de lui. » — Telles sont les modernes Erinnyes. Visions d'alcoolique, dites-vous. Chacun retrouve les deux comme il peut. Ces sentiments obscurs, violents et incertains, M. Carco les décrit dans un style exact et souple, d'une précision et d'une couleur prodigieuses, où il n'y a pas un mot de trop, pas une réplique fausse, — un style riche et dépouillé tout ensemble, un style d'écrivain.

***

Entre les nouveaux auteurs, M. Albert Marchon est un des plus vigoureux. Il avait dans *Le Bachelier sans vergogne* tracé

d'étonnants tableaux des Basses-Alpes. L'*Impasse*, qu'il nous donne aujourd'hui[1], est un roman mal composé, dont la fin est escamotée; quant au début il est fait de scènes si peu suivies qu'on a peine à se reconnaître dans ce film. Mais il y a, dans le livre, des pages de premier ordre, pittoresques, ressemblantes et écrites du style le plus ferme. Surtout il y a le don primordial, celui de conférer la réalité aux figures et aux paysages. On se perd par moments dans cette ville de Saint-Donat, chef-lieu imaginaire de l'imaginaire département du Buech; on s'y perd, mais on y est. Voici la rue du Centre, avec la boutique du ferronnier Emperaire; il a orné la maison d'un balcon et d'appuis de fenêtre merveilleusement forgés. Entre les rideaux blancs écartés en ogive, on aperçoit de profil Noémie, la femme d'Emperaire, occupée à coudre, une prière lui tremblant aux lèvres, pour que son truculent mari renonce aux blasphèmes, aux injures et aux scandales. En face la veuve Dieu a son office de placement. Noémie s'y risque, quand son mari n'est pas là : « Elle y était à son aise, dans une atmosphère de dévotion et de bonne société. » — Plus loin, nous traversons les chantiers de la nouvelle cathédrale qui se construit, et nous arrivons à l'antique demeure des Alloir. C'est, dans une impasse, une très vieille demeure à porte cintrée. Elle contient, dit-on, une chapelle secrète dont l'entrée est perdue, et où les Alloir se faisaient dire la messe pendant les guerres de religion. Sa terrasse la relie au mur élevé du séminaire, percé de multiples petites fenêtres. Une de ses faces donne sur la ruelle de l'Oiseau-Mort où personne ne passe jamais, et où le tonnelier Combassive roule ses tonneaux. C'est dans cette face que s'ouvre la fenêtre en ogive qui éclaire le cabinet de travail du Président Alloir.

Ce magistrat, vénéré comme un fantôme, vient à mourir, et son neveu Laurençon habite désormais la maison. Laurençon est un aimable garçon, avocat, mais aussi homme politique, conseiller municipal, puis conseiller général, et de la plus grande espérance. Il a le malheur d'être l'amant de la jolie Louise Emperaire, la fille du forgeron, et d'acoquiner ainsi la famille la mieux vue de la ville à la plus mal famée. Sur ce scénario, M. Marchon peut imaginer toutes les scènes

1. Grasset.

qu'il voudra. Il y a des scènes politiques, qui sont étonnantes de vérité et de pittoresque. Le parti radical, dans le Buech, a pour chef une vieille idole, qui s'appelle Despéruze, que nul ne peut tirer de ses draps, où il s'acagnarde béatement, sauf le rude et vulgaire docteur Barri.

« Il empoignait les couvertures et les rabattait jusqu'au pied du lit. Le vénéré député de Buech apparaissait alors au plus beau de sa livrée d'indolence, avec sa barbe de père-fleuve lui descendant jusqu'au milieu de la chemise, sur un vaste ventre que rythmait une respiration assoupie. M. Despéruze, sans s'émouvoir, soulevait ses paupières boursouflées, se retournait sur le côté gauche et grommelait : « Je travaille. »

Nous allons le voir, sans cesse à l'arrière-plan du livre, entouré de respect, auguste, fainéant et roublard. Tout un peuple de silhouettes l'accompagne, politiciens du canton, paysans cossus. C'est lui qui en se cramponnant à son siège de député, promis à Laurençon, prépare la catastrophe. A vrai dire le livre n'en comportait aucune. C'était un tableau de petite ville, où l'on retourne après vingt ans et retrouve les mêmes gens, à la même place et qui se souviennent encore de vos grands-parents. Mais M. Marchon a tenu à faire rouler le pauvre Laurençon à l'abîme. Après tout, c'est son droit strict d'auteur. Voici comment il s'y est pris. Il lui a fait épouser Louise Lemperaire. Il lui a donné un fils, Raymond. Il l'a installé dans la maison Alloir, et il a composé des tableaux charmants avec Louise, sa mère, le petit Raymond jouant sous la table, dans le grand salon où le feu est comme parfumé. Puis il a distribué à son malheureux personnage le bien et le mal. Il l'a fait maire de Saint-Donat; mais il lui a infligé un beau-père de plus en plus compromettant et parfaitement intolérable; il lui a infligé aussi des ennuis d'argent. Pour mieux le prendre à ces deux pièges, il lui a donné beaucoup de faiblesse et de gaucherie. Lui, Laurençon, l'héritier de ces magistrats et de ces médecins de province, prend l'habitude d'aller refaire à Monte-Carlo son capital ébréché. On devine ce qu'il en advient. On voit le train de maison décroître, on sent la gêne rôder. M. Marchon ne s'en est pas tenu là, et il a encore envoyé au pauvre Laurençon une congestion dont il

meurt. Sans doute tout cela est fort possible, et l'on a trop souvent vu ces familles qui décroissent lentement et déchoient de leur rang. Mais il est difficile que la suite acharnée de tous ces malheurs, groupés à la fin d'un livre, ne paraisse pas un peu systématique. Du moins elle est entourée des tableaux les plus vrais, les plus pittoresques et les plus émouvants. La dernière page où Raymond ne sait pas que son père est mort, mais le devine confusément en voyant tous ses fidèles, tous ces hommes rudes et forts, l'entourer d'un air de tristesse, est une des pages les plus sobres et les plus poignantes qu'on puisse lire.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Journal de l'abbé de Véri,
publié par le baron **Jehan de Witte** (*Tallandier*).

Ce journal de Véri n'était pas inconnu des historiens. Quelques-uns l'avaient consulté. Mais on ne savait pas tout ce qu'ils lui devaient. C'est un témoignage de premier ordre sur le XVIIIe siècle et qui, par suite de circonstances curieuses, revêt à nos yeux une incomparable puissance dramatique.

Joseph-Alphonse de Véri, de par ses goûts et ses facultés, était né pour faire un ministre. Et de fait, il a exercé sur notre histoire plus d'influence que bien des détenteurs de portefeuilles. Mais enfin il demeura simple abbé — et inconnu du public. Descendant d'une famille italienne, né dans le Comtat Venaissin, il fit ses études de théologie à la Sorbonne, où il se lia avec Loménie de Brienne et Turgot (lequel s'en tint, on le sait, aux ordres mineurs). Chanoine à Narbonne, député à l'assemblée générale du clergé, il reçut, grâce au crédit de Maurepas, auprès de qui on l'avait introduit, la commende de l'abbaye de Saint-Satur. En 1749 nous le trouvons à Bourges, grand vicaire du cardinal de la Rochefoucauld. C'est là que se place un des grands événements de sa vie : sa rencontre avec Maurepas. Maurepas, que madame de Pompadour, irritée de libelles dont elle attribuait la responsabilité au ministre, venait de faire exiler à Bourges, Maurepas dans cette retraite s'apprêtait à s'ennuyer : il rencontra Véri. On ne peut penser que cela le consola tout à fait de ses mésaventures. Mais ce fut quelque chose pour lui de trouver un auditeur intelligent. On pourrait dire que Maurepas parla pendant trois ans. Chaque jour il partait pour la promenade avec son jeune ami et c'était un flux de souvenirs et d'anecdotes. Véri écoutait avec passion, questionnait, « feuilletait » son interlocuteur « comme un dictionnaire ». Quand Maurepas, en 1752, reçut la permission de revenir s'installer dans son château de Pontchartrain, Véri trouva soudain le séjour de Bourges insipide. Mais il connaissait Versailles et la Cour comme un vieux ministre.

Il rêva alors de « se jeter dans une autre carrière que celle de l'épiscopat », voyagea, espéra des ambassades, faillit d'ailleurs en obtenir, mais finalement n'eut rien. Dégoûté, il regagna sa province, où il s'apprêtait à philosopher avec désintéressement, lorsque l'appui de Maurepas le fit nommer auditeur de rote à Rome. Fonctions ennuyeuses, mais lucratives, que Véri n'exerça jamais avec enthousiasme, mais qui lui permirent, après dix ans de fastidieuse procédure, de revenir en France avec une grosse fortune. C'était en 1772. Deux ans plus tard Louis XV mourait, le jeune Louis XVI choisissait Maurepas comme « mentor » et notre abbé, dont les relations avec le vieux ministre étaient demeurées intimes, entrait sans le vouloir dans les coulisses de la politique active... Ce fut alors qu'il commença de tenir son journal.

La première partie que vient de publier M. de Witte (qui l'a enrichie d'une introduction et de notes excellentes) porte sur les années 74-76 et est précédée d'un curieux précis du règne de Louis XV. Œuvre d'un homme qui avait une grande habitude d'écrire (il a laissé d'énormes liasses de manuscrits : souvenirs, travaux historiques, sans compter une grande traduction de Machiavel) et se plaisait à substituer ses réflexions silencieuses à ses possibilités d'action, ce journal déplace pour nous l'angle de vision des événements. Le spectacle que les ouvrages d'histoire nous font contempler du fauteuil du spectateur, le journal le transporte derrière les portants. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le moment où Maurepas conseille au roi d'appeler au ministère Turgot, c'est la conversation intime, les pieds devant le feu, au courant de laquelle l'idée sera suggérée à Maurepas d'appeler Turgot. Et ainsi du reste; comme nous savons les conséquences de telle ou telle décision, nous connaissons, en face du moment où elle se prépare, une émotion que ne parviennent plus à nous donner les événements trop connus qui en ont été la conséquence. Tout le drame de la Révolution, nous le vivons par avance dans le cabinet où Véri et Maurepas s'entretiennent, car nous savons bien que si Véri convainc Maurepas, et que celui-ci réussisse à bien diriger le jeune roi, la Révolution est évitée.

Véri, par les seuls entretiens qu'il a eus avec le ministre (et qu'il a consignés, au jour le jour, dans ses cahiers), a exercé en effet une action considérable sur notre politique. C'est lui qui a conseillé à Maurepas, de choisir pour garde des sceaux, — en remplacement de Maupeou, — son ancien condisciple de la Sorbonne : Turgot. C'est lui qui a fait nommer Vergennes aux Affaires étrangères, alors que Maurepas penchait pour le baron

de Breteuil. Lorsque le caractère entier, cassant de Turgot et les manœuvres des financiers et des grands seigneurs que ses réformes lésaient eurent donné de l'humeur à Maurepas contre son collaborateur, ce fut Véri qui, à maintes reprises, mit dans leurs relations « la goutte d'huile » nécessaire. Il s'intitule lui-même le « raccommodeur perpétuel » et doit en effet, chaque jour, apaiser Maurepas, qui trouve Turgot « trop fort pour lui », et trop furieusement emporté par sa « rage du bien public », apaiser Turgot, qui dans sa belle intransigeance, n'admet pas les petits compromis auxquels Maurepas, homme de cour, a trop de tendance à se prêter. Quand il s'agit de l'intérêt du pays, Turgot en effet ne connaît pas d'amitié; il refuse à Malesherbes, qui l'appuie, un service insignifiant, et, dans une lettre au roi, critique la faiblesse de Maurepas (à qui il doit d'être ministre) parce que celui-ci propose pour le ministère de la Maison du roi la nomination de l'incapable Amelot. « Vous êtes insupportable », ne cesse de dire Véri à son ami, mais au fond il l'admire profondément, prend même son parti contre Maurepas, dont le caractère « courtisan » ne lui plaît plus si fort que vingt ans plus tôt — et s'efforce, chaque fois qu'il est nécessaire, de rétablir la situation. « Laissez faire Turgot et protégez-le contre la faiblesse du Roi et les intrigues de la Reine », ne cesse-t-il de répéter en substance au sage, mais versatile « Mentor ». Ainsi vont les choses pendant deux ans, et si Véri quitte Paris, il écrit à Maurepas et à Turgot pour tâcher, par ses conseils, de maintenir leur nécessaire union... Un jour vient cependant où Véri se lasse de cette tâche ingrate. Le parti Choiseul, la Reine, les courtisans, tous se sont ligués contre « le nouveau Sully ». Véri qui est à la campagne reçoit des lettres pressantes de Turgot, qui le supplie de rentrer. « Il s'agit, lui écrit le clairvoyant ministre de l'honneur de vos amis, du repos et de la gloire du Roi et du salut de vingt millions d'hommes pendant tout son règne et pendant des siècles ». Véri ne bouge pas, il sait pourtant qu'il dépend de lui de rendre à Turgot l'appui de Maurepas, mais il est *excédé. J'eusse pensé différemment*, écrit-il dans son journal — révélant soudain qu'un portefeuille ne lui eût point déplu, *si j'avais été en place avec eux* ». Turgot est renvoyé et la duchesse de Nivernais, sœur de Maurepas, écrit à Véri : « Ne vous flattez pas que je vous pardonne jamais de nous avoir quittés dans les circonstances où vous êtes parti. »

On est surpris d'une pareille lucidité. Dans le cercle de gens avisés qui forme la société de Véri en 1776, nul ne se méprend sur la portée du renvoi de Turgot. Mais personne, il est vrai, ne voit si clair que Turgot lui-même, qui ose écrire au roi dans une lettre admirable

de force et de noblesse d'âme : « N'oubliez jamais, Sire, que c'est la faiblesse qui a mis la tête de Charles Ier sur un billot ».

Turgot, c'est lui qui en somme, occupe la première place dans ce journal de Véri, où sont relatés tous ses projets — et souvent transcrites ses lettres. Comment ne pas s'émerveiller de sa puissance de travail, de l'ampleur de ses vues, de la lucidité de son jugement? Il n'eût tenu qu'à lui, si on l'eût laissé travailler librement, de faire du règne de Louis XVI un grand règne et de transformer doucement la société française pour l'adapter à tous les nouveaux besoins qui s'étaient manifestés. Peut-on imaginer réformes plus opportunes, plus fécondes que celles dont il a pris l'initiative? Et il ne suffirait pas d'énumérer ici toutes les mesures, bien connues, qu'il a prises mais aussi celles qu'il se proposait de faire adopter, lorsqu'on arracha son renvoi à la faiblesse de Louis XVI : réforme de la maison du roi, arrêts sur l'éducation, l'état civil des protestants, les lettres de cachet, la mendicité, le cabinet noir, la suppression des fermes générales. Des édits promulgués, il apparaît, d'après le journal de Véri, que ce fut celui de 1774 sur la liberté des grains qui frappa le plus les contemporains. Est-il matière, au reste, plus capable de passionner l'opinion publique : le pain? Le régime des grains correspondait jusqu'alors à un véritable monopole d'état. Tout Paris avait été persuadé, et peut-être pas à tort, que Louis XV, dont les dépenses étaient jalousement surveillées avait spéculé sur les grains, s'était enrichi de la misère générale : on parlait du « pacte de famine »... et pourtant il suffit de l'intervention de quelques agitateurs pour provoquer des émeutes dans la ville contre les mesures libératrices de Turgot! La vie chère, la spéculation : rien n'a changé....

Il est curieux d'observer la courbe des jugements que Véri porte sur le Roi dans ces deux premières années de règne. Tout d'abord il célèbre sa bonté, la droiture de ses intentions — mais après six mois le ton change : Louis XVI n'a qu'une « médiocre capacité » et surtout il est faible! Passe encore s'il écoutait Maurepas ou Turgot, mais il cède à la Reine — tout de suite haïe. Il est bien vrai qu'elle fait preuve d'une légèreté criminelle. Imagine-t-on de monter toute une cabale pour obtenir de Maurepas que le duc d'Aiguillon, déjà en exil, soit exilé *plus loin?* Quand il s'agit de Turgot, ce fut bien pire : excitée par le parti Choiseul, Marie-Antoinette ne cesse de combattre la bienfaisante influence du ministre; une à une elle attaque ses réformes; elle essaie, par l'intermédiaire de Besenval, major des Suisses, et son professeur de tric-trac, de brouiller Turgot et Maurepas; lorsque, enfin, Turgot a obtenu le rappel de Guines, notre ambassadeur à Londres, qui a failli follement nous brouiller

avec l'Espagne, la Reine, qui protège Guines, décide d'obtenir le renvoi de Turgot. Elle y réussit... Dès 1775, après une seule année de règne, tout Paris la juge et la déteste, recueillant avidement tous les mauvais bruits qui courent sur elle, voire les histoires les moins vraisemblables, du genre de celle-ci : Une dame, que la Reine aurait plaisantée sur la simplicité de sa toilette et la parcimonie que cette simplicité impliquait aurait répondu : « Madame, il ne suffit pas que nous payions nos robes, il nous faut encore payer les vôtres!... » Nous passons sur toutes les histoires de galants, que Véri d'ailleurs n'accepte point. Il reste curieux qu'un homme aussi posé que Malesherbes, redoute si fort l'influence de la Reine qu'il refuse longtemps d'accepter un portefeuille dans la crainte d'avoir à lutter contre elle... Comment s'étonner après cela que les Parisiens haïssent l'Autrichienne?...

Je crois qu'une lecture attentive de son journal imposera à tous ses lecteurs une rare estime pour la sagacité de l'abbé de Véri. C'est un observateur très clairvoyant, qui a une bonne tête raisonnable, de la logique... et un agréable scepticisme. Prêtre, il n'aime pas trop le clergé. Il appartient plutôt au camp des philosophes. Turgot l'enchante quand il prend la défense des protestants, et le renvoi des Jésuites, dont il doit rendre compte dans son *Précis du Règne de Louis XV*, ne lui inspire pas de doléance bien vive. Les Parlementaires ne le gagnent pas davantage, il est vrai, par leurs déclarations d'indépendance, il discerne fort bien que ces grands magistrats ont souci de leur propre avantage bien plutôt que de l'intérêt public — et il note justement aussi que les luttes du clergé et des Parlements n'ont servi qu'à déconsidérer les deux corps dans l'opinion publique. S'il s'agit de caractères, on peut dire que tous les jugements de Véri, sur Turgot, Maurepas ou les souverains ont été ratifiés par l'histoire. Il n'est qu'en matière de politique extérieure que son bon sens soit en défaut : comme tous ses contemporains, il se moque des colonies. Le Canada ne l'intéresse guère — et, poussant plus loin l'erreur, il critique la conquête de la Corse... On peut, par contre, trouver quelque bonne raison à ses diatribes contre les subsides payés aux souverains étrangers.

Après la chute de Turgot, l'abbé Véri ne semble pas avoir joué un rôle aussi important, son amitié pour Maurepas s'étant quelque peu refroidie. Il est vraisemblable cependant que les volumes qui suivront nous apporteront encore bien des révélations curieuses. La critique des événements journaliers ne peut en tout cas y être, comme dans cette première partie, qu'instructive. Souhaitons que cette publication ne soit pas longtemps interrompue.

Les fous, les pauvres fous... et la sagesse qu'ils enseignent, par le Dr **Maurice de Fleury** (*Hachette*).

Si l'on pouvait savoir... avant! on n'ouvrirait pas ce livre sans inquiétude. Quand vous commencez la première page, vous vous imaginez que vous allez étudier, avec intérêt et commisération, des maladies dont vous n'aurez jamais rien à redouter; une fois le livre fini, cette trompeuse sécurité a tout à fait déserté votre esprit. Hélas, il n'en faut pas douter, votre cas est là, vous fournirez un excellent sujet d'observation à un psychiâtre, vous êtes, de son point de vue, cataloguable. Vos qualités, vos défauts, vos joies, vos tristesses : autant d'indices qui prouvent avec certitude que vous êtes le possesseur d'une psychose bien caractérisée. Bénigne sans doute encore... mais attention!

Se ralliant aux thèses de Delmas et Boll, le docteur Maurice de Fleury distingue deux grandes classes de maladies mentales : les accidentelles, les héréditaires. Les premières attaquent l'intelligence, une lésion les accompagne; elles mènent assez souvent à l'asile : mais si vous n'êtes encore ni épileptique ni dément, si vous évitez les stupéfiants et les mauvaises fréquentations, vous pouvez vous considérer comme hors de danger.

Quant aux psychoses congénitales, oh! c'est beaucoup plus grave : le docteur de Fleury les a rangées dans une partie de son ouvrage qui porte le titre : *destinées*. Nous savons tous que nous avons affaire avec ce mot-là. Il y a cinq grandes psychoses constitutionnelles : *la cyclothymique*, que caractérise l'alternance de la dépression et de l'excitation; *l'émotive*; *la perverse*; *la mythomaniaque*; *la paranoïaque*. Poussée au paroxysme, chacune de ces psychoses représente une folie; atténuée, bénigne, elle n'est qu'un trait de caractère : aucune ne s'en prend à l'intelligence. C'est l'affectivité ici qui est en jeu. On ne saurait concevoir un caractère humain qui ne représente une combinaison de ces psychoses atténuées avec prédominance de l'une d'entre elles. Et les combinaisons sont nombreuses! Considérez que si pour chacun de ces états vous imaginez seulement cinq degrés, vous obtenez cinq millions de combinaisons possibles. Pour classer nos amis, nous n'avons pas besoin de préparer autant de... cases.

Faute de place contentons-nous de considérer ici une seule psychose : la *cyclothymique*. C'est au reste la plus répandue. Elle réunit les états d'excitation ou de *manie* et les états de dépression. Il est bien rare qu'un être ne passe pas de l'un à l'autre : mais l'ampli-

tude des mouvements d'oscillation est plus ou moins grande. Connaissez-vous des hommes d'affaires, des artistes, etc... qui passent d'une période d'activité et d'optimisme à une période de dépression et de dégoût? Ce sont de « petits cyclothymiques ». L'homme qui a de l' « entrain », avez-vous songé qu'à quelques degrés de plus, vous le retrouverez « maniaque », affligé de crises. Et celui-ci, qui est indolent, privé de vitalité, humble et tourmenté, si ses dispositions s'accentuaient, il irait à la mélancolie profonde, aux drames du désespoir, peut-être au suicide... Si vous avez une activité variable, un certain degré d'infatigabilité, la faculté de vous exalter et celle de vous décourager, n'en doutez pas, vous êtes un petit cyclothymique.

Si nous prenions la psychose *paranoïaque*, nous verrions qu'elle embrasse à la fois le simple égoïste, légèrement orgueilleux et avide, et le fou dit « persécuté revendicant ». Vous pouvez imaginer tous les types intermédiaires.

De même qu'un automobiliste novice découvre l'existence du carburateur et de la magnéto, le jour où il a une panne provoquée par la carence d'un de ces organes, de même nous pouvons connaître les dispositions affectives primitives de l'homme, sur le dénombrement desquelles planait jusqu'à ce jour un complet mystère, par les psychoses que leur hyperdéveloppement ou leur défaillance provoque. Partant des cinq psychoses indiquées, le docteur de Fleury reconnaît cinq dispositions affectives essentielles : l'activité, l'émotivité, la bonté, la sociabilité, l'avidité, étant entendu qu'il convient d'envisager derrière chacune d'elles son contraire et toutes les nuances intermédiaires.

D'où il résulterait, par exemple, que le courage ou la jalousie ne sont pas des dispositions affectives simples, mais procèdent de l'une ou l'autre des tendances-mères (On peut être courageux par orgueil, ou par réaction sensorielle, etc... c'est-à-dire courageux paranoïaque ou courageux émotif), sinon de leur combinaison.

Soit, dira-t-on, mais en admettant, avec le docteur de Fleury, que chacun de nous soit plutôt cyclothymique, plutôt paranoïaque, etc..., quels enseignements devons-nous en tirer? Mon Dieu, nous rejoignons par des voies scientifiques une conclusion de bon sens quelque peu négative : chassez le naturel, il revient au galop. Enfermés dans un type humain, il nous est difficile d'en sortir. Nous n'avons pas la liberté d'indifférence... Et la volonté? Considérée en tant que faculté autonome, elle n'existe pas. Il n'y a qu'un combat possible entre nos diverses tendances, et la raison ne peut avoir d'action que sur nos facultés *acquises*, qui ne composent pas

le quart de notre personnalité. Recommander à un aboulique l'usage de la volonté, c'est conseiller les jouissances de la vue à un aveugle.

Quant à l'intelligence, radieuse faculté, qui a été tenue hors du débat, elle n'est utilisable activement que lorsqu'une de nos psychoses, désir d'acquérir, d'être célèbre, ou émotivité nous y pousse. C'est un clair réservoir dont notre tendance affective dominante utilise le contenu.

Arrivé à ce point, et ne trouvant pas grand chose à concéder au libre-arbitre, M. de Fleury nous paraît ressentir la gêne légère que connaissent tous les déterministes, lorsqu'il s'agit de pénétrer dans la pratique et de refondre l'éducation, la morale, le droit criminel, etc. Il y a pourtant bien des nuances et des considérants, qui déconseillent toute réforme radicale et M. de Fleury les indique lui-même avec beaucoup de finesse. Il est bien trop sage d'ailleurs pour quitter le domaine propre des études où il excelle et sur lequel il vient de jeter, pour nous, une vive lumière. Tâchons d'utiliser ses enseignements et de voir si nous tirerons meilleur parti des humains, si nous nous ferons mieux voir d'eux, si nous devinerons plus aisément leurs réactions éventuelles devant un possible événement, lorsque nous aurons discerné la psychose, ce germe encore sage de folie que dissimule, à n'en pas douter, leur bonne santé.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Collection " LE PRISME "

DU BOSE HEYWARD

PORGY

traduit par

DENYSE CLAIROUIN

Avec une préface de Daniel HALÉVY

Un roman nègre

... un grand succès américain.

Un volume sur vergé du Marais : **12** fr.

a été tiré 50 ex. numérotés sur Vélin du Marais .. .. **20** fr.

JEAN-VICTOR PELLERIN

TÊTES DE RECHANGE

Spectacle en trois parties

précédé de

INTIMITÉ

pièce en un acte

... un véritable chef-d'œuvre du théâtre d'avant-garde...

ANTOINE

Un volume sur vergé du Marais : **12** fr.

été tiré 150 ex. sur Vélin du Marais .. .. **20** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.